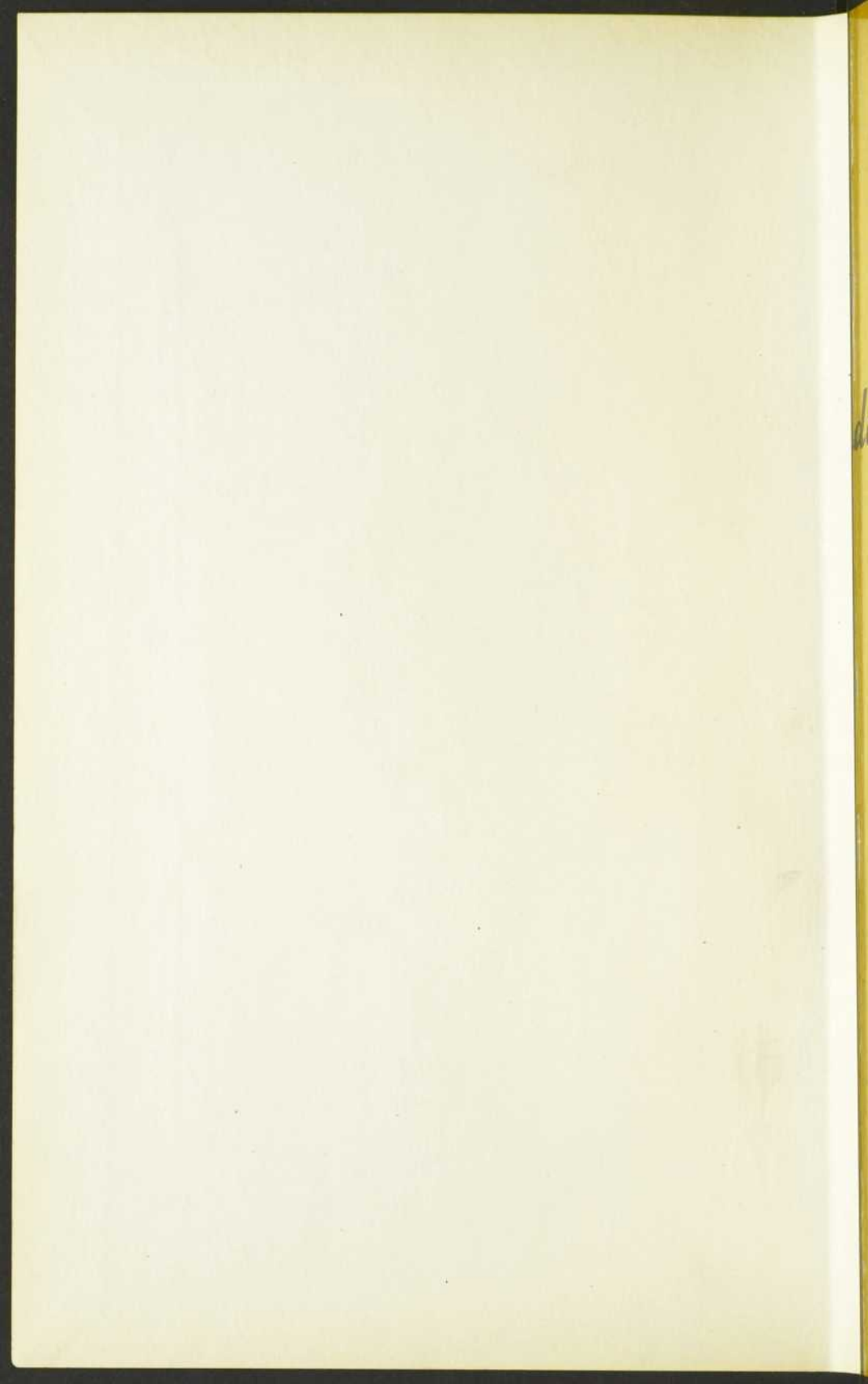


8X
1422
233
1844







R. P. PACIFIQUE DE VALIGNY,
O. F. M. CAP.

Chroniques
des plus anciennes Eglises
de l'Acadie

●

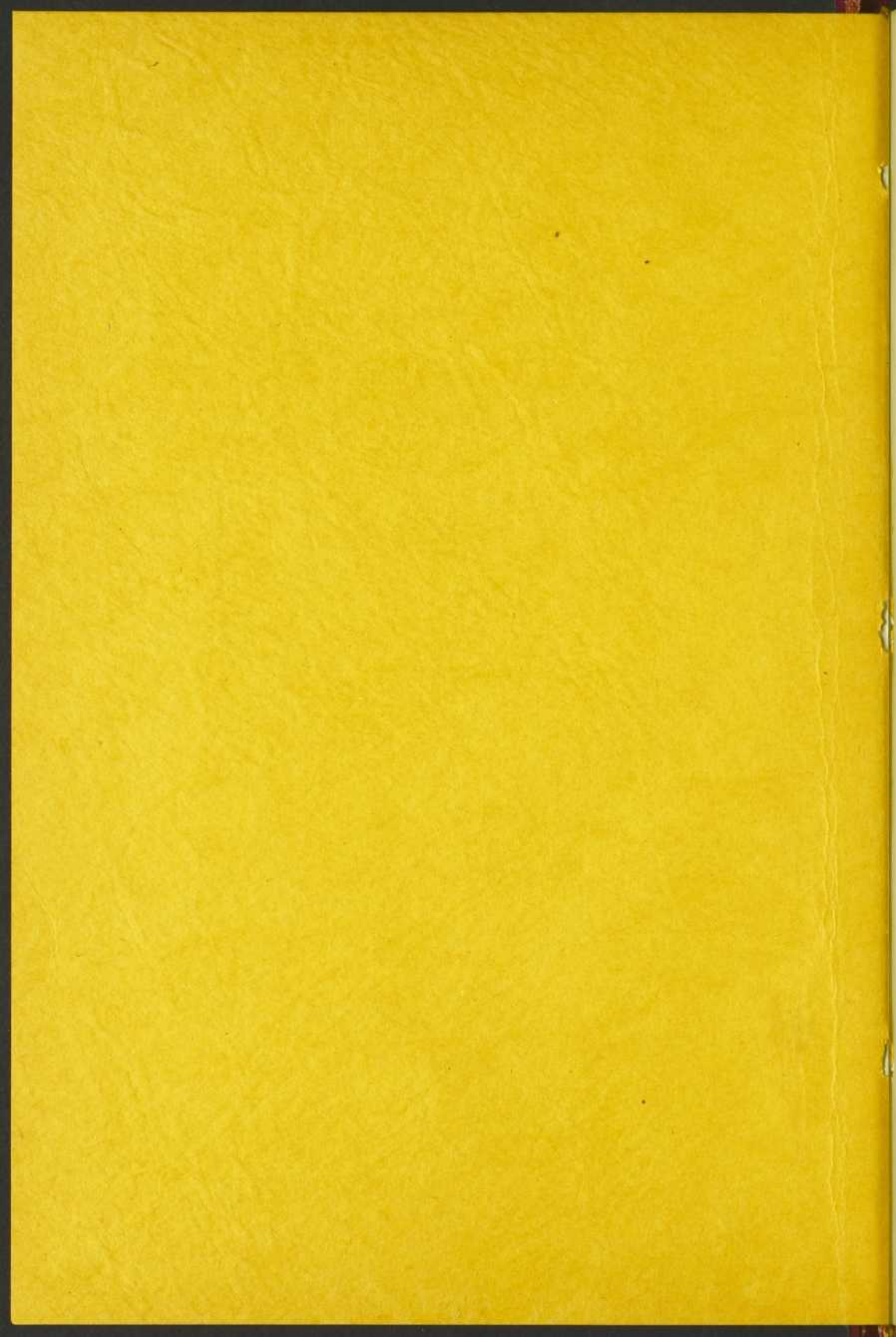
Bathurst
Pabos et Ristigouche
Rivière Saint-Jean
Memramcook

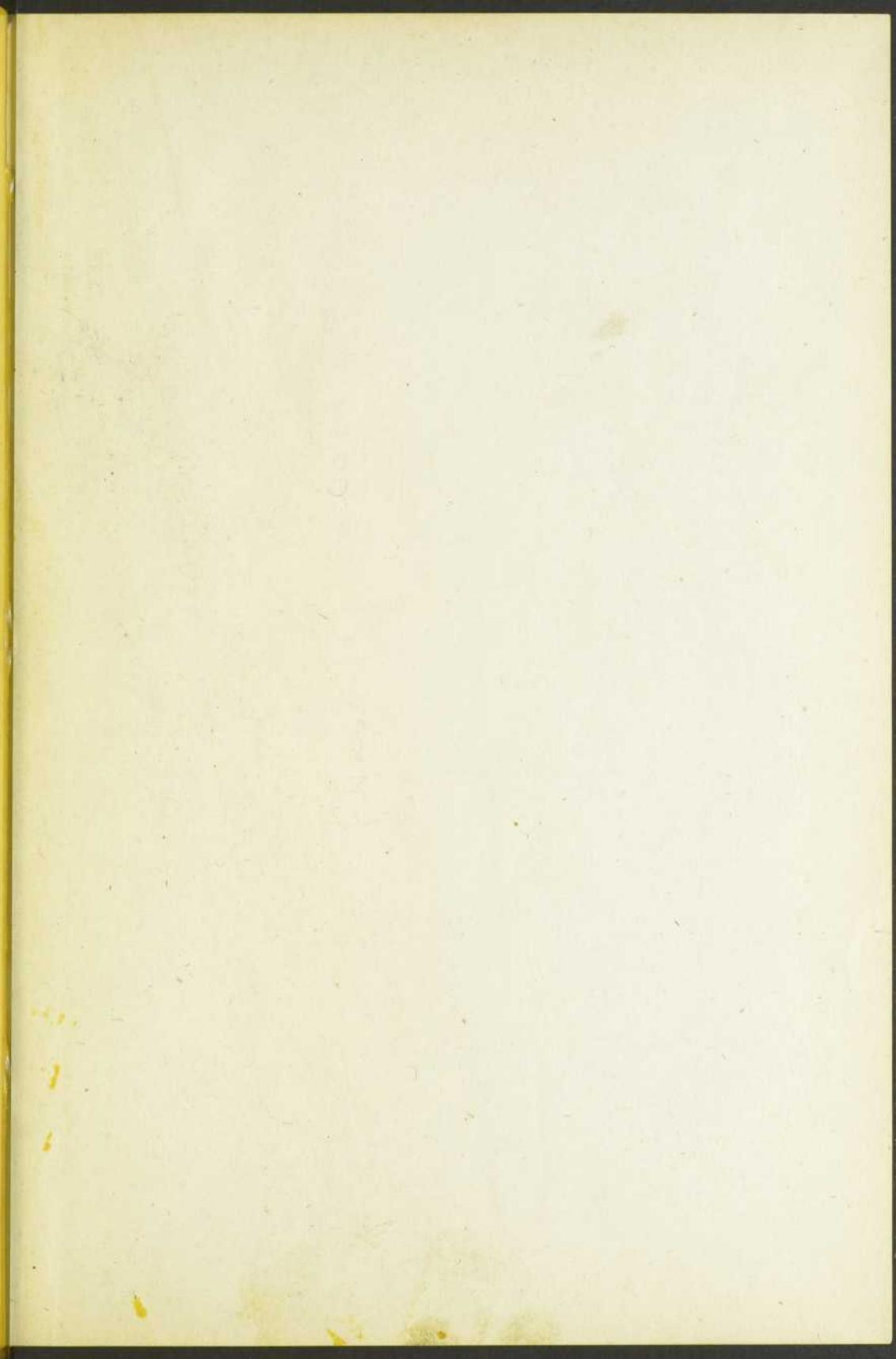
●

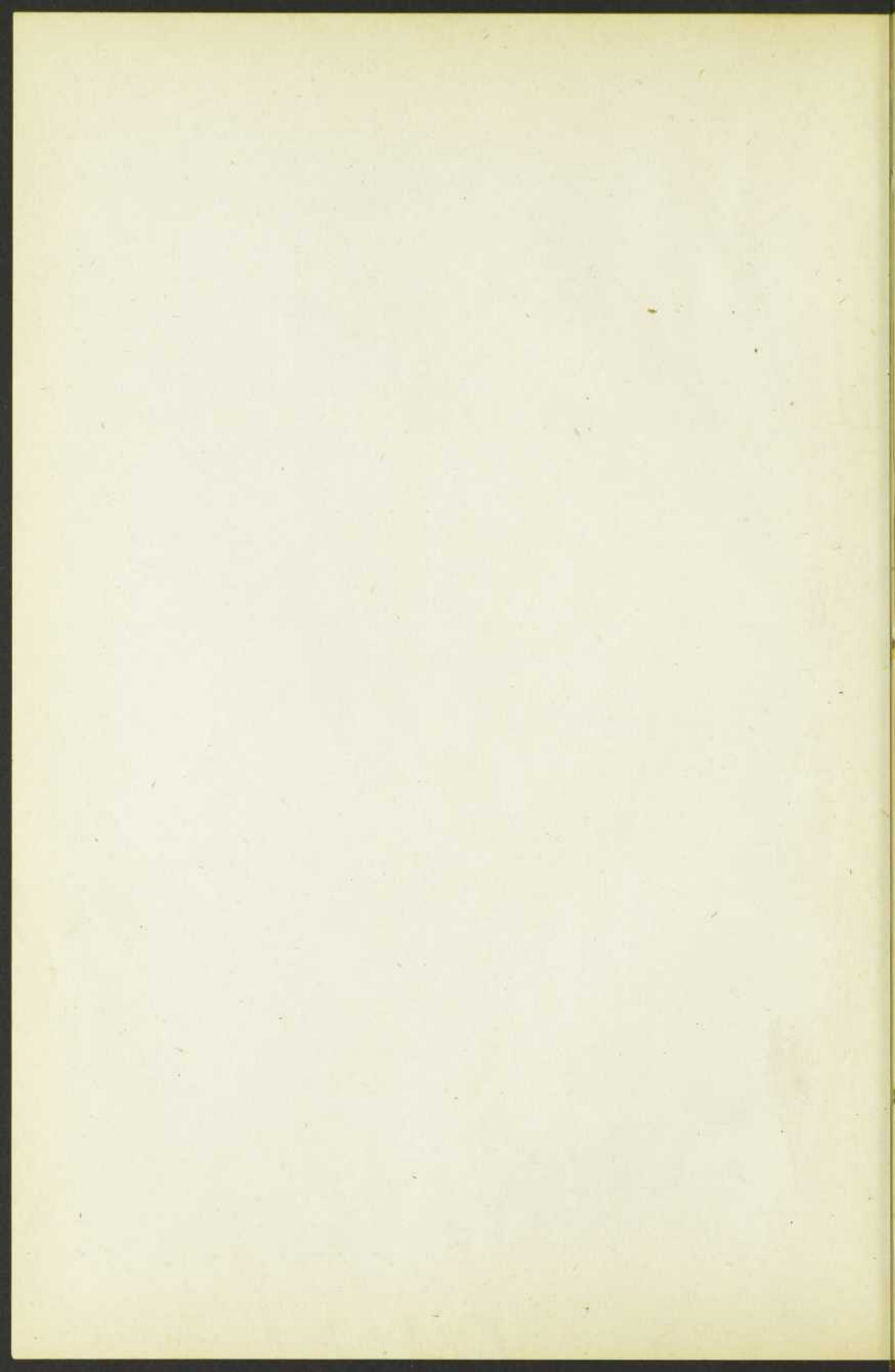
L'ECHO DE SAINT-FRANÇOIS
LA RÉPARATION, POINTE-AUX-TREMBLES,
MONTREAL 5

●

1944







R. P. PACIFIQUE DE VALIGNY,
O. F. M. CAP.

Chroniques
des plus anciennes Eglises
de l'Acadie

●

Bathurst
Pabos et Ristigouche
Rivière Saint-Jean
Memramcook

●

L'ECHO DE SAINT-FRANÇOIS
LA RÉPARATION, POINTE-AUX-TREMBLES,
MONTREAL 5

●

1944

BIBLIOTHEQUE
SAINT-FRANÇOIS

NIHIL OBSTAT:

Fr. Flavianus a Quebec, O. F. M. Cap., S. Th. D. *Censor*.

Marianopoli, die 1a octobris 1944.

IMPRIMI POTES:

Fr. Josephus a Salem, O. F. M. Cap., *min. prov.*

Marianopoli, die 2a octobris 1944.

IMPRIMATUR:

Philippus Perrier, P. A., V. G.

Marianopoli, die 5a octobris 1944.

BX
1422
A33
1944

LIBRARY
OF THE
BIBLIOTHECA

Avant-propos

●

Le savant et regretté Père Pacifique de Valigny aura laissé une oeuvre imprimée considérable: d'abord à titre d'apôtre des Micmacs, puis comme historien ou géographe soit de l'Acadie soit de la Gaspésie. Cette dernière contribution à la science canadienne-acadienne comprend 17 brochures in-8, totalisant 357 pages compactes, documentées, riches de notes, cartes et gravures.

A la mort du Père, plusieurs travaux se trouvaient en préparation. Trois ou quatre étaient achevés. Avec confiance nous présentons ces derniers au public instruit, surtout d'Acadie on le comprend: ainsi répondrons-nous avec joie au désir, premièrement de notre vénéré Ministre Provincial, le T. R. Père Joseph de Salem, ensuite de prélats, prêtres ou laïques adonnés à l'histoire et soucieux d'en faire bénéficier le plus possible notre peuple.

Pour obéir au même désir, nous faisons précéder ces pages posthumes de la notice nécrologique de leur auteur, publiée par nous dans la Revue mensuelle L'ECHO DE SAINT-FRANÇOIS.

●

Il ne sera pas nécessaire de faire une liste complète des abréviations employées. En voici quelques-unes cependant, comme renseignement, et pour aider à la clarté au milieu de détails pouvant parfois sentir la minutie.

Le mot Etudes ou Et. se rapporte aux "Etudes historiques et géographiques" du Père Pacifique, avec la page.

Rel.: "Relations des Jésuites, édition de Québec, Côté, 1858.

Pages glorieuses ou gl.: livre du R. P. Candide de Nant, O. F. M. Cap., Montréal 1927.

New. Rel.: "*Nouvelle Relation de la Gaspésie...*" par le R. P. Chrétien, récollet, traduite et publiée par la "*Société Champlain*" de Toronto.

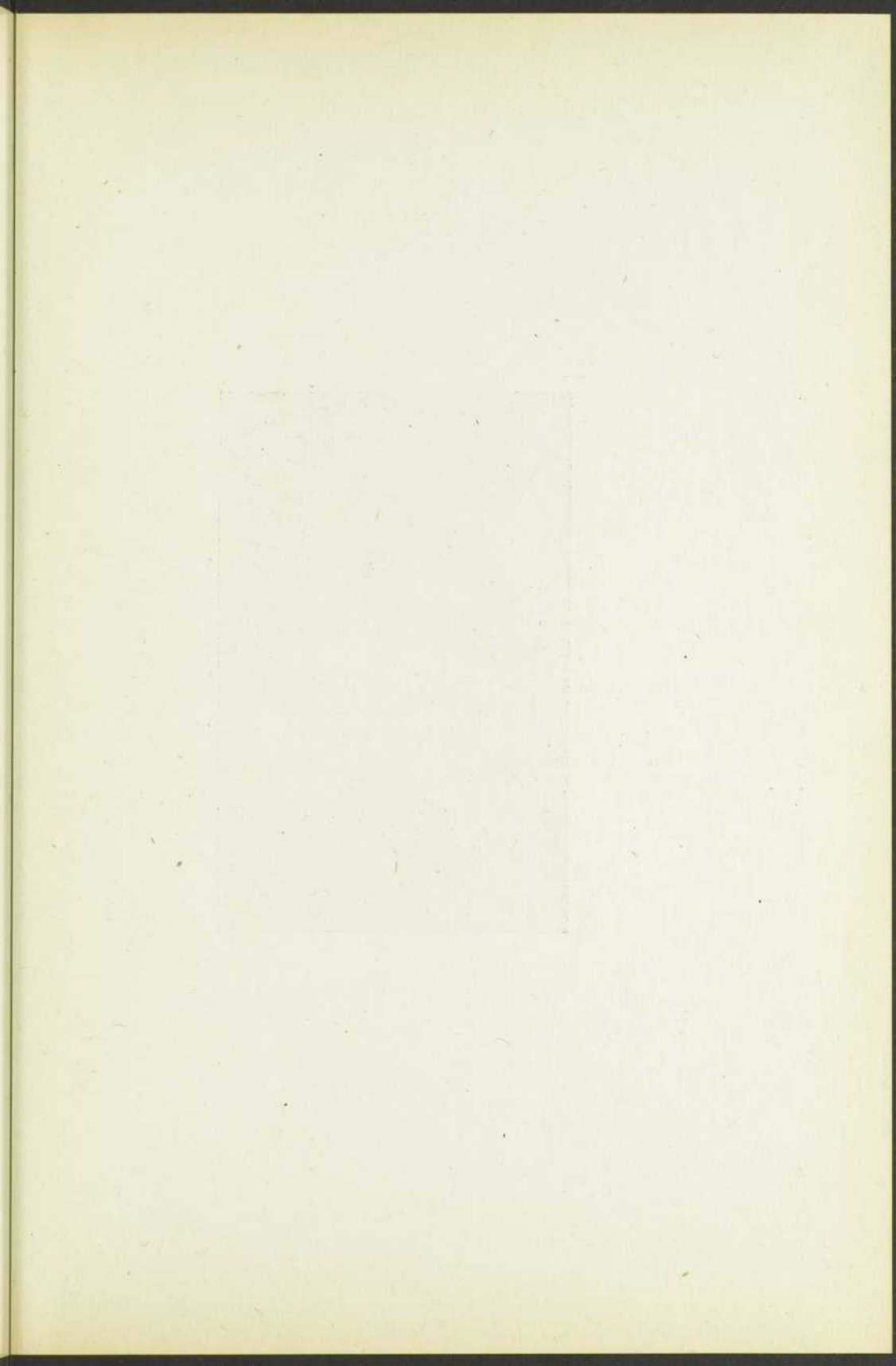
Cooney: Citations de son "*Histoire du Nord du Nouveau-Brunswick et de Gaspé*".

La première de ces études: *Chronique de l'Eglise de Bathurst*, parut en 1938 dans *L'Ordre Social*, de Moncton. On relira sûrement avec plaisir les lignes fières et autorisées par lesquelles son Directeur, M. l'abbé (maintenant Mgr) François Daigle, D. Ph., D. Th., V. G., présentait le travail solide et aux trois quarts inédit du Père Pacifique.

"De récents événements donnent une grande actualité à tout ce qui regarde Bathurst. Mais bien peu parmi nous savent que cette localité, l'ancien Nipissiguit, a l'honneur d'avoir été la première Mission de toute la Province actuelle du Nouveau-Brunswick. Ceux-là seuls le savent qui ne se contentent pas des manuels officiels de nos écoles publiques. Pour les auteurs de ces manuels, en effet, l'histoire du Nouveau-Brunswick commence vers l'année 1780 avec l'arrivée des Loyalistes. Pourtant 150 ans avant cette date, les Français avaient déjà commencé à accomplir des gestes héroïques que l'histoire doit rappeler.

"Si vous voulez connaître l'origine et le développement de ce nouveau siège épiscopal, lisez la "*Chronique de l'Eglise de Bathurst*", dont nous commençons aujourd'hui la publication. Cette Chronique est due à la plume du R. P. Pacifique, O. F. M. Cap., qui connaît à fond tous les détails de notre histoire. C'est dire que ce travail sera d'un grand intérêt pour nous, tout en possédant toutes les garanties d'une stricte exactitude historique. Nos lecteurs en seront sûrement reconnaissants au bon Père Pacifique" (*L'O. S.*, 19-6-1938).

Père Justin de Montagnac, O. F. M. Cap.





Le Père Pacifique de Valigny

Capucin 1863 - 1943



Le 29 septembre 1943, l'Ordre des Frères-Mineurs Capucins subissait au Canada une perte sensible par la mort de l'un de ses fils très-méritants, le R. P. Pacifique de Valigny, du Couvent de Ste-Anne de Ristigouche, au diocèse de Gaspé.

Soit comme missionnaire infatigable des Micmacs près d'un demi-siècle, soit comme prédicateur et écrivain en langue micmaque, soit comme historien notable de l'Acadie et de la Gaspésie, il était connu bien au-delà de nos frontières; et comme religieux, ses frères en St François peuvent témoigner qu'il fut, durant les soixante-quatre ans de sa vie monastique, l'honneur et le pilier de l'Ordre Séraphique. Mais c'est aussi en vue des Capucins à venir que nous voulons marquer ici ses titres à notre admiration.



Henri-Joseph-Louis Buisson naquit à Valigny, dans le diocèse de Poitiers en France le 7 septembre 1863, de Louis Buisson, cultivateur, et de Marie Ruault. Il fit chez les Jésuites, à l'Ecole apostolique de Poitiers, sous la direction de l'éminent et saint Père Gir, un excellent cours secondaire jusqu'à la rhétorique. Attiré par saint François, il gagna alors le noviciat des Capucins de Carcassonne où il prit l'habit le 8 septembre 1879 et, un an après, émit les vœux simples perpétuels.

En novembre suivant, amené par les expulsions au couvent d'Orihuela dans le sud de l'Espagne, il y fit sous la direction remarquable des Pères Exupère de Prats-de-Mollo et Léonard de Saint-Pé de solides études philosophiques et théo-

logiques. Initié au ministère des catéchismes et des œuvres de jeunesse dans les villages vibrants et turbulents mais pleins de foi de la plaine d'Alicante — où les Capucins français laissèrent de leur zèle parfois héroïque d'impérissables souvenirs — le P. Pacifique fut ordonné prêtre le 18 décembre 1886 dans la cathédrale de Vich, en Catalogne.

Fixé aussitôt à notre Ecole séraphique d'Igualada, non loin de Manrèse, il y enseigna quatre ans avec éloge. Envoyé au Canada en décembre 1890, au début de notre fondation d'Ottawa, il y devint, encore pendant quatre ans, lecteur apprécié de philosophie puis de théologie dogmatique de nos jeunes religieux. Actif et généreux, il exerçait entre temps tout le ministère possible, même en dehors de la paroisse, visitant les malades, propageant le Tiers-Ordre, et parvenant de surcroît à posséder en perfection la langue anglaise.

Inutile de le souligner : durant ces quinze ans — comme étudiant, comme religieux, comme prêtre et comme professeur — le P. Pacifique avait déjà fait bonne preuve des caractéristiques de toute sa vie : un grand esprit de foi, de piété et d'humilité, base de son obéissance, parfois laborieuse ; un courage, une énergie, une ténacité non communes ; enfin une vraie soif de labeur et de dévouement.

Il était donc prêt, pour l'œuvre de sa vie, quand, à la croisée des chemins, Dieu la lui montra par la décision des Supérieurs.

A l'été de 1894, en effet, le T. R. P. Alfred de Carouge, Ministre Provincial, venait d'accepter des mains de Mgr Blais, évêque de Rimouski, la Mission des Micmacs de Sainte-Anne de Ristigouche, jadis évangélisés par les Récollets, les Jésuites et les Capucins, et desservis depuis un siècle par le clergé séculier. Et c'est le P. Pacifique qu'il choisit sans hésiter pour ce poste obscur de pure charité.

Nommé par son Provincial le 10 août 1894, par l'Evêque le 22 septembre, il était solennellement installé le 7 octobre par le Chanoine Saucier, alors curé de la Pointe-au-Père et lui-même ancien missionnaire à Ristigouche de 1859 à 1869.

Dès ce moment le P. Pacifique eut à cœur de s'appeler, et de se signer, *missionnaire capucin*, — en attendant qu'après

ses ouailles l'opinion générale l'appelât aussi leur *Patriarche*. Et, reconnaissons-le, ces deux titres, par une vie entière de zèle et de vertu, il les mérita pleinement. Retenons bien ces deux dates : 1894-1943. Sauf trois ans passés à Montréal, sauf encore les deux dernières années de son existence : cela fait quarante-cinq ans de sa vie sacerdotale consacrés sans répit comme sans retour au bien et au salut des Micmacs.

Selon son habitude, le P. Pacifique non seulement se mit résolument à sa nouvelle tâche, mais il s'y jeta. Pour commencer, il se fixa un double but : 1° étudier à fond le caractère, les mœurs, l'histoire et surtout la langue de son peuple ; 2° préparer, — de longue main, si nécessaire — la construction d'une église définitive, digne à la fois de la "Bonne sainte Anne" et de la religion : car il fallait remplacer la chapelle demi-centenaire qui, sous les yeux des Sauvages en larmes, avait brûlé comme de l'étaupe le 11 juillet 1893 avec le presbytère et les dépendances.

Et l'on sait à quel point il réussit avec le temps à exécuter ce vaste et difficile programme.

Impossible évidemment de suivre en détail toutes ses activités. D'autant plus que, durant ce demi-siècle, le Père s'identifia, le plus souvent comme acteur, avec les événements comme avec les intérêts soit de la Tribu indienne soit de sa communauté religieuse. Mais sans viser au complet, et en nous aidant de l'ordre chronologique, relatons le principal de ses œuvres.



Son premier acte de serviteur de sainte Anne fut d'obtenir à perpétuité du Pape Léon XIII, le 14 avril 1896, des Indulgences en faveur des pèlerins, et pour les prêtres de pouvoir célébrer la Messe votive de la Mère de la Très Sainte Vierge.

En 1897 c'est, pour le foncier avantage des colons éloignés et débutants, la création de deux nouvelles annexes : Marieville et l'Alverne, s'ajoutant à celle qui existait avant nous de St-Antoine de la Pointe-à-la-Garde, et qui fut suivie en 1902 de celle de St-Fidèle. Or, tout cela impliquait, pour

nos courageux missionnaires, les activités et plus encore les soucis du colonisateur, doublant ceux de guide spirituel : chapelles, écoles, chemins, établissements divers, et le nerf de la guerre : octrois et ressources à trouver.

En 1900 le P. Pacifique, par privilège de Rome, participe au Chapitre Provincial tenu à Toulouse : ce qui eut pour suite heureuse, le 23 novembre, l'érection canonique du Couvent, avec Gardien, Conseil habituel, et nombre accru de religieux.

En 1902, dans la Réserve des Sauvages, après de multiples démarches, vient s'établir une grande scierie, devenue plus tard pulperie, qui faisant affluer les blancs doubla la population, en plus des avantages matériels, financiers, hygiéniques, moraux et religieux qu'en retirèrent les Micmacs.

Le 26 juillet 1903, c'est la bénédiction si désirée de la première pierre de l'église ; et c'est, le mois suivant, un événement de grande portée chrétienne et sociale : la venue des Religieuses du Saint-Rosaire de Rimouski pour la conduite des écoles des deux groupes des fidèles. Peu après elles inaugurèrent aussi l'enseignement ménager, doublement utile, on le devine, aux enfants des Sauvages.

Le 1^{er} juillet 1906, Mgr Blais profite de la Visite pastorale pour bénir avec pompe la nouvelle église, bâtie en pierre, aux lignes pures, et jugée par tous digne de son objet. Notons-le avec gratitude : elle fut édifiée grâce premièrement à un don princier de \$7,000 de Lord Mount Stephen, protestant d'Ecosse devenu millionnaire comme magnat des chemins de fer canadiens, et qui venait villégiaturer en Gaspésie.

La même année, du 10 au 15 septembre, le P. Pacifique prit part, au château Frontenac de Québec, au 15^e Congrès international des Américanistes, y honorant à la fois l'Ordre et la science. Son rapport sur "les caractéristiques de la Tribu des Micmacs" fit impression, surtout auprès de la cinquantaine de savants venus de huit pays d'Europe et des deux Amériques. De plus, polyglotte se jouant avec les deux langues courantes du Congrès, le français et l'anglais, et en plus avec l'espagnol et le micmac, il servit de truchement aux délégués de l'Amérique latine. Enfin, à l'une des séances, il s'unit vigoureusement au R. P. Morice, O. M. I., missionnaire de

l'Ouest canadien, et au R. P. Hugolin Lemay, O. F. M., pour faire bonne justice de calomnies contre l'influence des missionnaires sur les indigènes américains, formulées par un rapporteur des Etats-Unis, — une dame, s'il vous plaît, — et deux autres d'Angleterre, teintés de sectarisme.

En 1910, événement capital pour Ristigouche: la célébration solennelle du Tricentenaire de la conversion au catholicisme du grand Chef Membertou et de sa peuplade. Autorités civiles et religieuses, catholiques et protestants, avant tout délégations des quatre-vingts Réserves micmaques des Provinces Maritimes et de Terre-Neuve s'y rencontrèrent pour louer Dieu ensemble, fraterniser et se réjouir. Le Pape Pie X avait concédé des Indulgences spéciales, les Evêques de Rimouski et de Saint-Jean présidèrent les cérémonies et portèrent la parole, un monument commémoratif fut érigé, le chant national des Micmacs, récemment composé, retentit pour la première fois, enfin fut décidée (et suivie d'exécution) la publication d'une brochure illustrée trilingue sur ces fêtes qualifiées par le T. R. P. Léonard, Vicaire Provincial des Capucins, de "vraiment belles, utiles et consolantes à la fois". Bref, jour de triomphe complet pour le P. Pacifique!

Trois mois après, ce fut l'épilogue: au Congrès Eucharistique international de Montréal, le Père eut l'honneur de présenter un rapport sur la dévotion des Micmacs à l'Eucharistie depuis trois siècles, en particulier sur les Psaumes eucharistiques concourant à leur éducation.

Mais, dans les desseins de Dieu, pour l'œuvre déjà ardue de Ristigouche, l'heure de l'épreuve avait sonné: le 3 février 1912, l'incendie nivelait jusqu'au sol résidence des Pères et église paroissiale. Seul resta debout le monument du III^e Centenaire: la statue de Ste-Anne des Micmacs. Emus, tous y virent plus qu'une invitation à réparer le désastre: une assurance que la puissante Patronne y aiderait maternellement!

Aussi bien, le 2 août suivant, posa-t-on dans la joie générale la première pierre de la nouvelle église. Tout marcha à souhait, et le 23 juillet 1913 Mgr Blais, évêque de Rimouski, bénissait solennellement l'édifice, construit en pierre, aux lignes

pures et sobres et, comme l'ancien temple, digne de son objet et de son but.

Détail à noter : le P. Pacifique eut à cœur d'y faire prier longtemps et publiquement pour les nombreux bienfaiteurs du diocèse, de Campbellton et autres lieux, ainsi que pour les Tertiaires des Fraternités avoisinantes qui — tous, vrais amis de sainte Anne — s'étaient montrés généreux pour la résurrection de son sanctuaire.

En mars précédent, on avait déjà dans l'intimité procédé à l'inauguration du premier couvent méritant ce nom, avec un double sermon approprié des PP. Alexis et Maurice.

Et tout le monde sait comment, une seconde fois, Dieu permit à notre endroit cette calamité du feu ! Jour douloureux que celui du 19 juin 1926 ! Heureusement, les murs demeurés intacts réduisirent de moitié les frais de restauration ; on corrigea aisément de légères défauts : et il en résulta l'église telle qu'elle apparaît aujourd'hui, austère, pieuse et belle en son architecture romane.



En 1921 le monde entier célébra le VII^e Centenaire de la fondation du Tiers-Ordre Franciscain. Ristigouche s'y associa dignement, en particulier par un pèlerinage réussi des Tertiaires qu'un train spécial amena de la Baie des Chaleurs. Le P. Pacifique exultait, car toute sa vie, établissant de nombreuses Fraternités et les visitant avec un zèle rare, il se montra l'apôtre de l'Institution franciscaine comme moyen idéal évangélique de la réforme durable de la société par la sanctification des individus.

Le 24 février 1924, notre église recevait un honneur unique. Mgr Léonard, évêque de Rimouski, et Mgr Ross, premier évêque de Gaspé, vinrent y effectuer la prise de possession du nouveau Diocèse. Les Bulles y furent publiées en quatre langues et les Actes — les premiers des Registres officiels — signés dans le sanctuaire, sous les auspices de la Bonne sainte Anne. Le Père Pacifique jubilait !

Le 18 août 1925 il s'honorait d'être nommé membre-correspondant de la "Société de Géographie de Québec", qui voulait ainsi reconnaître le mérite, unique par certains points, de ses longs travaux en cette branche.

Enfin le 8 septembre 1929 le Père Pacifique, au milieu de tous nos Supérieurs, célébra dans l'allégresse son Jubilé d'or de vie religieuse et, le 18 décembre 1936, celui de son sacerdoce. En ces deux circonstances comme du reste en plusieurs autres de sa longue vie d'apostolique dévouement, un nombreux clergé et à sa tête les Evêques de la région l'entourèrent d'hommages mérités.

Et comment taire sa joie, à la fois canadienne et franciscaine, quand il reçut d'un riche donateur américain la margelle du puits des Récollets de Brouage, fréquentés en amis par Champlain dans sa jeunesse? Quand, par lettre du 25 septembre 1936, il obtint du Ministre de la Marine du Canada l'autorisation de "prendre possession de l'épave du Transport *le Marquis de Malauze*, brûlé en 1760 à l'embouchure du Ruisseau-à-l'Officier, ainsi que de tous les articles qu'il peut contenir" ?

Pour le garder il fonde alors le Musée de Ristigouche qui, en ses sections indienne, acadienne et gaspésienne, rassemble en premier lieu tous les souvenirs de la guerre de 1760.

Comment, surtout, dire sa joie quand en 1932 il vit la splendeur des Fêtes organisées par la Communauté de Ristigouche pour commémorer le III^e Centenaire de l'arrivée des Capucins de Paris comme missionnaires définitifs de l'Acadie au berceau?



Mais, au début d'août 1931, était survenu pour le P. Pacifique un événement imprévu. Après trente-sept ans d'éminents services le Père — regretté de tous et emportant les vœux admiratifs de ses amis — partit pour notre couvent de La Réparation près Montréal. Et s'il exerça pendant trois ans un fructueux apostolat dans l'immense métropole et les environs, il y continua ses travaux historiques et linguistiques. Ainsi, prenant contact avec l'ACFAS, il décida cette Société

savante à publier gracieusement, en ses volumes de 1938 et 1939, son ouvrage spécial de première valeur: *Leçons grammaticales, théoriques et pratiques, de la Langue Micmaque*, avec un important *Supplément*. Le tout, fruit de quarante ans de travail!

Et en marge de la vingtaine de ses solides brochures d'histoire et de géographie acadienne, il eut la joie d'en consacrer une à Saint-Antoine de Longueuil et à son second Baron, le Chevalier Pierre Lemoyne d'Iberville qui, avant d'aller fonder la Louisiane, fut quelque temps, par concession de Frontenac, Seigneur de Ristigouche qu'il visita vers 1690.

En août 1934, c'est de cœur seulement que le Père assista aux Fêtes grandioses du IV^e Centenaire de la plantation de la Croix à Gaspé par l'immortel découvreur Jacques Cartier. Pour lui, sacrifice notable! D'autant plus que les Micmacs y figurèrent officiellement à côté des Délégués de la France, d'Angleterre et des Etats-Unis. Mais, comme toujours, religieux joyeusement aux mains de ses Supérieurs, le Père ne leva pas le doigt pour jouir d'une faveur qui lui semblait due mais qu'il sacrifiait volontiers pour le bien spirituel de son peuple.

Sacrifice au surplus qui ne tarda pas à porter fruit: car à la fin de ce mois, le Père était rappelé à Ristigouche. L'âge sans doute et les infirmités ne lui permirent plus de redevenir curé des Micmacs. Mais jusqu'à la fin il se dévoua pour eux par les conseils paternels, par la charité, surtout par les mérites d'une vie religieuse et sacerdotale intégrale.



Nous n'avons dit qu'un mot du P. Pacifique écrivain. Or dès les premiers jours de son apostolat il projeta d'utiliser en faveur des Micmacs la puissance de la presse, et premièrement en leur langue maternelle. Il débuta par un simple almanach en 1902. Dès juillet 1903 le *New-Freeman*, de St-Jean, N.-B., lui prêtait une colonne pour un article hebdomadaire en idiome micmac. Dans la suite *l'Evangéline*, le *Progrès du Golfe*, *l'Ordre Social*, le *Madawaska*, les deux *Bulletins des*

Recherches Historiques et de la *Société de Géographie* de Québec, et nombre d'autres, l'accueillirent souvent et en pleine générosité. Enfin, vîť le jour le modeste *Messenger Micmac* (trilingue), qui prospéra longtemps et, pour mourir en beauté, se mua en 1936 en un Bulletin au titre panaché, voire glorieux : *le Marquis de Malauze*.

Mais, à la place d'honneur, il faudra toujours mettre ses six livres doctrinaux illustrés : *le Catéchisme*, *la Petite Histoire de la Religion*, *le Manuel complet d'Instruction religieuse*, *le Catéchisme de persévérance*, *le Paroissien et les Cantiques* — tous en Micmac — et, en anciens caractères figurés, *le Manuel hiéroglyphique de religion*, qui lui valut de Rome les félicitations de la Congrégation de la Propagande.

Enfin, parmi ses meilleurs travaux d'histoire inédite et sûre, hautement loués par qui de droit, il faut mentionner ses trois Chroniques étendues des premières Eglises du Nouveau-Brunswick : *Bathurst*, *Saint-Jean* et *Memramcook*.



Et maintenant, ces pages incomplètes sur le vénéré Père Pacifique, comment les mieux couronner, sinon par le substantiel éloge autorisé, que faisait de lui, à tous les Capucins canadiens, leur Ministre Provincial, le T. R. P. Joseph de Salem, en sa Lettre Circulaire du 4 novembre 1943. "Nous perdons dans cet apôtre par excellence, qui a consacré quarante-cinq ans de son sacerdoce à l'œuvre de notre Mission Micmaque, un des premiers témoins de notre fondation à Ottawa, un grand religieux missionnaire, un capucin authentique à l'esprit austère et au cœur généreux.

"Pendant soixante-quatre ans de vie religieuse, ce capucin fervent a toujours été un modèle de fidélité à nos observances. Premier rendu au Chœur, de jour ou de nuit, pour y préparer l'Office, il était plus souvent qu'à son tour le dernier à quitter, comme à regret, ce lieu béni, témoin de ses ferventes oraisons. Même au milieu des travaux absorbants du ministère, la ponctualité et la régularité à l'observance ont toujours eu la première place dans sa vie religieuse.

“Pilier d’observance, notre cher Père Pacifique est resté toute sa vie un bourreau de travail. Méthodique en tout, il savait se réserver un temps considérable pour s’adonner dans le silence et le recueillement de sa cellule, avec sa ténacité vendéenne, à des études sérieuses de nos auteurs ascético-mystiques, sans oublier son cher Père Faber. L’étude des langues lui demanda toujours un travail ardu. Sa passion apostolique pour la langue micmaque n’avait d’égal que son amour de l’histoire acadienne, qu’il confondait avec l’histoire de l’Ordre, à cause de nos Capucins de 1632 qu’il faut compter parmi les premiers Missionnaires qui aient évangélisé ses chers Micmacs.

“Ce grand missionnaire à l’âme vibrante d’apostolat aimait à nous raconter, dans l’intimité de la famille conventuelle, les difficultés, les épreuves, les sacrifices inévitables rencontrés au début d’une fondation dans une Réserve d’Indiens, sans parler de ses longues courses à pied, par respect de notre Sainte Règle, pour desservir les Missions environnantes rattachées à Sainte-Anne de Ristigouche.

“Bon prédicateur, il a parcouru presque toutes les paroisses de l’immense diocèse de Rimouski d’alors, plus les nombreuses paroisses du Nouveau-Brunswick jusqu’au Cap-Breton, laissant partout une forte impression d’une vie religieuse austère et d’une parole évangélique chaude et convaincue.

“Pauvre, il l’était comme doit l’être un vrai capucin. Les exigences de notre pauvreté séraphique ne rebutaient jamais son humilité, car il ne craignait pas de demander les moindres permissions, qui rappelaient les pieuses pratiques en usage au noviciat.



“Le Bon Dieu a récompensé à sa manière providentielle les sacrifices généreux de ce grand capucin, scrupuleux observateur de notre Sainte Règle, de nos Constitutions et de nos louables coutumes, dont la vie entière a été vouée au ministère humble et ingrat de ses chers Micmacs.

“Le 1^{er} juillet 1942, une hémorragie cérébrale l’immobilisa quelques jours. Il comprit alors l’avertissement que lui

donnait le Bon Dieu. Les longs mois qui s'écoulèrent avec une certaine lucidité d'esprit furent entièrement consacrés à la préparation à la mort. C'est alors que la charitable patience des confrères a connu l'étendue de la piété et le nombre des pratiques de dévotion de cette âme sincèrement religieuse. Il fallait prier avec lui et à sa manière le Sacré-Cœur, la Sainte Vierge qu'il aimait tant, son bon saint Joseph, notre Séraphique Père, et son bon Ange Gardien. Il est rare de trouver quelqu'un qui eût une dévotion sensible à l'Ange Gardien comme notre bon Père Pacifique. Chaque jour il fallait faire avec notre cher malade le pieux exercice du Chemin de la Croix, réciter avec lui après la communion ou la messe de nombreuses prières indulgenciées. Car qui, chez nous, a eu plus que lui le souci pieux de gagner ces indulgences?

"Avant de recevoir l'Extrême-Onction, il demanda pendant plusieurs jours qu'on lui fit une lecture méditée de toutes les prières de ce Sacrement, sans oublier la recommandation de l'âme et les prières des agonisants, et les exorcismes de Léon XIII.

"Oui le Bon Dieu, prévoyant que les dernières semaines de sa maladie seraient dépourvues du choix libre d'actes volontaires, pressait ce bon religieux de profiter du temps limité de sa lucidité pour faire pieusement la préparation immédiate à la mort. Dieu n'oublie pas ses bons serviteurs, fidèles observateurs de notre Sainte Règle.

"Il ne Nous reste plus qu'à accomplir un devoir bien doux : c'est de vous demander de conserver dans vos mémoires le souvenir de ce grand religieux, pour lui payer longtemps le tribut fraternel de vos ferventes prières".

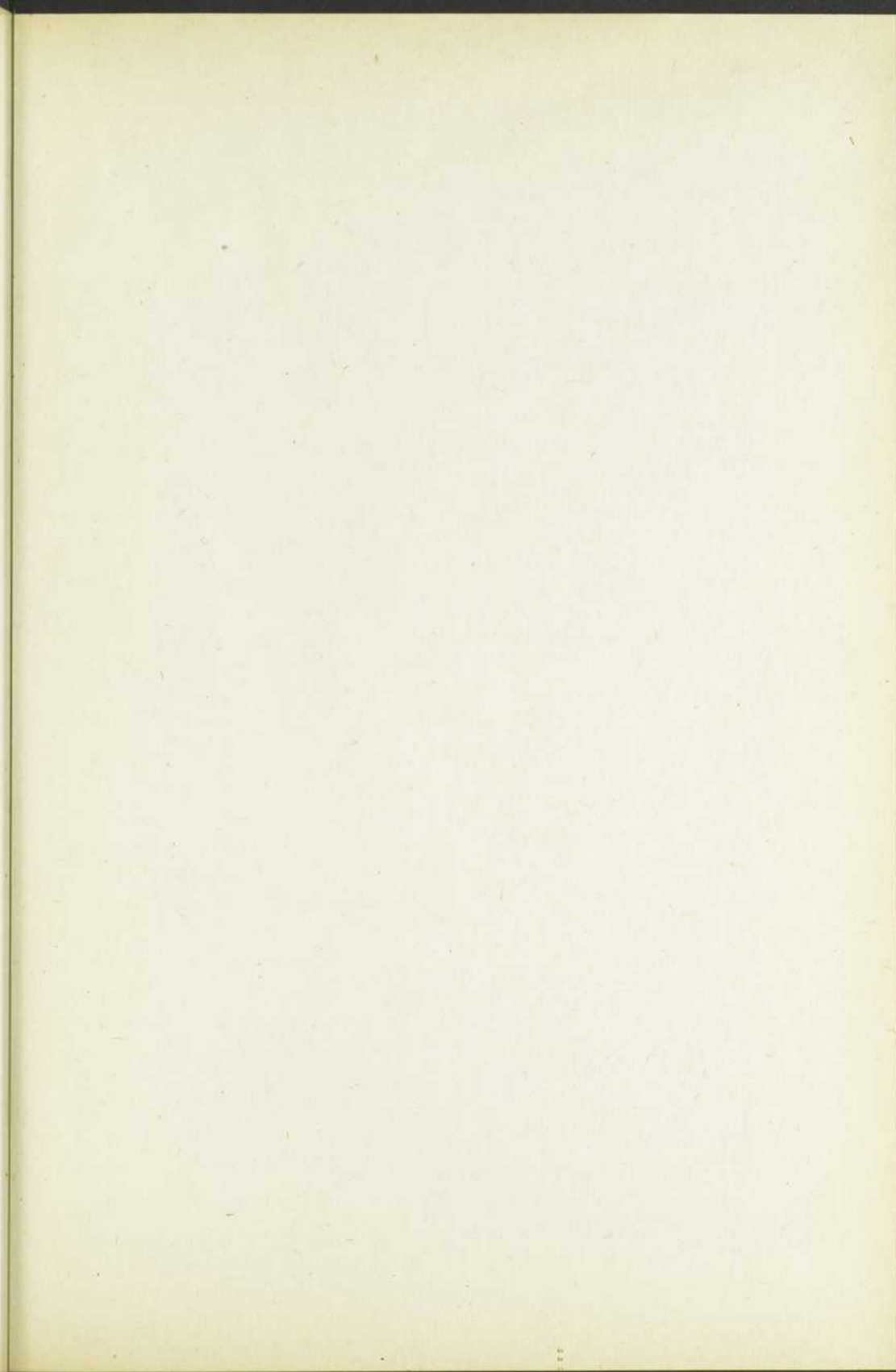


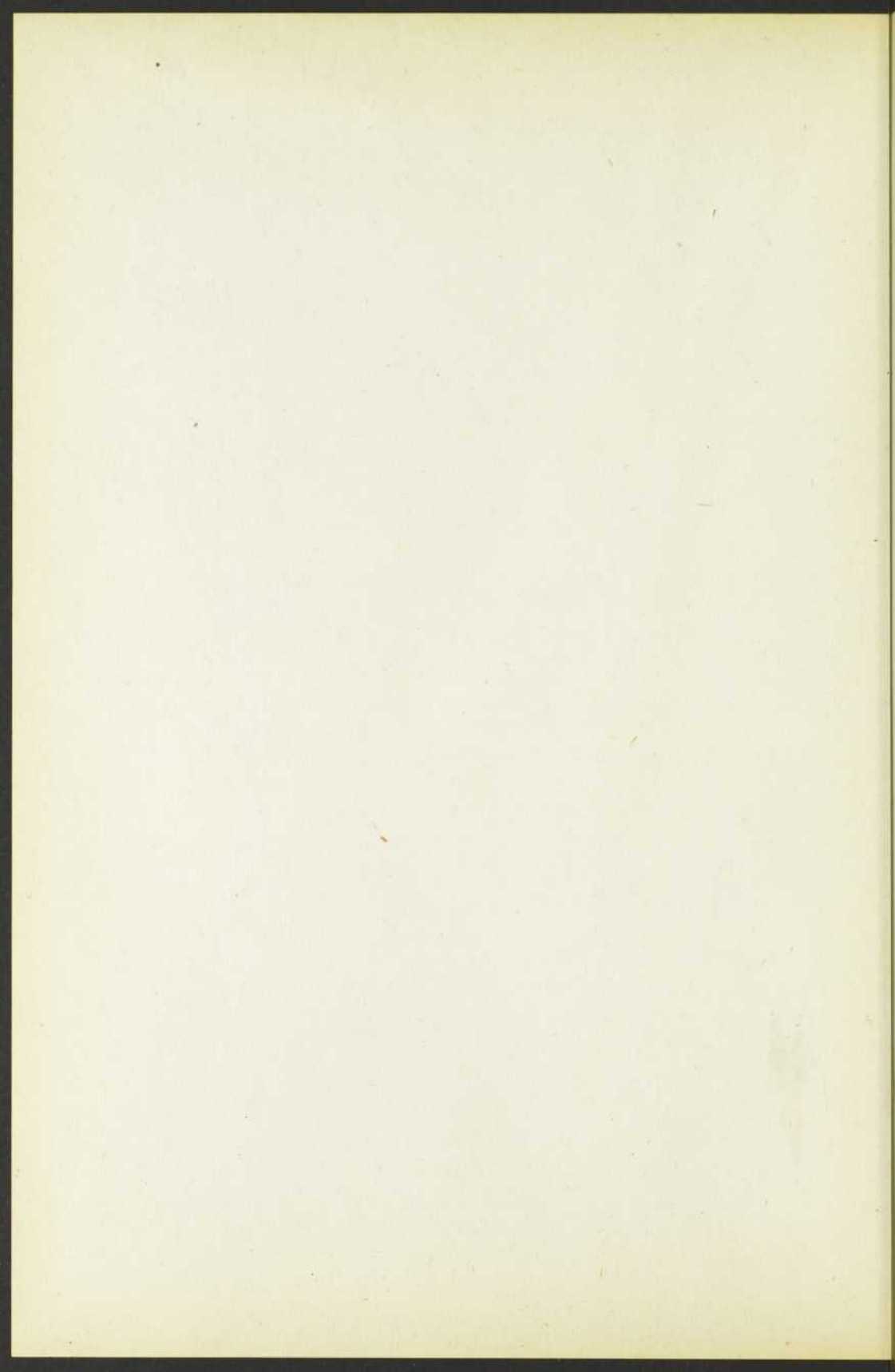
— Le P. Pacifique, décédé à Montréal le 29 septembre 1943, en la solennité de l'Archange S. Michel, fut inhumé à Sainte-Anne de Ristigouche le 2 octobre, en la fête des SS. Anges Gardiens : coïncidence remarquée de tous ceux qui connurent le défunt, lequel eut toute sa vie pour les Esprits célestes et leur Prince une dévotion ardente et quasi fraternelle.

A ses funérailles S. Exc. Mgr Ross, évêque de Gaspé, chanta le service, assisté du T. R. P. Provincial des Capucins et des Rév. MM. J. Plourde, v. f., curé de Carleton, et A. Poirier, v. f., curé de Campbellton. Au premier rang ou remarquait S. Exc Mgr Camille LeBlanc, évêque de Bathurst, entouré d'une trentaine de prêtres des Diocèses limitrophes de Ristigouche, et de nombreux Capucins. Fidèles de la Mission, Blancs et Indiens, étaient là. A côté, les Rév. SS. du St-Rosaire et la Mère Générale des Filles de N.-D. de l'Assomption. En tête des notabilités laïques, les Drs Georges et Ernest Dumont.

Et maintenant qu'il repose en paix, dans l'humble cimetière conventuel, en pleine Réserve Indienne, celui qui fut, après le P. Maillard, le plus grand Missionnaire des Micmacs; celui qui brilla comme une autorité inégalée en langue et en histoire micmaque; celui qui, identifié en outre avec le très noble Peuple acadien, fit avancer d'un pas la science de son héroïque histoire; celui, enfin, dont saint François son Père inspira et eût aimé la vie: forte, austère, joyeuse, laborieuse, et toute rayonnante de foi et de dévouement.

P. Justin de Montagnac, O. F. M. Cap.





Bathurst



L'Eglise de Bathurst, élevée en 1938 à la dignité de siège épiscopal, peut aussi revendiquer l'honneur d'avoir été, il y a 300 ans, la première mission de tout le territoire compris aujourd'hui dans la Province du Nouveau-Brunswick. Il est vrai que dans une visite passagère à la Rivière St-Jean, au mois d'octobre 1611, le P. Biard a célébré une messe, une seule, la première sur ce territoire (1). Il est encore vrai que le premier missionnaire d'ici s'est d'abord rendu à Miscou en 1619 et y a sans doute célébré quelques messes; mais dès 1620 il a fixé le centre de sa mission à Nipissiguit, aujourd'hui Bathurst. C'est donc bien là que Notre-Seigneur Jésus-Christ a commencé à résider au Très-Saint-Sacrement, dans une demeure quelconque, comme celle qu'on appellera plus tard à Ristigouche la *Cabane de Jésus*. Il a dû l'aimer sa pauvre cabane, avec une tendresse spéciale, comme autrefois la grotte de Bethléem, ainsi que les pauvres Sauvages errants, admis auprès de lui par son ministre, comme les bergers des collines d'Ephrata par Marie sa Mère.

I

Champlain, en quête de missionnaires pour Québec, s'était adressé en 1614 aux Récollets de Brouage, sa ville natale; ils appartenaient à la province d'Aquitaine, nouvellement fondée, et ne furent pas en mesure de répondre tout de suite à son invitation. C'est pourquoi il s'adressa à ceux de Paris qui acceptèrent et devinrent ainsi les premiers missionnaires de la Nouvelle-France. Ceux d'Aquitaine se rendirent en Acadie en 1619, sur le bateau d'une compagnie marchande de Bordeaux. Ils étaient trois. L'un d'eux s'établit à Port-Royal, un

autre à la Rivière St-Jean; le troisième se rendit à Miscou, où venait de s'établir une pêche sédentaire, puis, dès l'année suivante, à Nipissiguit. Il n'y avait pas là beaucoup de sauvages, mais c'était un point central, d'où on pouvait aisément revenir à Miscou, à Ristigouche, et surtout aller à Miramichi par la rivière Nipissiguit et un court portage.

Ce premier missionnaire est appelé Bernardin par l'historien Le Tac et par Leclercq dans sa *Nouvelle Relation*, mais dans son autre ouvrage, *Premier Etablissement*, il le nomme Sébastien, comme notre annaliste Wadding, qui ajoute en latin Sebastianus Miscovia; il peut, comme d'autres, avoir porté un double nom.

Il ne passa que trois ans parmi les Sauvages de cette région, dont il apprit vite la langue, exerçant son ministère avec beaucoup de zèle et de succès. En 1622 il alla à Québec visiter ses Frères, en compagnie d'un nouveau converti, qui édifia beaucoup ceux qui le virent. Sagard l'appelle "un des principaux capitaines ou chefs du pays, un homme sage, grave, doux et bien appris, n'approuvant nullement la légèreté et inconstance qu'il voyait en plusieurs de nos hommes, qu'il reprenait doucement par son silence et sa retenue" (2).

Le Père Sébastien-Bernardin mourut prématurément en 1623, de misère et de faim ou par accident, dans les bois du Nouveau-Brunswick, soit en passant l'hiver avec les Sauvages (Le Tac), soit en se rendant à sa résidence de la rivière St-Jean (Leclercq) par la rivière Nipissiguit et le portage de Tobique. C'est le premier franciscain qui ait sacrifié sa vie au service des âmes de la Nouvelle-France, deux ans avant son confrère, le Père Nicolas Viel, à la rivière des Prairies. Le Dr W. F. Ganong, un savant de Northampton, Mass., (qui a traduit l'ouvrage du P. Leclercq et est devenu un grand admirateur de notre premier missionnaire), a eu l'heureuse idée de donner son nom à une montagne, aux sources de la rivière Nipissiguit, non loin de l'endroit probable où il a trouvé la mort (3).

II

Après la mort du P. Sébastien, il n'y eut plus de missionnaires dans le district de Nipissiguit jusqu'en 1635. Un nouveau poste fut établi cette année-là, encore à Miscou. Deux Jésuites y furent envoyés de Québec, les Pères Charles Turgis et Charles du Marché. Ils commencèrent la construction d'une chapelle, dédiée à leur commun patron saint Charles. Mais le climat leur fut fatal, à eux et aux 23 pauvres Français qui les y avaient précédés. Le P. Turgis y mourut le 4 mai 1637; il fut comme le second martyr de cette région; le P. du Marché et d'autres, venus ensuite, furent forcés de repartir. Seul le Père André Richard put résister. Le Père Martin de Lyonne vint le rejoindre en 1644. Il tomba malade lui aussi; mais, après quatre mois d'épreuve, il recouvra une parfaite santé, et "il semble, dit la *Rel.* de 1647 (p. 77), avoir enseveli les maladies, car depuis lors elles ne parurent plus à Miscou". Une fois guéri il fut d'un grand secours au Père Richard.

Ils visitèrent souvent Nipissiguit et se rendirent jusqu'à Ristigouche; ils baptisèrent beaucoup de Sauvages. Le premier dont le nom nous soit parvenu est le chef Nepsuget, probablement de Ristigouche, qui fut baptisé en 1644 sous le nom de Joseph; le second, le chef Jariet, de Nepegigouit (sic, *Rel.* de 1645, p. 15), baptisé le 30 juillet 1645, avec toute sa famille; il reçut le nom de Denys et sa femme celui de Marguerite. Quoique la *Relation* ne le dise pas, il est plus que probable que ces noms étaient dus à Nicolas Denys, arrivé là depuis peu, dont la femme s'appelait justement Marguerite. La nouvelle chrétienne était une excellente personne: "Elle passait pour la plus honnête, la plus sage et modeste de toutes les femmes sauvages; au baptême, non seulement elle répondait à tout avec la dévotion et les sentiments que le Saint-Esprit lui inspirait, mais elle aidait son mari, l'exhortait et lui suggérait les réponses; ils reçurent ensuite la bénédiction nuptiale et furent admis à la table de Notre-Seigneur" (4). Peu à peu le nombre des convertis s'accrut plus rapidement; en 1647 ils en baptisèrent 40 en trois mois. Le P. Richard avait appris

leur langue; il leur était très cher et ils lui avaient demandé de rester avec eux. C'est peut-être à lui qu'ils dirent un jour : "Père, notre fleuve est bien méchant, *ionpegitjoig*, au cours inégal et dangereux; c'est sans doute parce qu'il n'a pas été baptisé (bénit); et le prêtre l'ayant bénit, il ne causa plus aucune perte de vie" (5).

Les Jésuites avaient une résidence à Nipissiguit dès avant 1645; l'Abbé de la Madeleine, membre de la Société de Miscou, leur y avait fait bâtir une habitation, avec une chapelle dédiée à la Sainte Vierge (Leclercq, p. 102). C'est la seconde au Nouveau-Brunswick, dont il soit fait mention dans les anciens documents. C'a été une heureuse inspiration de donner ce nom historique à l'église de la jeune paroisse de l'est, et plus récemment encore à la résidence épiscopale, tandis que la cathédrale est dédiée au Sacré-Cœur. Le P. Richard décida en 1646 de s'y établir d'une manière permanente, avec le frère Jacques Ratel. Il y faisait les offices tous les dimanches et les jours de fêtes (6). De là il rayonnait dans toutes les directions, partout où il y avait du bien à faire. En 1647 il décida avec ses compagnons de se rendre à Québec, afin de prendre avec les supérieurs les moyens d'assurer et de développer de si heureux commencements. Le P. Leclercq raconte plaisamment que le dernier Père quittant la chapelle laissa sa barrette sur l'autel, en disant qu'il viendrait la chercher quand il voudrait (I.c.102) Ce devait être plutôt quand il pourrait. Ce n'est en effet qu'en 1659 que nous retrouvons le P. Richard dans ces parages, lors du premier débarquement de Mgr de Laval à Percé (16 mai). Avec le P. Frémin, qui résidait alors à Richibouctou, ils conduisirent à l'évêque 140 confirmands, dont la moitié étaient des Sauvages (7).

III

Après le départ des Jésuites, ce fut le tour des Capucins, chargés des Missions acadiennes depuis 1632, de venir continuer l'évangélisation de Nipissiguit et de la Baie des Chaleurs. Le P. Balthazar de Paris, écrit son confrère le P. Ignace, s'y

rendit en 1648 et résida six années entières dans un lieu appelé vulgairement Nepisigouit (sic), en deça des limites de l'Acadie vers le nord, au milieu de la Baie des Chaleurs. Il a parcouru tout le territoire qui s'étend de cette baie à la résidence de St-Pierre, au pays de Canceaux, dans un rayon d'au moins cent lieues. Il a traversé les terres et les forêts, les lacs et les fleuves, supportant des privations, des froids, des travaux, des maladies, dont on ne peut se faire une idée. Il a converti au Christ une vingtaine de familles entières de Sauvages, et plus de personnes que tous les autres missionnaires. Il parlait la langue des indigènes aussi bien que la langue française.

Il s'est rendu en France en 1654, non pas précisément à cause de la prise de Port-Royal, qui ne semble pas avoir rien dérangé dans le nord, mais afin de faire connaître l'état où l'invasion hérétique avait réduit le pays, et de recruter, si possible, d'autres ouvriers évangéliques. Cette généreuse démarche n'ayant pas réussi, le P. Balthazar repartit seul en 1655, mais il fut égaré sur des terres étrangères et obligé de rentrer en France; il se remit en route en 1656, et cette fois il put regagner ses missions, visiter ses disciples et les confirmer dans la foi, leur administrer les sacrements et tous les secours spirituels, dont ils étaient privés depuis deux ans. Il avait un compagnon dont on ne connaît pas le nom. En 1658 ils se rendirent à St-Pierre au Cap-Breton, où ils trouvèrent trois Jésuites et un prêtre séculier (8). Ils se retirèrent donc; et on ne sait pas ce qu'ils sont devenus ensuite; mais il est très possible qu'ils soient retournés à Nipissiguit, et qu'ils y aient terminé leur laborieuse carrière. Une ancienne tradition locale veut que plusieurs prêtres, ainsi qu'un amiral français, soient enterrés à la Pointe-aux-Pères (Ferguson's Pt.). Ganong (9) pense que cet amiral n'est autre que Nicolas Denys, décédé à Nipissiguit en 1688. Un vieux saule y marque, dit-on, la place d'un ancien cimetière (10).

IV

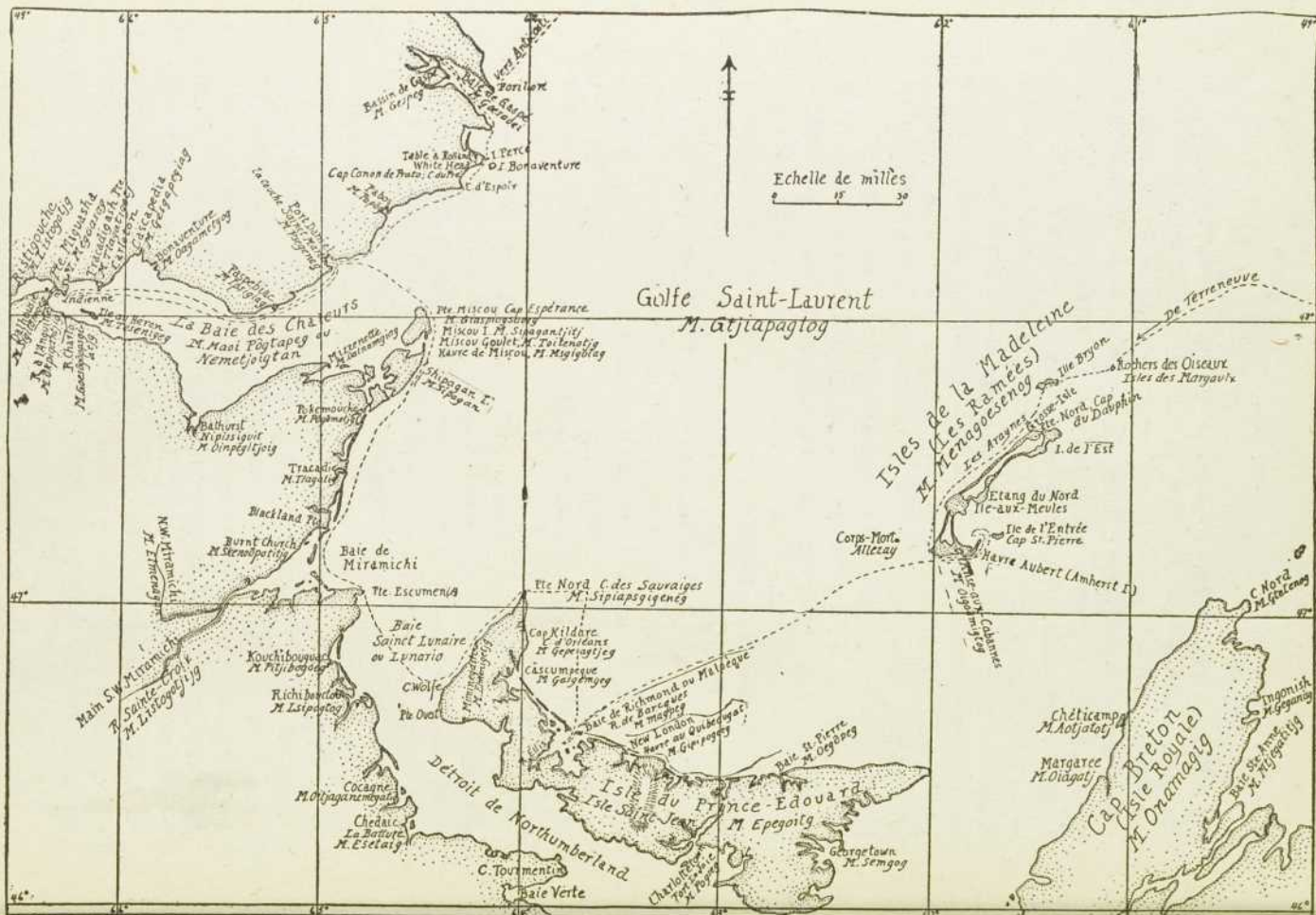
Les Récollets, rappelés au Canada en 1669, reçurent de Mgr de Laval en 1673 la charge des missions de la Gaspésie, Isle Percée, Ristigouche, Nipisiquis et Mizamichis (sic, *New Rel.* p. 316). Le plus célèbre fut le P. Leclercq, qui passa une grande partie de son temps à Ristigouche. De là il se rendit à Nipissiguit en septembre 1676. Il y reçut une délégation du chef micmac de Miramichi, le priant d'aller catéchiser ses gens. Son zèle le poussait déjà à entreprendre ce voyage malgré la rigueur de l'hiver. Mais il vit une manifestation de la volonté de Dieu dans l'arrivée inattendue d'un sauvage de Ristigouche, qui se rendait là, pour s'y établir avec sa femme et son enfant, à cause de certains différends survenus dans son village. Il attendit quelques jours, pour permettre au Père de baptiser un certain nombre de néophytes, et même son propre enfant, qui fut nommé Pierre. C'était le jour ou aux environs de la fête de la Chaire de St-Pierre à Rome. Précisément Nipissiguit a aussi porté le nom de St-Pierre. Ils partirent le 26 janvier 1677, avec le sieur Philippe Hénaut de Barbaucannes, qui leur rendit de grands services.

Ce colon était établi à Nipissiguit probablement depuis 1666 (11). Il cultivait la terre avec succès, et récoltait du froment plus qu'il ne lui en fallait pour sa famille. Il avait une propriété à la pointe qui porte son nom. Il vivait encore en 1714 et demeurait alors à Shippegan (12).

Le P. Leclercq raconte encore que pendant son hivernement à Nipissiguit il avait dû refuser le baptême à une sauvage, avant qu'elle eût renoncé à une pratique superstitieuse. Elle avait reçu d'une vieille sorcière sa parente cinq grains de chapelet mystérieux, qu'elle tenait soigneusement enveloppés; elle était persuadée, et beaucoup d'autres avec elle, que cette sorcière, qui se disait "patliasisgo" prêtresse, les avait reçus du ciel. Elle les montra au Père, qui constata tout de suite que c'étaient des grains ordinaires, échappés au cordon ou à la chaîne d'un chapelet venu de France; il les prit donc dans sa main et lui dit que si elle avait un si grand désir

du baptême, elle devait le prouver en lui donnant ces grains inutiles. Comme elle hésitait, il lui en rendit quatre. "Elle me demanda, dit le Père, où était le cinquième. J'affectai d'ignorer le nombre qu'elle m'avait remis, et je fis semblant de le chercher parmi les branches de sapin sur lesquelles j'étais alors assis. Chacun se mit alors à chercher et à tout bouleverser dans la cabane. Une autre ancienne alors se mit à pleurer et à me faire d'amers reproches d'avoir perdu une chose si précieuse; elle ajouta qu'il était aisé de voir que ce grain était venu du ciel, puisqu'il avait si subitement quitté leur cabane, pour s'envoler dans le sein du soleil, d'où il descendrait une seconde fois quand la prêtresse ferait sa prière, et que moi qui en doutais je pourrais le constater, quand nous irions lui faire visite au printemps, comme j'en avais l'intention. Après une telle diatribe, tout ce que je pus dire fut inutile. Je décidai donc de la convaincre d'erreur, en montrant le grain perdu. Elle fut extrêmement surprise; mais elle avoua franchement qu'elle n'avait pas d'esprit; notre catéchumène me donna de grand cœur les quatre autres grains, et chacun profita de mes instructions (13). Comme le diable se sert de n'importe quoi pour tromper! Comme aussi il faut peu de chose à la divine Providence pour déjouer ses plans, en faveur d'âmes sincères!

Vers 1680 le P. Leclecq demanda à M. Denys de Fronsac, fils de Nicolas, de lui accorder, au nom de son père dont il gérait la propriété, une concession à Nipissiguit, afin d'y établir d'une façon permanente un village de Gaspésiens; c'est ainsi qu'il appelait les Sauvages de sa mission; et il ne voyait pas de meilleure place pour y réussir. Le seigneur y consentit volontiers; ces braves Français étaient prêts à tout, quand il s'agissait de rendre service aux gens du pays. Mais de grandes pertes de marchandises subies alors empêchèrent Denys de mettre le projet à exécution. L'affaire fut traitée de nouveau avec le séminaire de Québec; mais on dut finalement y renoncer, et se contenter des deux autres missions de Miramichi et de Ristigouche. D'ailleurs celle-ci a toujours été la métropole des Gaspésiens ou Micmacs du nord. C'est là que le P. Leclercq fit sa résidence habituelle jusqu'à son départ en 1687. Les



PP. Moreau et Jumeau le remplacèrent jusqu'au double ravage de Percé par les pirates américains et les flibustiers de Phipps en 1690. On n'a pas de raison de croire qu'ils se soient rendus à Nipissiguit; mais ils ont eu un digne remplaçant dans la personne d'un méchant chef sauvage, nommé Halion, c'est-à-dire Hilarion (les Sauvages disent Laliô, les Anglais Larry; ce nom existe encore), lequel en 1692, dit Cooney, entreprit avec ses complices de chasser les Français de cette région (14). Il n'est pas dit qu'il y ait eu des massacres ni même des combats proprement dits, parce que les paisibles Acadiens préférèrent céder à l'orage et se retirer ailleurs.

V

Mais cet exode semble avoir tué Nipissiguit. Car depuis lors jusqu'au Grand Dérangement on n'y trouve plus signe de vie. Cependant il y a toujours eu quelques missionnaires à Miramichi et à Ristigouche, en résidence ou de passage. Nous connaissons les noms des Pères Michel Brûlé (1706-20), Gélase (1720-45), Luc (1730), Ambroise (1727-68) (15). En se rendant d'une place à l'autre ils devaient ordinairement passer par Nipissiguit, qui était la voie la plus fréquentée; il est à croire que de temps en temps, dans leurs arrêts, ils rendaient aux rares habitants et aux Sauvages les services spirituels qu'ils pouvaient.

Après le Grand Dérangement de 1755, les Acadiens qui avaient échappé à la déportation se réfugièrent vers la Baie des Chaleurs. Ils fondèrent du côté nord, près de Pointe-à-la-Garde, un petit village de 1500 âmes; mais Byron sut bien les trouver en 1760, et leur brûler 200 maisons. D'autres plus nombreux s'échelonnèrent sur la rive sud; mais les Anglais, après leur victoire de Ristigouche, ne purent pas non plus les laisser en paix. En 1761 ils furent victimes d'un second dérangement, ou mieux d'un troisième, en comptant celui de l'Île St-Jean en 1758. Celui de Nipissiguit fut opéré par le capitaine R. Mackensie, digne émule de Winslow et de Rollo (16). Il prépara son expédition dans le plus grand secret; autrement,

disent ses maîtres "les Acadiens se seraient réfugiés dans les bois, et l'entreprise échouait (17). S'il ne réussit pas au-delà de ses désirs, il réussit au-delà de ses moyens de transport : il fit 787 prisonniers, mais ne put en conduire que 335 aux prisons d'Halifax. Il fut obligé de laisser les autres libres, après leur avoir fait prêter le serment d'allégeance, et promettre de se présenter, quand les autorités le demanderaient : ce qu'elles ne songèrent plus à faire.

Tous ces troubles affaiblirent beaucoup les Acadiens, sans les décourager. Le travail et le commerce reprirent bien lentement. Tout était à recommencer. Le commerce tomba, comme d'habitude, aux mains des Anglais. Celui du Commodore George Walker, établi en 1768 à la pointe Alston, devint très prospère. Nommé premier magistrat du district, il donna en 1769 à Alexis Landry la permission de s'établir à Caraquet. Plus tard il eut une succursale à Ristigouche, sur le cours d'eau qui a gardé son nom, Walker's Brook. Mais, lors de la guerre entre les Etats-Unis et l'Angleterre en 1776, c'est lui cette fois qui eut le plus à souffrir des incursions des corsaires américains. Tous ses magasins furent pillés et il quitta le pays pour retourner en Angleterre (Cooney, 172). Les Acadiens, qui n'avaient pas alors grand'chose à perdre, ne semblent pas avoir été beaucoup inquiétés.

Quant à la religion, elle reprit un nouvel essor, lorsque l'héroïque M. Mathurin Bourg, devenu en 1773 curé de Carleton, fut chargé tout seul pendant douze ans de toutes les missions d'Acadie. Il entreprit de les visiter aussi souvent que possible. Dans ses voyages, qui rappellent ceux de S. Paul, il parcourait un territoire où l'on compte aujourd'hui sept diocèses. Nipissiguit formait probablement une de ses premières stations (18). Sa présence dans cette mission en 1791, 92, 94 et 95 est mentionnée dans les registres de Caraquet et même dans d'autres documents. Le 18 mars 1777, les Lords du Commerce avaient permis au Col. Goold, registraire provincial, d'établir sa résidence à Nipissiguit (Arch. Féd. 1894, p. 399). Le 2 octobre 1784, Robert Adams de Ristigouche lui envoya une lettre par M. Burque (sic), qui s'y rendait ; il est

appelé Bourke le 10 juin 1785, lorsqu'il se prépare à en partir pour aller à Halifax (19).

D'ailleurs quelques prêtres français, victimes de la Révolution, étaient venus l'aider. Un des plus zélés fut M. L.-J. Desjardins, qui précisément à Nipissiguit ouvrit en 1798 les registres de la mission. Après lui nous y trouvons la signature de M. Delavaivre, qui appelle la place Pisqui, de M. Joyer jusqu'en 1806, B. Orfray (1806-10), François Huot (1810-13). Celui-ci s'est particulièrement intéressé aux Micmacs, ayant pris la peine de copier la grammaire de l'abbé Maillard (20). Le 13 janvier 1811 M. Huot baptisait le fils de Philippe Young, sauvage, chasseur de Nipissiguit (sic) et, dans un acte du 5 octobre 1812, il nomme sa mission, pour la première fois, la Sainte-Famille de Nipissiguit.

C'est peut-être Mgr Plessis lui-même qui lui avait donné ce nom dans sa grande visite de l'année précédente. En tous cas cette visite fut, avec l'arrivée des nouveaux missionnaires, comme une résurrection pour Nipissiguit, que le prélat appelait un des plus anciens postes de son immense diocèse. Il s'y rendit de Caraquet, en chaloupe, le 1^{er} juillet 1811. Il espérait arriver à temps pour y célébrer les saints Mystères le lendemain, fête de la Visitation; mais un calme prolongé retarda son arrivée jusqu'au mercredi. On entre dans le bassin par un chenal profond mais étroit. Trois rivières se déchargent dans cette baie: la grande rivière (Nipissiguit), celle du Mitant (sic pour milieu) et celle de Titigouche. C'est entre ces deux dernières, sur une plateforme assez élevée, qu'est placée l'église du lieu, sous l'invocation de la Sainte-Famille. La future ville de Bathurst sera bâtie sur l'autre pointe, qui a porté longtemps le nom de St-Pierre. La confession des paroissiens et de quelques Sauvages, qui se sont fixés là ces années dernières, occupèrent deux prêtres jusqu'au dimanche, le 7. La plupart des familles du Petit-Rocher s'étaient aussi rendues là pour la visite; elles assistèrent à tous les exercices, et ne voulurent pas partir avant l'évêque, afin de l'accompagner jusque chez eux. On partit le dimanche soir. Mais, au sortir du havre, toute cette compagnie fut obligée de passer la nuit entière sur la pointe de l'ouest (Alston), à cause du temps calme. On

repartit à 3 h. le lendemain matin; on débarqua à la rivière Nigadou (ou Nickadaw). La messe fut célébrée à 9 h. chez Joseph Arsenault, et on partit pour Carleton, dans une goëlette envoyée par M. Painchaud. L'évêque revint l'année suivante continuer sa visite de toute l'Acadie. "On peut dater de 1812 la naissance, sinon d'une vie nationale, au moins d'un sentiment national, frêle mais viable, au cœur du peuple de 12,000 âmes environ qui s'égrenait de la Baie des Chaleurs jusqu'au Cap-Breton et à la Baie Ste-Marie (21).

VI

Après M. Huot, l'église de Nipissiguit fut desservie successivement par MM. P. A. Parent (1813-17), François Cooke (1817-22), F.-X.-G. Leduc (1822-28), L.-J.-Th. Fortin (1828-29), J. Naud (1829-31), T. McHarron (1831-35), J.-M. Madran (1835-38) (22).

C'est du temps de M. Leduc que la nouvelle ville, fondée vers 1820, reçut le nom de Bathurst, qui lui fut donné en 1826 par M. Howard Douglas, lieutenant gouverneur du Nouveau-Brunswick (1823-31), en l'honneur du Comte de Bathurst, alors Secrétaire pour les Colonies dans le Cabinet de Londres. C'est à ce noble Comte qu'est due en partie la reconnaissance officielle du titre canonique de l'évêque de Québec, que les Anglais nommaient auparavant le surintendant de l'Eglise de Rome au Canada. Déjà, à la requête de Mgr Plessis lui-même, Sir George Prevost, Gouverneur Général (1811-16), avait sollicité pour lui et obtenu le titre d'Evêque Catholique de Québec. Mais on ne semblait pas pressé en Angleterre d'en faire usage. C'est le Comte de Bathurst qui s'en servit le premier officiellement dans une lettre de 1815, écrite au Gouverneur pour lui recommander d'accorder une allocation de mille livres par année à l'Evêque Catholique de Québec (23). Le titre fut reconnu le 30 août 1817 par le régent au nom du roi, mais avec la restriction de romain, que d'ailleurs Mgr Plessis avait lui-même mise dans sa demande. Ce titre passa ensuite sans conteste aux autres évêques appelés bientôt à gouverner des por-

tions détachées du diocèse de Québec. Déjà le Pape avait conféré à Mgr Plessis le titre d'archevêque, mais par prudence il ne fit aucun acte de métropolitain.

Le premier diocèse ainsi constitué fut celui de Charlottetown. Il y avait bien un évêque en Nouvelle-Ecosse; mais il n'était encore que Vicaire apostolique. Tout le Nouveau-Brunswick fit partie du nouveau diocèse pendant 23 ans. La ville de Bathurst eut de très modestes commencements, ne comptant d'abord que 3 ou 4 petites maisons; en 1830 il y en avait une trentaine, la plupart occupées par des émigrants anglais, aussi un hôtel de ville, bâti en pierre, un bureau de poste, un temple épiscopalien et 3 ou 4 magasins (24). Avec le village, Bathurst comptait environ 600 âmes. Le village était bien bâti, possédant une belle église et 2 ou 3 moulins à vent. En 1825 il fit sa bonne part, en envoyant pour \$200 de secours aux victimes du désastreux incendie de Miramichi. On ne peut s'empêcher de remarquer, à cette occasion, que dans le comité de 13 membres, chargé des distributions de secours, il n'y a aucun nom acadien.

L'unique paroisse d'alors continua de porter le nom de Nipissiguit, jusqu'en 1843. Elle reçut en 1836 une visite inattendue et bien touchante, celle de Mgr Turgeon, coadjuteur de l'archevêque de Québec, qui était en tournée de confirmation dans la Gaspésie. A cette époque le curé de Carleton desservait encore, avec Ristigouche, la Rivière à l'Anguille et Dalhousie. Quand l'évêque y fut rendu, M. B. D. MacDonald, administrateur du diocèse de Charlottetown et qui se trouvait alors à Nipissiguit, vint l'inviter à visiter les autres paroisses du sud de la Baie des Chaleurs, desservies encore presque toutes par des prêtres de son diocèse. Il accepta volontiers, et se rendit le 25 juillet au Petit-Rocher et à Nipissiguit, dont M. J.-M. Madran était missionnaire (25). M. l'abbé Ferland, qui accompagnait l'évêque, nous a laissé un intéressant compte-rendu de cette tournée pastorale (26). Voici ce qu'il dit de Nipissiguit: "Beaucoup d'Irlandais s'y sont établis auprès des Acadiens. Au fond du port brillent les toits de la petite ville de Bathurst et le clocher de l'église catholique, à l'ombre duquel s'étend le village acadien. Toute nouvelle encore, la ville pos-

sède plusieurs maisons de commerce". Mais elle tarda longtemps à être connue sous son nouveau nom. Le même M. Ferland avait appris, en passant à Bonaventure, que l'année précédente (1835) un bateau venu d'Angleterre y avait relâché; le capitaine, qui connaissait tous les coins de la Baie des Chaleurs, demanda où il pourrait trouver la ville de Bathurst, lieu de sa destination. Il fut bien étonné d'apprendre que le port de Bathurst n'était autre que Nipissiguit, où il avait fait beaucoup de voyages. N'empêche que cette même année ce port avait été visité par 140 navires européens et 130 goélettes de cabotage, preuve qu'il s'y faisait déjà un commerce considérable.

VII

M. Madran quitta Nipissiguit en 1838; mais on peut dire qu'il y laissa son cœur; et la Providence permit qu'il y déposât aussi son corps, car c'est là qu'il finit ses jours le 2 juin 1857. Après son départ, Nipissiguit fut administré par le célèbre Michael Egan (1839-40), A. Barron (1843-46), Jos. Pelletier (1854-57), et d'autres en passant. M. Barron est le premier qui, le 4 avril 1843, ait inscrit son nom avec le titre anglais de "Catholic Missionary of Bathurst".

Le diocèse de St-Jean venait d'être érigé, le 30 septembre 1842. Il comprenait toute la province du Nouveau-Brunswick, où d'ailleurs il n'y avait encore que 13 prêtres, 8 canadiens et 5 irlandais. Mgr McDonald, deuxième évêque de Charlotte-town (27) s'était nommé deux grands vicaires pour cette région, MM. A. Gagnon, curé de Shédiac, et W. Dollard, curé de Frédérickton; il proposa à ses prêtres de voter en secret pour l'un des deux, ajoutant que leur choix serait agréé par le pape. La réunion eut lieu à Chatham, ou plutôt à Nelson, où résidait M. Egan. Elle fut présidée par M. Joseph Pâquet, suré de Richibouctou et neveu propre de M. Gagnon. Le résultat du vote ayant été 6 contre 6, c'est lui qui dut se prononcer, et il le fit, par une générosité inconcevable, contre son oncle, en faveur de M. Dollard, qui devint ainsi premier évêque de

Saint-Jean. Il était bien digne d'ailleurs, pieux et zélé; il renomma tout de suite M. Gagnon son grand vicaire; titre que celui-ci conserva jusqu'à sa mort à Shédiac, le 2 juin 1849.

En 1860 ce fut le tour du diocèse de Chatham, dont Mgr James Rogers fut nommé premier évêque, le 8 mai. Il ne trouva alors qu'à 7 prêtres dans son district; il en restait 20 à St-Jean. La Sainte-Famille était desservie par M. Michael Meloy (1857-66); après lui on trouve aux registres, en passant, les noms de Mgr Rogers lui-même et de MM. Robert, Morrissey, Louis Gagnon, puis John Carter (1868-77) et W. Varrilly.

La paroisse du Sacré-Cœur fut en 1881 séparée de celle de la Sainte-Famille. Le premier curé, M. Hilarion Doucet, fit le service religieux dans une salle "Temperance Hall", située à l'emplacement de l'église actuelle. Cette salle brûla en 1885, et M. Doucet fut nommé curé à Jacquet River. Il fut remplacé à Bathurst par M. T. F. Barry, second curé (1885-1919), qui bâtit l'église, le presbytère et l'école. Nommé évêque en 1899, il garda la cure de Bathurst, qu'il desservit par des administrateurs. Que de fois on a pensé et même dit que, voulant conserver sa paroisse, il eût été sage d'y faire établir son siège épiscopal, au lieu de transporter sa personne à Chatham, où il n'y avait alors ni cathédrale ni évêché. Mais le temps n'était pas venu. Les administrateurs de la paroisse du Sacré-Cœur furent MM. Eloi Martin (1900-07, Henri O'Leary (1907-13), John Wheten (1913-19). Celui-ci devint curé en 1919 et le fut jusqu'à sa mort (1933).

En 1920 on détacha de la paroisse du Sacré-Cœur la partie Bathurst-Est, pour en former la paroisse Sainte-Marie.

Parmi les grands événements de l'Eglise de Bathurst, il faut certainement compter la consécration de Mgr O'Leary, le 22 mai 1913, dans la future cathédrale du Sacré-Cœur comme évêque de Charlottetown et futur archevêque d'Edmonton. Plusieurs Sauvages de son diocèse y assistaient, et ne semblaient pas plus dépaysés que les anciens de Nipissiguit auprès de Mgr Plessis. On pourrait dire que, ce jour-là, l'Eglise de Bathurst fit un premier et combien solennel exercice de son

rôle futur de siège épiscopal. Un autre grand événement fut le transport ici en 1915 du collège des RR. PP. Eudistes, fondé d'abord à Caraquet par Mgr J.-T. Allard. Et précisément, à la cérémonie précédente, c'est la chorale du collège qui était venue fournir la partie musicale ; on entendit avec admiration ce beau chant grégorien, peu répandu encore par ici. Depuis lors cette grande institution n'a fait que se développer, pour la gloire du Sacré-Cœur, pour l'avantage de l'Eglise en général et très spécialement pour la prospérité de celle-ci.

Le troisième et le plus grand de ces événements, c'est l'établissement à Bathurst du siège épiscopal de l'ancien diocèse de Chatham, le 15 mai 1938 ; c'est la transformation canonique de l'église du Sacré-Cœur en cathédrale ; mystérieuse et puissante opération qui n'exige rien moins que l'exercice de la plénitude du pouvoir divin confié à l'Eglise par Jésus-Christ ; c'est le couronnement inattendu et incomparable réservé à cette première minuscule Eglise du Nouveau-Brunswick, ouverte ici il y a 318 ans, développée si lentement et laborieusement, à travers tant de vicissitudes, et aujourd'hui si magnifiquement achevée.

Et voilà aussi terminée, sinon achevée, ma chronique : "Du Père Sébastien à Mgr Chiasson". Dans cette chronique j'ai dû nommer en passant les évêques de Québec, Charlottetown, Saint-Jean et Chatham, à qui cette mission a successivement été confiée. Je n'ai pas eu à mentionner l'archevêque de Moncton, — parce qu'elle n'a pas eu l'avantage de lui appartenir, quoique lui-même se rappelle avec émotion avoir reçu à Bathurst son agrégation au clergé du Nouveau-Brunswick. Mais voici, que par une touchante coïncidence, c'est lui qui au nom du Pape a dû procéder à l'intronisation et l'a fait si solennellement. Modeste formalité en soi, sans laquelle pourtant l'évêque, envoyé par le Saint-Esprit pour régir cette Eglise, n'aurait jamais pu exercer aucune fonction de son haut ministère. Voilà donc le fait dans sa simple et charmante réalité : le premier archevêque de Moncton, métropole du Nouveau-Brunswick, vient introniser à Bathurst son premier évêque. Pourquoi faut-il ajouter, hélas ! que l'un et l'autre sont disparus à

quelques semaines de distance, laissant ces deux Eglises dans le deuil? Mais ce deuil aura une fin, et deux nouveaux titulaires y continueront l'œuvre de Jésus-Christ qui ne meurt pas (28).



Notes

- (1) *Rel.* 1611, p. 34.
- (2) *V. Etudes*, p. 113.
- (3) *Etudes*, p. 8 et 112.
- (4) *Rel.* 1645, p. 25.
- (5) *Et.* 199.
- (6) *Rel.* 1646, 87.
- (7) *V. Et.* 118.
- (8) *Pages gl.* 291.
- (9) *New Rel.* 213.
- (10) Habitation des Capucins à Miscou *Pages glorieuses de l'Epopée canadienne*, par le P. Candide de Nant, Capucin. Editions *Le Devoir*, Montréal, 1927, p. 259.
- (11) *Etudes*, 120.
- (12) *V. Etudes*, p. 125.
- (13) *N. Rel.* p. 401.
- (14) *Hist.* p. 170.
- (15) *V. Etudes*, 127.
- (16) Mackenzie commença par Nipissiguit. G. Smethurst, Anglais de Marblehead, Mass., qui faisait la traite avec les Français et les Sauvages de la Baie des Chaleurs, avec une permission du Gouverneur Murray de Québec, arriva à Nipissiguit le 29 octobre 1761, quand Mackenzie venait d'y arriver lui-même avec 60 hommes pour enlever les habitants. Il en prit 180, y compris le pilote français de son propre brigantin. (*N. B. Coll.*, 6,365).
- (17) *V. Archives* 1894, p. 248.
- (18) Le 2 octobre 1784, Robert Adams envoya de Ristigouche par M. Burke qui se rendait à Nipissiguit une lettre au Colonel Goold

(*N. B. Coll.*, 4, 129). Le 20 juin 1785, le même, appelé M. Burke, partait de Nipissiguit pour Halifax dans quelques jours: "in a few days" (*Ibid.*, 4, 130).

En 1688, il n'y avait que trois résidants depuis 1678: 1. - Philippe Esnault de Barbaucannes, de Saumur, 35 ans, avec sa femme (une sauvagesse) et 4 enfants (2 garçons et 2 filles, de 8 à 4 ans); 2. - Costard, d'Anjou, 1 garçon de 9 ans (sa femme avait eu de son premier mari 5 autres garçons qui travaillent à Québec); 3. - M. Pierre, de Bayonne, marié à une sauvagesse: ils ont une fille d'un an.

Cooney prétend qu'en 1692 les sauvages chassèrent les Français; ce n'est pas sûr (*Ganong*, 7, 53). Cependant, en 1724, il n'y avait là que quelques enfants d'Esnault (métis) (*Ibid.*, p. 53).

(19) *N. B. Collections*, No. 4, pp. 129 et 130.

(20) Le cahier de M. Huot est précieusement conservé au Séminaire de Nicolet. C'est celui que j'ai copié moi-même cent ans après, en 1911, dans un cahier qui fait partie de la bibliothèque micmaque de Ristigouche.

(21) Antoine-Bernard, *Histoire de la Survivance...* chap. VII, p. 109.

(22) Un autre missionnaire, qui parcourut pendant sept ans (1817-24) les rivages méridionaux de la Baie des Chaleurs, depuis Petit-Rocher jusqu'à Caraquet et Tracadie, fut l'abbé Thomas Cooke, qui devint en 1852 le premier évêque des Trois-Rivières.

(23) V. Mgr Têtu, *Les Evêques...*, 484.

(24) V. Cooney, 190 et 191.

(25) A l'occasion d'une dispense de mariage le 13 août 1835, M. Madran dit qu'il l'accorde "en vertu de pouvoirs à nous concédés par Mgr Joseph Signay, évêque de Québec, en qualité de premier vicaire général pour le diocèse de Charlottetown, le siège vacant, lesquels pouvoirs ayant été donnés à feu Mgr McEachern, par un indult de la cour de Rome, en date du 3 août 1829..." L'Administrateur n'était pas encore nommé. Mais l'année suivante celui-ci ignore totalement M. Madran en recevant lui-même — et à Nipissiguit — Mgr Turgeon. Il est possible que du vivant du premier évêque, M. Madran ait conservé ses pouvoirs, comme M. A. Langevin de St-Basile, autre Vicaire général.

(26) *Soirées Can.* 1861, p. 453.

(27) Le deuxième évêque résida d'abord à Rustico — où était sa cathédrale de bois — paroisse dont il avait été curé, et se rendait une fois par semaine à Charlottetown pour les affaires.

(28) Le 26 juillet 1942 — à la joie inexprimable de l'Acadie entière — S. Exc Mgr Ildebrando Antoniutti, Délégué Apostolique au Canada et bienfaiteur insigne du noble peuple Acadien: *Surge, Acadia mea, et veni*, — annonçait que, en ce jour de la fête de la Bonne Sainte Anne, S. S. Pie XII, si glorieusement régnant, venait de choisir les deux nouveaux Pasteurs attendus: S. Exc. Mgr Norbert Robichaud, archevêque de Moncton, et S. Exc. Mgr Camille-André Leblanc, évêque de Bathurst.

Notes sur Pabos et Ristigouche



I - Pabos

Qui se doute aujourd'hui que la modeste paroisse de Pabos en Gaspésie a été autrefois plusieurs années le centre de l'administration ecclésiastique et même civile, non seulement de la Gaspésie, mais d'une bonne partie du Québec oriental et du futur Nouveau-Brunswick? Voici la preuve qu'il en a été réellement ainsi.

I

D'abord le nom de cette localité était connu des pêcheurs, qui la fréquentaient dès avant la visite de Jacques Cartier à Port-Daniel. Le savant Dr W. F. Ganong, décédé récemment, cite une carte de 1508, attribuée à Jean Denis, sur laquelle se trouve ce nom avec celui du Cap d'Espoir et plusieurs autres (Cartography, p. 409). Il est vrai que Nicolas Denys en 1672 et le P. Jumeau en 1685 ne le mentionnent pas: ils mettent Rivière au Moucle et Rivière à Duval; mais le nom de Pabos revient peu après dans la première concession de la seigneurie à François Chabot le 7 juin 1689, puis à René Hubert le 4 novembre 1696; enfin Thomas Lefèbvre de Bellefeuille, breton établi au pays vers 1700, reçut le 7 mai 1703 "une seigneurie en Acadie", qui ne peut être que celle de Pabos; car le 28 mars 1742 un armateur français logea des plaintes contre les sieurs de Bellefeuille, père et fils, qui prétendaient avoir des privilèges au port de Pabos (1). De fait ils y avaient établi des pêcheries très étendues et faisaient un commerce considé-

nable. Ils jouissaient en même temps d'une autorité qu'ils firent valoir, notamment le 21 avril 1741, en réclamant une robe de drap rouge, avec galons dorés, qui avait été accordée par le roi à un chef sauvage de la région, et que des particuliers avaient, sans autorisation, envoyée en France (2).

Le père dut mourir peu après 1742, laissant sa seigneurie en héritage à son fils François, né le 4 mars 1708. Le 2 juillet 1747 trois bateaux anglais firent leur apparition dans la Baie des Chaleurs, se dirigeant vers Pabos; mais ils furent arrêtés près de la Grande Rivière, poste de pêche voisin, par un M. Barré et 20 à 30 autres pêcheurs. En se retirant les visiteurs leur crièrent qu'ils reviendraient le lendemain, ce qu'ils ne firent pas (3). On sait que les Anglais étaient encore maîtres de Louisbourg, au Cap-Breton, depuis 1745. M. de Bellefeuille y fut envoyé avec des prisonniers anglais, qu'il devait échanger pour des français qu'on y retenait encore. M. de Beauharnois en informait M. Shirley à Boston, en lui rendant ce témoignage que "c'est un homme sage, à qui il a donné sa confiance; il constate avec plaisir qu'il s'est aussi attiré l'estime du gouverneur anglais à Louisbourg" (4).

M. François de Bellefeuille était non seulement Seigneur de Pabos, mais également commandant pour le roi en Gaspésie et même sub-délégué de l'intendant (Hocquart). A ce titre il s'occupait des Actes civils et même religieux, remplaçant le missionnaire absent, ou en tenant la place quand il n'y en avait pas d'attitré, pour les baptêmes, mariages et sépultures, que le prêtre bénissait ou régularisait à son passage ou à son retour.

Ce Seigneur épousa le 15 mars 1749, aux Trois-Rivières, Marie-Josephte Hertel de Cournoyer, fille de Michel Hertel, qui lui donna un grand nombre d'enfants. Le second, Antoine, naquit à Pabos même, le 13 août 1755, et fut baptisé par le P. Alexis Duburon, récollet, qui en fut missionnaire après son confrère, le P. Simple Bocquet. Le premier prêtre, dont la présence est signalée expressément à Pabos, est le P. Gélase de Lestage, également récollet, le 10 juin 1745. Il était missionnaire des Sauvages de Ristigouche depuis le 24 juin 1728; il recevait, en cette qualité, une allocation de 400 livres par

année (Arch. Can. 1904-K-107). Il y avait à Ristigouche en 1745 soixante familles micmaques (5).

M. François de Bellefeuille arriva à Pabos le 9 juin de cette année, venant de Niganiche, du Cap Breton. Il annonça que tout y était brûlé, que Ste-Anne, l'Indienne et la grande batterie de Louisbourg avaient été abandonnées aux Anglais. Il se rendit à Québec le 19 juin, avec une lettre du P. Gélase, écrite le 10, pour y porter ces tristes nouvelles, avec les premières du siège et du blocus de Louisbourg, (lequel était déjà tombé, mais on ne le savait pas encore). Le P. Gélase se rendit plus tard à Montréal, puis à Québec, où il mourut le 18 septembre 1757, en soignant les pestiférés.

II

Son confrère, le P. Simple Bocquet, avait dès 1751 pris solennellement charge de Pabos et de toute la région. Il ouvrit un registre paroissial de 18 feuillets, qui a été annexé à la première partie de celui de Beaubassin, déposés ensemble au Département des Archives Fédérales sous le N° M. 481. Le titre qu'on lit à la p. 102 semble un peu prétentieux, mais cela dépendait de la teneur de ses lettres de facultés et de l'absence complète d'autres prêtres à ce moment du grand Dérangement acadien. Il vaut la peine de transcrire ici cette pièce intégralement. Nous y constaterons l'importance extraordinaire, autant qu'éphémère, de ce poste, tant au point de vue civil qu'ecclésiastique,

1. *Titre.* Registre des baptêmes, mariages et sépultures des églises paroissiales de la Ste-Famille de Pabok, de la Baie des Chaleurs, de la Grande Rivière et autres lieux habités de la Gaspésie, depuis Echedaïk (Shédiac) jusqu'à Kamouraska, commencé le 21 novembre 1751, contenant 18 feuillets.

2. *Remarque.* Il le commence même un peu avant cette date, le 27 août, quand il supplée les cérémonies du baptême à un enfant baptisé par Monsieur Lefèbvre de Bellefeuille, Seigneur du dit Pabos et seul délégué par M. l'Intendant au défaut de missionnaire. Peut-être n'avait-il pas encore reçu

ses lettres de pouvoirs, qui sont datées du 22 octobre suivant. Avant d'en donner le texte qu'il a transcrit au commencement de ce fascicule, à la même p. 102 du volume, remarquons le titulaire de l'église, la Sainte-Famille; c'était le même que celui de Nipissiguit (Bathurst-Ouest), mais ici on a eu l'excellente idée de ne pas le changer pour un saint quelconque; ensuite l'orthographe du mot Pabok, répétée ci-après dans un acte du 13 juillet 1753, dont la terminaison est évidemment micmaque; on la trouve quelquefois, en français, sous la forme Paboc, mais bien rarement; on trouve même Pasbeau, ce qui jure on ne peut plus, au point de vue historique et topographique; ordinairement c'est Pabo ou Pabos, orthographe qui a prévalu.

3. *Copie des pouvoirs* donnés par l'illustrissime et révérendissime évêque de Québec au Père Simple Bocquet, prêtre missionnaire récollet, pour les lieux ci-dessus énoncés.

“Nous Henri-Marie de Pontbriand par la mission divine et la grâce du Saint-Siège, évêque de Québec, suffragant immédiat de l'Eglise Métropolitaine de Tours, conseiller du roi en tous ses conseils, etc..., donnons par ces présentes au Révérend Père Simple Bocquet, récollet, pouvoir de réhabiliter les mariages, donner les dispenses selon et de la manière que nous les pouvons donner nous-même, de commuer les vœux, de réconcilier à l'Eglise les hérétiques, de bénir des ornements et de faire toutes autres bénédictions et fonctions même de juridiction, qui ne requièrent pas l'ordre épiscopal, d'absoudre des cas réservés au Saint-Siège, selon que nous en avons nous-même la puissance. Pourra le dit Père Simple indiquer le temps où commencera le jubilé, déterminer les lieux et le nombre des stations, planter des croix où bon lui semblera et du nombre qu'il jugera à propos, et y faire s'il veut les stations. Il pourra en un mot sur cet article faire ce que nous pouvons nous-même. Lesquels pouvoirs mentionnés et exprimés cy-dessus le Rév. P. Simple Récollet pourra exercer pendant un an seulement à l'égard des peuples qui se trouvent à Pabo, la Grande Rivière, Gaspé, et dans tous les lieux qui sont habités depuis Echédaïque inclusivement jusqu'à Kamouraska exclusivement.

Donné à notre palais de Québec ce 22 octobre 1751, sous notre seing et la signature de notre secrétaire, H. M. évêque de Québec (et plus bas) par Mgr, Briand avec pouvoir”.

La présente commission a été prorogée *ad beneplacitum* en octobre 1752.

Vu et collationné. Lefèbvre de Bellefeuille, Seigneur du dit Pabo.

On dirait aujourd'hui qu'il était notaire, registraire, etc.

4. Telle était alors l'immense mission ou ensemble de petits postes, dont Pabos a été le centre pendant quelques années, non seulement de ce district ou comté mais de toute la partie orientale du diocèse de Québec, y compris le nord du Nouveau-Brunswick, qui faisait encore partie de la province civile de la Nouvelle-Ecosse. Les limites en étaient expressément définies: “depuis Shédiac inclusivement jusqu'à Kamouraska exclusivement”, donc Rimouski et la Rivière-du-Loup inclusivement. Il y avait bien encore le pauvre abbé Manach à Miramichi, au nord de Shédiac, mais il ne s'occupait guère que des Sauvages jusqu'à son exil en Angleterre le 11 avril 1761.

5. Le premier acte du R. P. Simple, mentionné dans le registre M. 481 est celui que nous venons de citer du 27 août 1751. Ensuite le 15 janvier 1752 le Père célèbre une sépulture et signe comme missionnaire et curé de la Grande Rivière; puis le 9 avril, il fait un baptême et signe: *Missionnaire-curé*. Mais le 31 août il y a un mariage en son absence, contracté devant le Seigneur et Marie-Josephte Cournoyer son épouse (p. 109). De ces mariages il s'en contractait de même ailleurs, devant les Juges de Paix. Ainsi à Bonaventure même, il est fait mention d'un, contracté le 20 du mois de mai 1795 devant Michel Lepage, en cette qualité, quoiqu'il y eût alors à Caraquet un missionnaire, Antoine Girouard, chargé de toute la Baie des Chaleurs. Le 13 juillet 1753 le P. Simple signe son dernier acte comme curé de la Sainte-Famille de Pabok (sic). Deux mois après, le 10 septembre, nous lisons le premier de son successeur, le P. Alexis Duburon, “prêtre récollet, missionnaire dans la Baie des Chaleurs et faisant les fonctions curiales dans toute la côte de Gaspé, en vertu des pouvoirs à nous

accordés par notre illustrissime et révérendissime évêque de Québec" (p. 119). Dans un autre acte du 3 mai 1754 il signe comme missionnaire de Ristigouche dans la Baie des Chaleurs et de toute la côte de Gaspé (p. 120). Son dernier acte est du 23 janvier 1757. Ce fut aussi la fin de la grandeur passagère de l'Eglise de Pabos.

III

L'année suivante (1755) fut témoin d'un grand bouleversement de la Gaspésie, Wolfe s'étant emparé de Gaspé le 4 septembre de cette année. Le 13 le capitaine Irving entreprit la destruction de Pasbeau (sic), Grande Rivière et des autres postes de l'ouest. Mais ses soldats se comportèrent si mal, brûlant tout sans pitié, qu'il sentit le besoin d'en exprimer son regret à M. de Bellefeuille, l'invitant à venir le trouver (à Percé). Mais le Seigneur, après avoir perdu tout ce qu'il avait, s'était échappé à grand'peine pour se rendre à Québec (9). On lit dans un rapport de 1760 que les pêcheurs normands de Gaspé, Pabos, Pazbediat (sic) et Grande Rivière (sic) ont eu beaucoup de misère cet été. Le Seigneur lui-même au siège de Québec perdit tout ce qui lui restait et se retira aux Trois-Rivières où son beau-père lui accorda en 1771 son fief de Cournoyer. Ensuite il réussit à vendre sa seigneurie de Pabos pour la somme de 1800 livres, à M. Frédéric Haldimand, quatrième gouverneur anglais du Canada (1778-84). Celui-ci envoya J. Sherwood en exploration dans la région de la Baie des Chaleurs, en vue de l'établissement de colons anglais. Dans son rapport du 23 août 1783 (10) Sherwood dit de Pabos que ce lieu est charmant, quand on est dans le bassin ou havre. L'entrée en est étroite et un peu difficile pour de gros navires, parce qu'il y a une roche au milieu. Les terres qui entourent le bassin, excepté sur la côte sud, sont très plates, l'espace d'une lieue, jusqu'aux montagnes. La Seigneurie fut reprise par le gouvernement en 1836 et divisée en lots de colonisation.

Pabos n'eut plus de missionnaires attitrés. Les autres

prêtres y firent quelques rares visites. La première qui soit expressément constatée est celle de M. Antoine Girouard de Caraquet, le 3 juillet 1785 (9). Dans les registres de Bonaventure, il n'est même pas nommé, probablement parce qu'il faisait partie de la Grande Rivière. Dans le premier Volume, on parle en général de missionnaires de la Baie des Chaleurs; dans le deuxième, on mentionne les actes de Bonaventure même, puis de Pasbebiac, Port-Daniel, Grande-Rivière, Percy (sic), Douglastown, pour les années 1809, 10, 11; avec d'autres de la Rivière au Renard, Anse-aux-Gascons et autres lieux de la Baie des Chaleurs; aussi Carlisle, puis New-Carlisle, la Nouvelle de Paspébiac, Cox township et New-Port. A peine si on le nomme en passant comme résidence de quelques fidèles; par exemple le 30 juillet 1812, sépulture de Louise Limphi, épouse de Joseph Blais, pêcheur de Pabos; le 6 août 1813, baptême de deux jumeaux, enfants de J.-B. Blais, aussi pêcheur de Pabos. On ne le retrouve plus comme paroisse ou mission distincte, avant 1860; il fut desservi alors par les curés de la Grande-Rivière jusqu'en 1874. Le premier missionnaire fut M. F.-N. Gauthier, le premier curé André Audet.

II - Ristigouche

Précieux manuscrit retrouvé.

I

La Mission Sainte-Anne de Ristigouche, et après elle Saint-Joseph de Carleton, ont eu, comme Pabos, le privilège passager d'être quelques années le centre de l'administration ecclésiastique pour la Gaspésie et même pour toute l'Acadie. En 1759 deux Récollets, les Pères Etienne et Ambroise, desservaient la première. La seconde n'existait encore ni de fait ni de nom.

Quelques Acadiens de Beaubassin et d'ailleurs, qui avaient réussi à échapper au grand Dérangement, cherchèrent un refuge du côté de la Baie des Chaleurs. Les premiers, une demi-douzaine de familles, se rendirent dès 1756 au barachois de Tracadieche, le futur Carleton, où ils passèrent l'hiver, cachés sur la petite Ile.

Un plus grand nombre s'arrêtèrent à Ristigouche, et passèrent un hiver au pied du Pain-de-Sucre, non loin du village des Micmacs, leurs amis, où il y avait toujours eu quelques missionnaires résidents ou de passage. Ils étaient alors 60 familles. Au printemps de 1758, ces Acadiens traversèrent du côté nord et allèrent former un groupement assez considérable entre les pointes qu'on devait appeler bientôt : à la Garde et à la Batterie, où les trouva Dangeac, lorsqu'il chercha un refuge contre la flotte anglaise du St-Laurent. Ils étaient là 1500 personnes, dans 200 maisons, manquant de tout et mourant de faim. Dangeac les ravitailla généreusement. Arrivé là le 19 mai 1760, il avait fait connaissance sans retard avec les missionnaires, dont l'un, le P. Ambroise, se donne dès lors comme aumônier du *Machault*. C'était le nom de la frégate, dont La Giraudais était Commandant et Dangeac capitaine de 207 soldats. L'un de ceux-ci étant mort, le P. Ambroise l'inhuma le 6 juin "près de la batterie du camp

d'Angeac dans la rivière Ristigouche". Telle est une des premières entrées faites dans le registre de cette paroisse, ouvert par les Missionnaires le 17 octobre de l'année précédente: le défunt s'appelait François Fricourt.

Mais la flotte française n'avait échappé à la flotte du St-Laurent que pour subir l'attaque de celle de Louisbourg, conduite par le Commodore Byron. Elle était composée de cinq gros navires. A leur arrivée, les bateaux français remontèrent la rivière jusqu'à Ristigouche. Les colons s'y rendirent aussi à travers les bois. Alors seulement Byron débarqua sans danger et brûla les maisons désertes, sans tuer personne et sans faire aucun prisonnier. Ensuite il poursuivit les Français dans deux frégates et une goélette, le peu de profondeur de l'eau ne permettant pas aux gros bâtiments de monter plus haut. Il se rendit maître de la place le 8 juillet, après une courte canonade, qui ne fit pas grand dégât d'aucun côté. Mais les Anglais ne débarquèrent pas par crainte avouée des Sauvages.

Il y avait un poste militaire, appelé *camp des Réserves*, commandé par M. Bourdon, à la pointe qui a gardé son nom. Ce poste ne fut pas pris, mais remis librement plus tard (le 30 octobre) par ordre de Vaudreuil au major Elliott sans coup férir. Après avoir délivré sans opposition quelques prisonniers qui étaient sur le bateau marchand, *le Marquis de Malauze*, les Anglais se retirèrent vers onze heures du soir, le même jour, rejoignirent le 9 leurs gros navires, et le 17 repartirent pour Louisbourg. Quelques jours après, le Sieur Nicolas Loppinot, blessé mortellement dans la bataille, expira le 26 juillet assisté par les Pères et fut inhumé par le Père Ambroise, en présence de toute la troupe, dans le cimetière du camp des Réserves. (Le P. Placide qui a relevé cet acte a remarqué qu'il était rédigé par le Père Etienne, et signé avec les Pères par Messieurs Dangeac, Dorfontaine, Delavalière, Devannes, de Pommerois, de Villedonné). Le 25 juin précédent, Loppinot avait été parrain d'un petit Micmac baptisé sous le nom de Nicolas.

Ces Messieurs de la haute classe tenaient à honneur de servir de parrains même aux plus humbles. C'est ainsi qu'on

relève dans le registre deux fois le nom de François Chénand de la Giraudais (qui signe J. C. Giraudais), de Dangeac, de François Bourdon, Sieur Dambour, off. lieut. des troupes de la marine, commandant pour le roi dans toute l'Acadie française. M. Bourdon fit lui-même baptiser, le 12 mai 1760, une fille née à Ristigouche le 26 novembre de l'année précédente, qu'il nomma Adélaïde. Sa mère était Marguerite Gotier (*sic*, pour Gauthier).

On avait rêvé de faire là un petit coin de terre française, que l'on avait déjà décoré du nom de Nouvelle-Rochelle ou Petite-Rochelle (10), confondu à tort avec le village Acadien de Pointe-à-la-Batterie, où Byron fit brûler 200 maisons; je répète qu'il ne débarqua pas à Ristigouche.

II

Peu de temps après la victoire des Anglais et leur prise de possession de tout le pays, les Pères Récollets durent à regret quitter cette mission, mais en y laissant un monument historique de première valeur. C'est le registre authentique des Actes paroissiaux de leur trop court ministère, qui fut continué plus tard par le célèbre abbé Bourg, le premier de toute la Gaspésie. C'est un grand cahier, dont l'existence m'a été signalée par le R. P. Archange Godbout, franciscain de Montréal, qui y avait relevé ce qui concerne les Récollets. Il mesure $14\frac{1}{2} \times 9\frac{1}{2}$ pouces; il est couvert en parchemin aujourd'hui usé. Il renferme 85 feuillets, soit 166 pages de texte, assez bien conservé. Il fut commencé en 1759, comme on vient de le dire. En voici le texte complet, écrit seul au recto du premier feuillet:

Registre des Baptêmes, Mariages et Sépultures
de la paroisse Ste-Anne de Ristigouche,
dans la baye des Chaleurs,
diocèse de Québec, en

Canada
M D C C L X

Il n'y a rien au verso de ce feuillet; sur le recto du deuxième on lit:

Entrée des sépultures de la paroisse
Ste-Anne de Ristigouche
dans la baye des Chaleurs,
faites M D C C L I X

Ainsi les Actes sont entrés ensemble selon leur classe; au f. 20. on lit:

Extraits (p. è. entrées) des registres de mariages
de la paroisse de Ste-Anne de Ristigouche,
Dans la baye des Chaleurs, diocèse de Québec.

Je n'ai pas sous les yeux le titre particulier, s'il y en a un, des baptêmes, qui commencent au fol. 6, et sont très nombreux: 45 du 21 juin au 16 août 1760 seulement.

Le premier acte est du 17 octobre 1759; c'est une sépulture faite "par moi, prêtre récollet, curé de la paroisse Sainte-Anne de Ristigouche", dans le cimetière du Lac Témiscouata; une autre le 11 novembre, dans celui de la Rivière St-Jean, sans doute St-Basile; ensuite, le 9 mai 1760, dans le cimetière de cette paroisse, évidemment de Ste-Anne de Ristigouche. Le village acadien était alors entre les Pointes à la Garde et à la Batterie, et le village micmac là où il est encore, mais il était alors en boit debout (Dangeac). Le Major Elliot qui l'a vu l'appelle un petit groupe de huttes bâties avec de vieux troncs d'arbres au milieu des bois, sans terrain défriché aux environs; il y a compté 100 sauvages, c'est-à-dire ceux avec qui il a fait la paix, parce que nous savons par ailleurs qu'ils étaient 250, à part ceux qui étaient probablement restés à Athol.

Les Anglais partirent enfin de Ristigouche le 5 novembre. Mais les Autorités d'Halifax ne crurent pourtant pas encore pouvoir laisser en paix les pauvres Acadiens du Sud de la Baie des Chaleurs. Au mois d'octobre 1761 le capitaine Roderick Mackenzie du fort Cumberland fut chargé d'opérer un dernier dérangement. Il se rendit à Miramichi et à Nipissiguit

(Bathurst), où il fit une razzia de 787 Acadiens dont il emmena 335 prisonniers à Halifax; la saison ne permit pas de transporter les autres; mais on leur fit faire leur soumission avec promesse de s'y rendre, quand on le jugerait bon. "Ce succès, dit expressément le lieutenant-gouverneur Belcher, est dû au secret gardé sur les préparatifs de Mackenzie; autrement les Acadiens se seraient retirés dans les bois et l'entreprise échouait" (11).

Ceux de Ristigouche et de Pointe-à-la-Garde se rendirent à Tracadieche, le futur Carleton, ou plus bas. Les soldats s'étaient embarqués pour la France, avec Dangeac, et les derniers avec Bourdon, qui emmena sa jeune Adélaïde, née à la nature et à la grâce aux pieds de sainte Anne à Ristigouche.

Le dernier acte des Récollets est du 21 décembre 1761; il se lit au fol. 26 du registre. Il y a ensuite une interruption de treize ans, pendant lesquels cette Mission si éprouvée fut privée de tout service religieux à part une visite du célèbre Père de la Brosse en 1771; il y arriva le 4 octobre, y passa la Toussaint, fit plusieurs baptêmes, et bénit une église du côté du nord, *in honorem Stæ Annæ*; cette église était probablement la chapelle du poste militaire abandonné par les Français. Il recommanda en même temps aux Sauvages de conserver celle d'Athol, ainsi que les deux cimetières, en cas que des prêtres d'Halifax les visiteraient, sans avoir la faculté de traverser au nord. On a pensé que c'était ce missionnaire qui avait donné sainte Anne pour Patronne à Ristigouche. Il ne le dit pas. Et nous avons maintenant la preuve authentique que ce titre existait au moins treize ans plus tôt. Je tiens même, jusqu'à preuve du contraire, que ce sont les Pères Etienne et Ambroise qui l'ont donné ou inauguré, car nous n'en avons aucune mention auparavant, ni par le P. Gélase, qui desservit longtemps l'ancienne mission (Athol), ni par les Pères Simple et Alexis, de Pabos, qui se donnent aussi comme missionnaires ou curés de Ristigouche. Ne serait-ce pas également l'époque du pèlerinage à Ste-Anne de Beaupré, raconté par M. Taché (12), entrepris par un chef de Ristigouche, dans le but d'obtenir un sanctuaire semblable chez lui, et qui l'obtint en effet?

De là le P. de la Brosse se rendit à Tracadieche, où il trouva déjà 40 familles, environ 200 âmes. Il leur fit bâtir une chapelle, la première de ce nouveau village. Il alla ensuite jusqu'à Bonaventure, et de là à Paspébiac où il fit, le 19 novembre 1771, un baptême inscrit sur une petite feuille, annexée au registre de Ristigouche et comptée comme un feuillet.

III

M. l'Abbé J. Mathurin Bourg fut nommé en 1773 missionnaire pour toute l'Acadie, et peu après grand-vicaire, avec résidence à Tracadieche, qui ne fut nommé Carleton que vers 1788, lors du second terme d'office de l'illustre parrain. Le nouveau missionnaire emporta avec lui le registre de Ste-Anne de Ristigouche, qui lui servit jusqu'à son départ en 1795. Il y inscrivit non seulement les actes de sa nouvelle paroisse ou mission, mais ceux des autres postes qu'il eut à desservir, y compris Ste-Anne elle-même, Bonaventure, Paspébiac, Pabos, La Grande-Rivière, Percé; puis au sud, la rivière Saint-Jean, Quénébécachis, la Baie Sainte-Marie, Port-Royal, Menoudie, Petitcodiac, Memramcook, Cocagne, aussi Miramichi, Caraguet, où il bénit une cloche le 1^{er} juillet 1792, Miscou, Nipissiguit (Bathurst), etc. Son premier acte est du 4 mai 1774, le dernier du 1^{er} juin 1795. Dès son arrivée il avait fait ajouter à la chapelle du P. de la Brosse une petite sacristie et un presbytère.

On a cru que ce précieux manuscrit était perdu. On a même dit et écrit qu'il avait péri dans un incendie de Carleton en 1791. En effet M. Bourg, rendant compte de ce malheur à Mgr Briand le 8 février 1791, disait qu'il avait tout perdu (13); mais, comme il a continué d'inscrire les actes dans le même cahier jusqu'à son départ, il est évident qu'il avait pu le sauver. Il est vrai pourtant que plus tard il disparut, on ne sait comment. Mais on avait eu soin d'en faire deux copies: l'une à Carleton même, l'autre au Département des Archives à Ottawa.

Malheureusement ces copies ont perdu presque toute leur valeur documentaire, parce qu'on a supprimé les titres. M. le Curé Plourde m'écrivait dernièrement que le cahier de chez lui commence *ex abrupto* par le premier acte de sépulture du Lac Témiscouata et finit de même. Autrement, pour les actes, il semble bien identique à l'original, que l'on a heureusement retrouvé; seulement sur ces copies il n'y a ni date, ni signature, ni même le nom du copiste. Sur celle d'Ottawa, faite sur celle de Carleton, la chose est mentionnée en ces termes: "Registre déposé dans les Archives de la paroisse de Saint-Joseph de Carleton", sans aucune allusion à l'original, et l'expression est fautive encore en plusieurs autres points. Il est bien vrai que la population avait augmenté, elle était dès 1785 de 78 familles, environ 400 âmes; mais ce n'était pourtant encore qu'une mission ou une paroisse en formation: il n'y avait ni marguilliers, ni archives, à part le registre lui-même, et surtout pas de Saint-Joseph; car ce vocable ne lui a été donné qu'après la mort de M. Bourg, par son successeur, M. L.-J. Desjardins, quand il bénit la nouvelle église le 23 décembre 1798, — quoiqu'il ait pu deviner l'intention de Mgr Hubert, dans l'envoi d'un grand tableau de saint Joseph, qu'il appelle un superbe Patron (14).

Le nom de Carleton avait été employé pour la première fois par M. Bourg, dix ans plus tôt, dans une lettre adressée le 17 février 1788 à une société protestante, au sujet d'une école projetée pour les Micmacs. Dans une autre lettre du 23 février 1790, il mettait Tracadie dit Carleton. On sent qu'il lui en coûtait d'abandonner le premier nom, quoiqu'il fût (ou parce qu'il était) de langue micmaque, signifiant le petit Tracadie; Tracadie veut dire colonie, en anglais *settlement*. C'est le nom que les Sauvages emploient encore aujourd'hui dans le langage courant, comme pour Bonaventure (*Oagametgog*), Bathurst (*Oinpegitjoig*), Halifax (*Gtjipogtog*) et des milliers d'autres (15).

Quant au copiste, voyant que le registre était maintenant transporté à Carleton, il dut penser qu'il suffisait de supprimer le titre de l'original, pour en faire de nom comme de

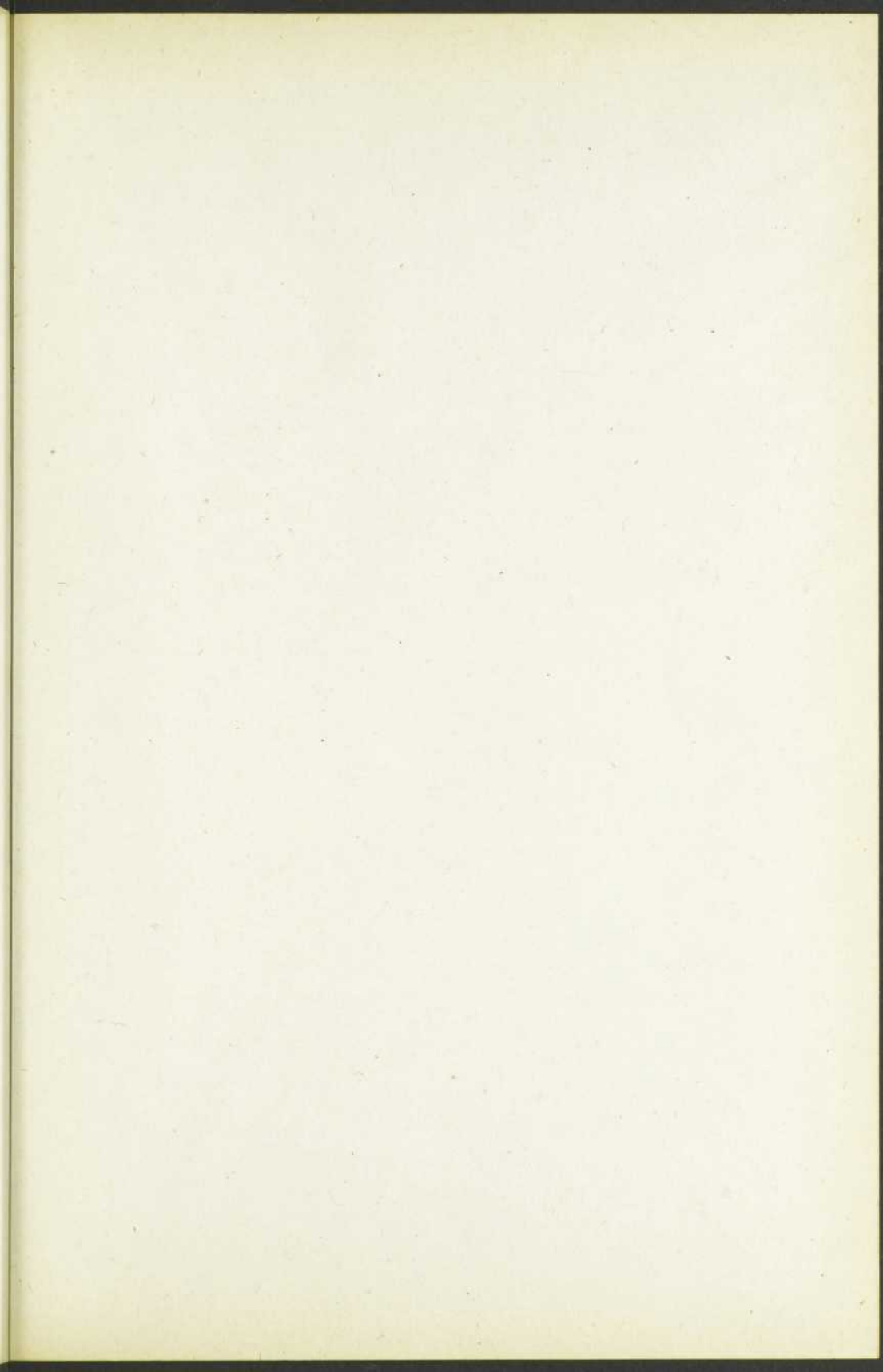
fait le registre de cette paroisse, sans pouvoir ou sans savoir en rendre compte autrement.

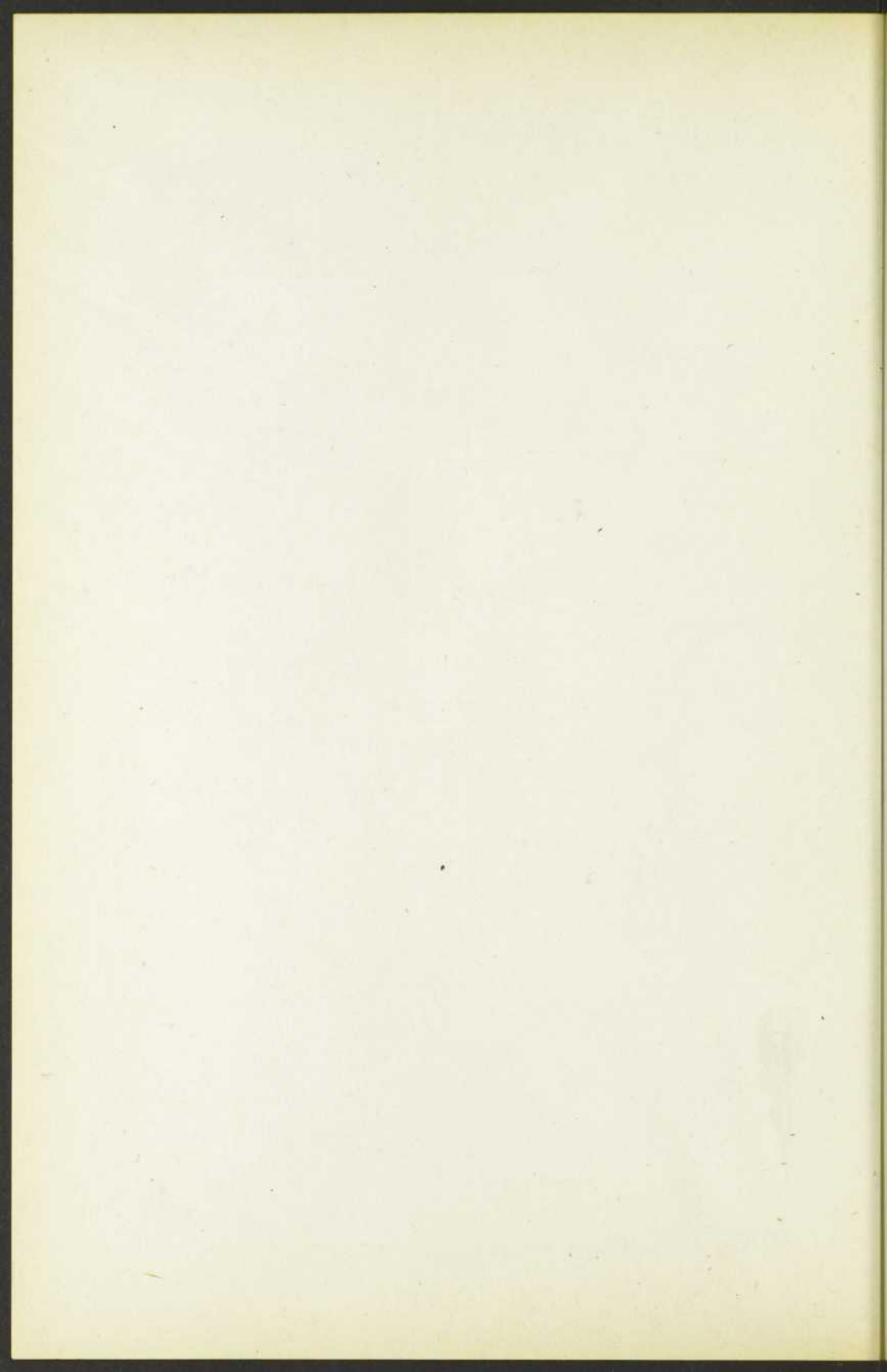
D'ailleurs les successeurs de M. Bourg continuèrent, comme lui, de desservir Ste-Anne de Ristigouche, et tous les actes de leur ministère, faits en cette Mission, étaient entrés dans les registres suivants de Carleton, reconnus désormais et paraphés par les officiers civils, jusqu'au jour où un curé de Carleton, M. S. Malo ouvrit des registres distincts, à Ristigouche même, il y a juste cent ans cette année-ci (aujourd'hui même, 6 mars 1842), avec le même titre que celui de 1759.

L'année suivante (1843), le successeur de M. Malo à la cure de Carleton, M. l'abbé J.-B.-N. Olscamp, grand-oncle des Olscamp d'aujourd'hui, alla plus loin ; il renonça à sa cure pour se rendre à Ste-Anne, comme premier curé résidant. Enfin en 1894 d'autres missionnaires franciscains furent appelés à renouer le lien brisé en 1761 par le départ tragique des Pères Etienne et Ambroise. Il ne manquait guère plus que de recouvrer le précieux manuscrit de leurs actes paroissiaux, si bien continué par l'Abbé Bourg, mais ensuite disparu pendant près de cent ans. Or la Providence a voulu qu'on le retrouvât en effet parmi les papiers de Mgr Langevin, premier évêque de Rimouski. Il a ensuite été remis à M. P.-Georges Roy, Archiviste de la Province de Québec, qui a volontiers permis d'en prendre des phototypes pour la Mission primitive de Sainte-Anne de Ristigouche.

Notes

- (1) *Archives Can.* 1904-K-297.
- (2) *Ibid.*, p. 290.
- (3) Mss. de Québec, III p. 350.
- (4) *Ibid.* 395.
- (5) Haliburton, *Hist.* II 82.
- (6) Il faut nécessairement mettre une virgule après Mgr, parce qu'il ne s'agit pas de Mgr Briand, mais de Mgr de Pontbriand, dont alors M. Briand était secrétaire, contresignant ce document — par Mgr, c'est-à-dire par son ordre.
- (7) V. *Journal de Knox* I, 278.
- (8) *Arch. Can.* 1891, p. 21.
- (9) *Reg. M.* 72, p. 88.
- (10) *Vie de M. Bourg*, p. 65.
- (11) *Arch. Can.* 1894, p. 248.
- (12) *Soirées Can.* 1863, p. 259.
- (13) *Hist. de Carleton*, p. 105.
- (14) *Hist. de Carleton*, p. 37.
- (15) V. *Pays des Micmacs*, passim.





Rivière Saint-Jean



I

La mission (1) de la Rivière St-Jean, N.-B., fut contemporaine de celle de Bathurst (Nipissiguit) ; mais avant l'une et l'autre deux événements ont marqué d'un cachet ineffaçable cette région prédestinée.

En 1604 Champlain explora la grande baie Française (Fundy). Il arriva le 24 juin de cette année à l'embouchure de ce noble fleuve qu'il baptisa du nom de Saint-Jean (2). C'était comme une prise de possession du précurseur ; celle du Maître devait suivre en 1611.

Les Sauvages appelaient ce fleuve et l'appellent encore Olastog, la belle rivière ; M. Maillard écrit Oulastougouk (3), le P. Le Jeune Oualoustok (4) ; nom appliqué aujourd'hui à un affluent, sous la forme de Aroostook. La place elle-même s'appelait et s'appelle encore Menagoesg (île tourmentée), dont les Français ont fait Ménagouèche ou île des Sauvages, aujourd'hui Navy Island. Les Micmacs avaient là un campement ou un rendez-vous. Les autres villages en amont étaient occupés par leurs amis, les Malécites, appelés alors Etchemins ou Abénaquis. Champlain dit qu'ils nommaient leur rivière Ouigoudi ; mais Lescarbot applique ce nom, et plus justement, au campement lui-même, ou, comme il dit, à la ville ; car c'est un nom commun qui signifie groupe de cabanes. "Lorsque nous allâmes, dit-il, à la rivière St-Jean, étant en la ville d'Ouigoudi (je puis bien appeler ainsi un lieu clos rempli de peuples), nous vîmes dans un grand hallier (cabane d'assemblée) 80 sauvages tout nus, à part une ceinture, faisant tabagie (festin) des farines qu'ils avaient eues de nous, dont ils avaient fait de la bouillie à pleins chaudrons. Chacun avait

une écuelle d'écorce avec une cuiller grande comme la paume de la main. Ils avaient aussi de la venaison" (5).

"Scoudon, dit encore Lescarbot, était le capitaine des Etchemins de la Rivière St-Jean. Il est chrétien de volonté avant d'être baptisé; il ne mange pas un morceau sans lever les yeux au ciel et sans faire le signe de la croix, comme il nous a vus faire. Même à nos prières il se met à genoux, et, ayant vu une grande croix plantée près de notre fort, il en a fait autant chez lui et en a mis dans toutes ses cabanes" (6). On ne trouve pourtant pas son nom parmi les premiers baptisés de Port-Royal.

Le même historien écrivait en 1609 que "cette année dernière le sieur de Champdoré, avec un autre des gens de M. de Monts, remonta cette rivière quelque cinquante lieues. On peut, en continuant et en faisant quelques portages, se rendre à Gaspé, par la Baie des Chaleurs, en 6 jours, et en 8 à Tadoussac" (7). Il n'a sans doute pas compté la longueur du portage de l'exagération.

Le 3 octobre 1611 Biencourt, fils de Poutrincourt, partit de Port-Royal, avec le P. Biard, pour se rendre à la Rivière St-Jean. Il voulait visiter un parti de 7 ou 8 Malouins, établis pour faire la traite à quelque six lieues en amont, sur une île, appelée par les Sauvages Emenenic, probablement elmenigog, l'île d'en haut; les Français lui avaient donné un nom étrange, l'île aux Garces, aujourd'hui Castons Island, du nom des concessionnaires de 1765. C'est là que le P. Biard célébra la sainte messe, la première dite, non seulement sur la rivière St-Jean, mais dans toute la région destinée à former plus tard la province du Nouveau-Brunswick. Le dictionnaire du P. Le Jeune donne la date du 15 novembre; c'était certainement plus près du 15 octobre. Il eut aussi le bonheur de réconcilier les deux chefs, entre qui un malentendu faillit tourner au tragique (8).

Ce fut là aussi que le premier missionnaire des Micmacs dressa son plan d'apostolat parmi eux. M. du Pont, capitaine de ces Malouins, lui ayant demandé de rester avec eux, il répondit qu'il ne le pouvait pas tout de suite, devant accompagner Biencourt dans la suite de son voyage, mais qu'il espé-

rait, avec la bénédiction de Dieu, revenir passer l'hiver avec eux et avec leur aide composer son catéchisme. Il pria M. du Pont de s'y préparer en demandant aux Sauvages la propriété des mots qui peuvent correspondre à ceux de notre langue et religion; et, afin qu'il pût le faire commodément, il lui laissa une explication bien développée des principaux mystères de notre sainte foi (9). Mais, au retour de la rivière Kinibéqui, où il avait célébré une autre messe vers la fin d'octobre, Bien-court ne lui permit pas de retourner à la rivière St-Jean, sans une condition impossible, à savoir de nourrir jusqu'au printemps les gens qui l'y conduiraient. Mais le P. Massé s'y rendit avec Louis Membertou, en février 1612, pour y commencer, dit le P. Biard, "un noviciat de cette vie nomade, bien dure et de fort essay, sans ordre et sans ordinaire, sans pain, sans sel et souvent avec rien, toujours en courses et changements, au vent, à l'air et au mauvais temps, pour toit une méchante cabane, pour lieu de repos la terre". Mais il eut la consolation de dire la messe, qui lui était servie par un bon garçon français (10) qui hiverna avec lui, et de baptiser plusieurs enfants. Il eut à souffrir d'une longue maladie, qui l'empêcha de revenir à Port-Royal avant le mois de septembre (11). L'année suivante la piraterie d'Argall réduisit à néant ces modestes débuts. Il n'y eut plus de prêtres à Port-Royal et à la rivière St-Jean jusqu'en 1619.

II

Cette année-là trois Pères Récollets et un frère convers, Jacques Cardon, de la province de l'Immaculée Conception d'Aquitaine, arrivèrent à Port-Royal sur le bateau d'une compagnie marchande de Bordeaux. L'un d'eux, le Père Sébastien ou Bernardin, se rendit à Miscou et Nipissiguit, un autre resta à Port-Royal, et le troisième, le Père Jacques de la Foyer ou Louis Fontiner, alla s'établir à la rivière St-Jean. Ce fut là le premier prêtre résidant. Il dut faire les saints offices dans une cabane quelconque, peut-être dans le grand hallier dont parle Lescarbot. Ce poste devint même le principal de cette

mission, au dire du P. Leclercq, lorsqu'il raconte la mort tragique du Père Sébastien, qui s'y rendait en 1623.

A Port-Royal, M. de la Tour avait succédé à Biencourt, décédé vers 1623. En 1626 il fit bénir son mariage avec une indienne et légitimer sa fille Jeanne, qui épousa plus tard un noble français, Martin d'Arpentigny, sieur de Martignon. Il eut deux autres filles qui se firent religieuses en France. Dans une lettre du 25 juillet 1627 il se dit âgé de 34 ans et conduit en Acadie avec son père, lorsqu'il avait 14 ans; il était donc né en 1593 et avait émigré en 1607 et non en 1610.

En 1628, 70 Ecossais, conduits par Andrew Forester, occupèrent Port-Royal; M. de La Tour se retira au Cap Sable, où il s'était bâti un fort, appelé d'abord Fort Lomeron, ensuite Saint-Louis. Les religieux, avec trois autres arrivés en 1624, se rendirent tous à Québec. L'un d'eux, Jacques de la Foyer, alla hiverner avec le Père Bonaventure chez les Nipissings. Ils repartirent tous pour la France en 1629, avec les autres colons.

Cependant Claude de La Tour, père de Charles, s'était rendu en Angleterre, s'était donné aux Anglais, était devenu baronnet de William Alexander, et s'était même engagé à gagner son fils à la même allégeance. Mais quand il se présenta au Cap Sable, avec ses nouveaux maîtres, son fils lui résista énergiquement, et repoussa les Anglais par la force. Ils se retirèrent à Port-Royal, avec leur Claude, dont ils étaient très mécontents. Ils complétèrent la petite garnison écossaise, qui pendant l'hiver avait perdu 30 hommes.

En 1630 la Compagnie des cent Associés envoya des renforts à ce courageux patriote. Le capitaine Bernard Marot, de Saint-Jean-de-Luz, amena des ouvriers et des provisions, avec l'ordre de bâtir un autre fort solide dans un endroit plus avantageux. Trois nouveaux Récollets (12) accompagnaient le convoi: le Père André Ronsaud, supérieur, et deux jeunes, François du Long et Nicolas Bigot. Avec eux on décida d'un commun accord d'aller se fixer à la rivière St-Jean: d'autant plus que M. de La Tour avait entendu dire que les Anglais, alors maîtres de Québec, projetaient d'aller au Cap Sable lui faire payer cher sa récente résistance. A St-Jean, il pensait être plus en sûreté, pouvant compter sur un nombre considérable

de sauvages amis. Il n'y avait pas eu jusque-là d'établissement permanent. La mission seule avait commencé en 1619 et n'avait pas duré longtemps. Quelques commerçants y avaient paru en passant pour leurs échanges. Avant de s'y transporter, on conseilla à Charles de La Tour d'inviter son père à quitter les Anglais de Port-Royal et à venir occuper un logement près de son premier fort; ce qu'il accepta volontiers.

Le fort fut bâti aux frais de la Compagnie sur l'emplacement actuel de Portland. C'est aussi la Compagnie qui le nomma fort Sainte-Marie; car on lit dans la *Gazette de Renaudot*, le 29 octobre 1632 (p. 444) : "La Compagnie a déjà bâti un fort, appelé Sainte-Marie, à l'embouchure de la rivière St-Jean". On y éleva une grande croix au milieu, et on construisit une chapelle, dont il est fait mention expresse dans le rapport des Capucins en 1645. Ce fut la première chapelle de la rivière St-Jean, 57 ans avant l'église du Père Loyard à Médoctek. M. de La Tour commença alors un commerce considérable de fourrures, qu'il achetait aux Sauvages et revendait aux Anglais de la Nouvelle-Angleterre. Quelques-uns de ceux-ci, conduits par Forester, allèrent en 1632 surprendre et saccager ce fort; ils renversèrent la croix et emmenèrent plusieurs prisonniers. Mais l'année suivante M. de La Tour, pour venger ce coup de main, s'empara du fort anglais de Machias, qu'il pillà à son tour, et leur fit comprendre qu'on ne le molesterait pas impunément. D'ailleurs ceux de Port-Royal avaient alors remis le fort à Razilly, et avaient déjà été reconduits en Angleterre.

III

Le 8 février 1631, M. de La Tour fut nommé Gouverneur ou Lieutenant-Général du roi aux côtes de l'Acadie et aux terres qui en dépendent. Mais, après le traité de St-Germain-en-Laye (26 mars 1632), un autre gouverneur reçut une commission presque dans les mêmes termes. Le 10 mai suivant, le Commandeur de Razilly fut chargé de reprendre possession de Port-Royal et des autres postes français occupés par les

Anglais. Six jours après on lui concéda une grande étendue de terre à la rivière Ste-Croix; et dans cet acte du 16 mai il est appelé "Lieutenant-Général pour le roi en la Nouvelle-France", puis "Gouverneur au pays de la Nouvelle-France, à Port-Royal, la Hève et lieux environnants, en la côte de l'Acadie". L'opinion publique lui en donnait même plus, si on en croit la *Gazette de Renaudot* ou plutôt du Père Joseph du Tremblay: "Le Commandeur de Razilly, ayant reçu commission du roi pour commander toute l'étendue du pays, en l'absence du Cardinal de Richelieu, y a envoyé trois vaisseaux au commencement de ce mois (publié le 16 juillet 1632). La Compagnie y envoie trois Capucins pour la conversion des peuples de l'Acadie (p. 282)". Cette mission venait en effet d'être confiée aux Capucins, et le Père Joseph en fut un des préfets ou supérieurs jusqu'à sa mort (1638). Il en partit même quatre, d'après Lepré-Balin (prêtre angevin, premier historien du Père Joseph), puis trois autres avec d'Aulnay en 1633, et encore trois en 1635 (13). Ce texte confirme encore la date du départ, le 4 et non le 23 juillet.

Nous trouvons dans le même journal la date d'arrivée (avant le 14 août, p. 365). Ce jour-là en effet on écrit de la Nouvelle-France à la *Gazette*: "Le Commandeur de Razilly étant si heureusement abordé a reçu de la main des Anglais le fort de Thiébée (près de Yarmouth); les Ecossais lui ont aussi rendu le Port-Royal par l'ordre du roi de la Grande Bretagne; il a ensuite délogé d'autres de quelques postes usurpés sur les Français. Et voilà ce qui était fait le 14 août. Il n'y a rien là pour empêcher Razilly de se rendre ensuite à la Hève le 8 septembre, de s'y installer et d'envoyer à Port-Royal le bateau qui devait rapatrier les Ecossais, de mettre des Français à leur place, même des Capucins, dès le mois de décembre.

En 1633 M. de La Tour avait reçu l'ordre de renvoyer les Récollets en France, et de les remplacer par les Capucins; deux traversèrent en effet cette année-là et obtinrent sans doute la permission de prolonger leur séjour, car ils restèrent avec de La Tour jusqu'en 1645. Cependant celui-ci, devenu veuf, épousa en 1640 la vaillante Françoise-Marie Jacquin, de la Rochelle. Elle est dite huguenote par les écrivains anglais.

Mais c'est tout-à-fait improbable. Son nom indique le contraire, ainsi que celui de Sainte-Marie donné au fort. Mais elle avait fréquenté les Anglais à Boston, comme son mari, par intérêt; c'est pourquoi avant sa mort les Capucins lui firent faire une abjuration publique dans la chapelle du fort. On a dit la même chose de La Tour. Même M. C. Després l'a répété de confiance, après Moreau; mais il s'est vite renseigné sur ce point. Le seul fait que La Tour a toujours eu des missionnaires avec lui, qu'il a fait bénir ses trois mariages, qu'il a été à Québec comblé des honneurs les plus religieux, tout concourt à l'exonérer, sans l'excuser de sa participation aux cérémonies des hérétiques à Boston.

Le Commandeur de Razilly était mort prématurément en 1635, et d'Aulnay lui avait succédé. Celui-ci eut beaucoup à se plaindre de La Tour, et ce fut réciproque, au grand préjudice de la paix, de la religion et de la colonisation. Le roi essaya d'y porter remède, le 10 février 1638, par une délimitation de territoire des plus maladroites, qui ne servit qu'à embrouiller davantage la situation: d'Aulnay devait être son lieutenant-général à la côte des Etchemins, depuis le milieu de la terre ferme de la Baie Française en tirant vers les Virginies, et gouverneur de Pentagouet, jouir de ce fort et de ceux de Port-Royal et de la Hève en maître absolu; de la même manière le sieur de La Tour devait être lieutenant général indépendant à la côte de l'Acadie, depuis la même Baie Française jusqu'au détroit de Canseau, et maître absolu du fort de St-Jean (14). Ainsi la capitale de La Tour se trouvait dans le territoire de d'Aulnay, et les deux principaux forts de celui-ci dans celui de La Tour. Les choses n'allant pas mieux, au contraire, d'Aulnay se décida à porter plainte. La Cour lui donna raison, et lui envoya, pour remettre à de La Tour, l'ordre de repasser en France sans délai pour rendre compte de ses agissements. En cas de refus, il devait se saisir de sa personne et de ses biens (15).

De La Tour refusa même de prendre connaissance de la sommation, et fit des démarches auprès des Anglais, pour en obtenir de l'aide dans sa résistance. D'Aulnay le traita donc en rebelle. En 1642 il brûla le fort St-Louis, et se prépara à

faire le siège de celui de St-Jean en 1645. Il y avait alors dans ce fort des désordres que Mme de La Tour, en l'absence de son mari, ne pouvait pas arrêter, à tel point que les Récollets en sortirent au mois de janvier, après avoir prononcé les censures encourues dans ce cas par les maîtres. Plusieurs hommes partirent avec eux et se rendirent à Port-Royal, où ils furent reçus à bras ouverts. D'Aulnay mit le siège devant le fort de St-Jean, et s'en empara le 16 avril 1645, malgré la vaillante défense de Mme de La Tour et des hommes qui lui étaient restés. Le vainqueur, qui les avait à plusieurs reprises sommés de se rendre, fit exécuter les principaux; mais Mme de La Tour et ses compagnes n'eurent aucun mal, si ce n'est l'humiliation d'assister à cette exécution. Cependant peu après elle tomba malade et mourut le 7 ou 8 mai, assistée avec sollicitude par les Pères Capucins.

Pour moi cette résignation à son malheureux sort, le pardon accordé à l'ennemi de son mari, son abjuration et sa préparation à une mort chrétienne lui font plus d'honneur et lui ont plus profité que toute sa vaillance militaire. De même les Capucins qui l'ont aidée avec succès dans ces moments pénibles ont fait œuvre plus sage et plus utile que le zèle plus bruyant des Récollets suivi de leur départ. D'Aulnay lui fit d'honorables funérailles, comme il avait fait après le siège à tous les morts, amis ou ennemis.

De La Tour se retira à Québec, où il fut comblé d'honneurs.

IV

D'Aulnay détruisit son fort de la rivière St-Jean, et en bâtit un autre sur la rive droite du fleuve, en face de Navy Island, à la pointe d'une presqu'île, qui forme dans la ville actuelle de St-Jean le quartier de Carleton. Il y construisit ensuite une nouvelle église, avec un monastère pour les Capucins. Dans un rapport de 1663 à la Sacrée-Congrégation, Mgr de Laval fait mention de cette église: *Ecclesia Sti Joannis ad arcem et fluvium ejusdem nominis; haec a Patribus Capucci-*

nis extracta (16). Si on refuse à la chapelle du fort Latour le titre de première église de la rivière St-Jean, l'honneur en reviendrait à celle-ci. Il n'y a pas de doute que le titulaire n'en ait été le saint Précurseur, comme le dit Mgr de Laval. Dès lors les Capucins y établirent une communauté régulière, comme à Port-Royal et à St-Pierre de Pentagouet, avec un supérieur et un nombre suffisant de religieux. Leur premier supérieur fut le P. Côme de Mantes, arrivé en Acadie vers 1637. Ils commencèrent sans retard un ministère des plus actifs sur toute cette rivière, parmi les Français et les Sauvages. Ceux-ci avaient leur principal village à Médoctek. Les conversions se multiplièrent parmi eux si rapidement que du temps de Villebon ils étaient tous baptisés ou peu s'en fallait, après une interruption presque complète de services religieux de 1654 à 1686.

On en comptait environ 2,000 sur cette rivière. Ils se déplaçaient souvent, et les missionnaires devaient les suivre dans leurs expéditions de chasse et de pêche. C'est peut-être à ce fait que nous devons de posséder les certificats du baptême de deux enfants, en date du 10 mai 1648, consignés dans les registres de Sillery, sur le rapport du P. Côme de Mantes, qui l'avait administré à la rivière St-Jean, en latin "*ad flumen Sti Joannis in Acadia*"; le Père est appelé "*Superior missionum Capuccinorum Sti Joannis*". C'est le pieux d'Aulnay qui fut parrain : le petit garçon fut nommé Charles, comme lui, la petite fille Françoise comme sa mère ; il ne restait qu'un catéchumène à baptiser dans ces deux familles. Tous les autres actes étaient entrés dans les propres registres de la mission, perdus au pillage anglais de 1654 (17).

C'est la même année 1648, le 8 juin, que le P. Léon de Paris bâtit la nouvelle église de N.-D. de Ste-Espérance à Pentagouet, région appelée plus tard Castine. On a trouvé là en 1863, près de l'ancien fort, une plaque de métal, avec une inscription latine mentionnant cet événement (18).

Cependant d'Aulnay avait été confirmé en 1647 dans la possession de ce fort et de tous les autres postes du pays, où il régna sans conteste jusqu'à sa fin tragique, le 16 mai 1650. Un document qui la suivit de près ne laisse aucun doute sur

l'étendue de ses droits aux yeux de la Cour. Le roi exprima d'abord à la famille combien il était satisfait des services rendue par le défunt, puis préposa le sieur de la Fosse au gouvernement de l'Acadie, depuis le fleuve St-Laurent jusqu'aux Virginies, jusqu'à la majorité des enfants du sieur d'Aulnay (19).

Mais de La Tour ne tarda pas à traverser en France, où il réussit non seulement à se faire absoudre de tout blâme, le 16 février 1651, mais encore à rentrer dans toutes ses concessions et ses titres, ce qui rendait vaine l'autorité de la Fosse et caduc l'héritage des orphelins. Madame d'Aulnay dut lui remettre son fort de la rivière St-Jean, le 23 septembre 1651. Bien plus, dans l'espoir de préserver ses enfants d'une ruine complète, elle accepta d'épouser le rival de son mari (1653). Le P. Léonard bénit le mariage (15 juillet).

L'année suivante vit la ruine totale de la mission des Capucins en Acadie (20). Sans provocation, en pleine paix, le Major Sedgewick du Massachusetts fut chargé par Cromwell de s'emparer de toutes les possessions françaises, dont les postes principaux étaient Port-Royal, St-Jean et Pentagouet. Celui-ci tomba le premier, ensuite St-Jean, qui ne fit pas de résistance; on n'y signale alors la présence d'aucun missionnaire: ils étaient déjà retirés à Port-Royal, où ils avaient même transporté une partie du mobilier de l'église et des articles de ménage. Les Anglais s'emparèrent de cette pauvre capitale, le 16 août, après une courageuse mais inutile résistance; ils pillèrent tout, brûlèrent l'église et le monastère, et sauvagement massacrèrent le vénérable P. Léonard de Chartres, supérieur des Capucins. A Saint-Jean, ils ne firent pas ou peu de dégât, de La Tour étant déjà leur ami ou tout disposé à le devenir (21). Il les accompagna volontiers en Angleterre, où il accepta l'allégeance britannique, avec une nouvelle concession de ses anciennes propriétés, et même de toute l'Acadie, le 9 août 1656, en société avec deux Anglais, William Crowne et Thomas Temple. Le 20 septembre il vendit sa part à ses deux collègues, et se retira au Cap Sable, où il vécut en paix avec sa nouvelle famille, jusqu'à sa mort,

vers 1666. Sa femme, qui lui avait donné cinq enfants, mourut quelques années plus tard.

Le capitaine John Leverett fut le premier gouverneur anglais de l'Acadie; Temple lui succéda à St-Jean en 1656. En 1659 il bâtit le fort de Jemsek comme entrepôt de fourrures. Il réussit à le conserver, malgré le traité de Bréda (1667) jusqu'en 1673. Il mourut l'année suivante.

V

En 1670 le Chevalier de Grandfontaine fut nommé gouverneur de l'Acadie redevenue française. Il établit sa résidence à Pentagouet, d'où il visitait les autres postes. En 1672 son lieutenant, Pierre de Joibert, sieur de Soulanges et de Marson, fut envoyé avec 9 hommes seulement à la rivière St-Jean. Il répara le fort de Jemsek et s'y établit. C'est là que naquit sa fille Louise-Elisabeth, qui dut être baptisée à Port-Royal, vu qu'il n'y avait aucun prêtre ailleurs en Acadie. Elle devint plus tard la femme du futur Gouverneur-Général Vaudreuil. Le fort de Jemsek fut attaqué en 1674 et pris par un parti de Hollandais, chassés de l'Hudson, qui emmenèrent Joibert prisonnier. Mais ils n'eurent guère le temps de donner à l'Acadie le nom de Nouvelle-Hollande (22). Le fort fut bientôt repris, et le Commandant y revint avec 15 hommes. C'est peut-être en raison de cet événement qu'on a appelé autrefois le village indien "Ste-Anne des Pays-Bas" (23).

Le missionnaire qui desservait alors Port-Royal depuis 1665 (on ne sait trop avec quel mandat) était le P. Laurent Molin, cordelier. Il fit en 1671, par l'ordre de Grandfontaine, un recensement détaillé de l'Acadie. Il n'y fait pas mention de la rivière St-Jean, qu'il n'a pas dû visiter; ni l'abbé Petit non plus, qui lui succéda à Port-Royal en 1677. Le premier prêtre dont la présence est signalée authentiquement dans cette région, depuis le départ des Capucins, est le P. Claude Moireau ou Moreau, récollet, fondateur de l'Eglise de Chignecou (Beaubassin). Le 25 mai 1681 il baptisa à Jemsek Marie-Anne, âgée de 4 mois, fille de Richard Denys de Fronsac, Sei-

gneur de Miramichi, et d'Anne Padarabégo, une Indienne, sa première femme (24). Richard savait parfaitement le micmac (25) et il rendit de grands services aux missionnaires, notamment à l'abbé Thury, qui en 1684 fut envoyé précisément chez lui, à Miramichi. Ils ont dû travailler ensemble à la traduction des prières et chants liturgiques, que ce grand missionnaire, chargé de toute l'Acadie en 1693, donna aux Micmacs en leur langue, comme en témoigne Diéreville (26). Ces travaux furent ensuite utilisés par les abbés Gaulin, St-Vincent, et même Maillard et Le Loutre; mais celui-là les a refondus ou refaits, et complétés si magistralement, que ces premiers essais ont été perdus ou totalement oubliés.

Le premier missionnaire résidant de la rivière St-Jean fut le P. Simon de la Place, aussi Récollet (1686-1699). Il s'établit à Médoctek, principal village des Malécites. Mgr de Saint-Valier qui le tenait en haute estime, l'y visita le 18 mai 1686, et n'y trouva que 100 personnes. D'ordinaire il y en avait certainement davantage; car on en comptait environ 2,000 sur toute la rivière, et 90 à 100 hommes en état de porter les armes (27).

Cette visite leur fit grand plaisir et encouragea beaucoup le missionnaire. L'évêque ajoute dans son compte-rendu (28): "Il nous a semblé qu'on pourrait faire de belles colonies entre Médoctek et Jemsek, et surtout dans un certain lieu que nous avons nommé Sainte-Marie, où la rivière s'élargissant est entrecoupée d'un grand nombre d'îles, qui seraient apparemment fertiles, si elles étaient défrichées. Une mission pour les Sauvages serait bien là. Le terrain n'a pas encore de maître particulier, le roi ni le gouverneur n'en ayant pas fait jusqu'à présent de concession à personne". Cet emplacement devint en effet plus tard le village d'Aucpaque, à l'île de Hart, lorsque les sauvages durent abandonner aux Blancs celui de la pointe Ste-Anne (Fredericton). Ils donnèrent le nom de Ste-Anne (Sandon) à leur nouvelle résidence, et laissèrent à la future capitale le petit nom de Sedansis. Obligés d'émigrer encore en 1794 à Indian (Kingsclear), ils y transportèrent le nom, et sans doute la personne aussi de leur sainte Grand'Mère. M. de Clignancourt, devenu Seigneur de Médoctek, établit sa

résidence sur l'île Eccles, voisine de Hart. Sur toutes les anciennes cartes cette île porte le nom de Cleoncore, qui est évidemment une corruption du sien (29).

M. Joseph Robineau de Villebon, devenu Gouverneur de l'Acadie, après de Menneval (1690-1700), établit le siège de son gouvernement à la rivière St-Jean, d'abord à Jemsek, qu'il répara, puis à Nashouak, où il construisit un nouveau fort plus grand et plus solide, qu'il appela fort St-Joseph et dont il fit pour quelques années la capitale de l'Acadie (1692-1700). Il a écrit un journal de son administration, que le Dr Webster a traduit et publié avec des notes. Il y a ajouté des rapports, des lettres et d'autres documents de cette époque; le tout réuni en un beau volume sous le titre de "*Acadia at the end of the 17th Century, St. John. 1934*".

Villebon reçut à son nouveau fort, le 8 octobre 1693, deux Pères Récollets: l'un, le P. Elizée, pour y rester, comme chapelain (1690-1697), l'autre, le P. Simon, pour desservir tous les postes sauvages de la rivière. "Ils s'adonnent, dit-il, avec dévouement à leur ministère, et j'ai toutes les raisons d'être bien content d'eux (30)". Deux ans plus tard, Tibierge, agent de la Compagnie de l'Acadie, leur rendait le même témoignage: "Il y a ici, écrit-il le 1^{er} octobre 1695, deux Pères Récollets: le P. Simon qui réside avec les Sauvages de Médoctek, et doit monter à Québec cet automne, pour rencontrer son supérieur général; c'est un excellent homme, qui s'occupe bien des affaires de son ministère; et le P. Elizée, chapelain du fort de Nashouak, un homme plutôt réservé, qui ne s'est pas jusqu'ici préoccupé de choses étrangères à ses fonctions" (31).

En ce qui concerne le P. Simon et ses Sauvages, nous avons un autre témoignage fort intéressant, celui d'un jeune anglais de 14 ans, John Gyles, pris par les Sauvages à Pemaquid le 2 août 1689 et emmené captif à Médoctek. Il a écrit une relation de sa captivité, dans laquelle il donne des détails sur la vie des Sauvages et sur leur cruauté envers leurs captifs en général. Il eut à en souffrir lui-même, mais moins que les autres, grâce à la protection du P. Simon, qui fut toujours pour lui plein de bonté et de générosité. "Souvent, dit-il, il reprochait à ces disciples malcommodes leurs cruautés inutiles

et inhumaines ; à ce point de vue, ajoutait-il, les Anglais, à part leurs erreurs en religion, sont meilleurs que vous" (32). Ces paroles montrent bien clairement qu'ils étaient baptisés en grande majorité, qu'ils assistaient aux offices et aux instructions du missionnaire, et ils savaient qu'ils faisaient mal de lui désobéir.

Grâce à lui, non seulement Gyles eut la vie sauve, quelque dure que fût sa captivité, mais encore il réussit à en voir l'heureuse fin. Il avait eu deux maîtres sauvages. Le second étant mort, le premier entreprit de le ravoir à son service ; sur le refus de la veuve, de mauvais conseillers leur suggérèrent de s'en débarrasser par le meurtre ; "mais le bon Père Simon, dit-il, intervint et réussit à leur faire comprendre que ce serait un crime abominable". Et ils acceptèrent le conseil qu'il leur donna de le vendre à un français de Jemsek, M. Louis Damours, qui y faisait le commerce des fourrures. Son conseil fut suivi ; et Gyles fut reçu là, non comme un esclave, mais comme un serviteur de confiance. Il fut chargé en 1695 du magasin ; en 1696, son maître étant en France, les Anglais lui offrirent l'occasion de s'évader, mais il refusa. A son retour M. Damours, vivement touché de cette fidélité, lui rendit la liberté en 1698 et le reconduisit dans son pays, à Boston (33). Ils se sont peut-être revus quand Damours lui-même fut pris par les Anglais en 1703 et conduit à Boston, où il demeura deux ans prisonnier. Revenu à Port-Royal, il y mourut peu après.

Gyles parle dans sa narration de la culture du blé d'Inde (maïs), qui semble avoir été très développée à Médoctek. Elle aurait même eu une origine légendaire. Une corneille aurait un jour apporté au village un grain de maïs et une fève du champ de leur demi-dieu Kautantowit aux pays du sud-ouest (34). Les Micmacs diraient Ketantawet, le Chasseur. Ces graines centuplées bien des fois ont nourri et nourrissent encore des générations sans nombre.

Du temps du P. Simon, Médoctek fut à deux reprises visitée par une épidémie, qui fit beaucoup de victimes : d'abord à l'automne de 1694 ; le chef Chamdauptik fut du nombre, avec plusieurs de ses principaux hommes (35) ; puis en 1695,

le nombre des victimes dépassa 120, parmi lesquelles plusieurs des meilleurs guerriers. Presque tous les Sauvages quittèrent le village, mais revinrent ensuite. Le P. Simon fut en mesure de fournir 150 hommes à d'Iberville pour son expédition contre Pemaquid; il les accompagna lui-même, et revint à Nashouac le 29 août 1696 apportant la nouvelle de la victoire française et de la prise du fort (36). Mais à son tour il apprit que le Gouvernement était menacé d'une attaque anglaise. Il s'occupa donc sans retard de lui procurer encore une escouade de 36 soldats, qu'il lui amena le 16 octobre. Il resta avec eux, pour remplacer le chapelain, qui se trouvait absent. La chapelle de S. Joseph, où il disait la messe, paraît bien sur le plan du fort de Nashouac. C'est précisément pendant la messe, le 18, que les assaillants parurent devant le fort. Ils attaquèrent vigoureusement mais furent repoussés, et décampèrent le 20, sans avoir causé de grands dégâts (37).

Le P. Elizée était disparu mystérieusement le 10 août de cette même année (1696); sans rien dire, il était parti pour les Mines et de là pour Québec. On s'était plaint le 12 mars qu'il sortait souvent du fort et allait dire la messe ici et là chez les habitants, de sorte que des fois la garnison en était privée. Cela fut peut-être pour quelque chose dans le motif du départ, sans en excuser le mode. La garnison est restée longtemps sans messe. Il y avait alors plusieurs soldats malades; il en mourut un sans confession (38). Cependant Villebon dit que le P. Simon se rendait au fort autant qu'il le pouvait, que notamment il avait passé tout l'hiver (1696-97) chez M. de Clignancourt et était venu dire la messe à Nashouac les dimanches et fêtes. Cependant le P. Elizée a dû revenir dans l'été ou à l'automne de 1697; car, sans le nommer, Villebon ne peut guère parler d'un autre, quand il raconte sa fin tragique, le 30 novembre 1697, un samedi (p. 110): "Notre chapelain, dit-il, se rendant à Nashouac pour dire la messe s'enfonça sous la glace et se noya". On put repêcher son corps et on l'enterra au fort. "Le Père Simon, ajoute-t-il, étant allé à Port-Royal, on se trouva alors sans prêtre sur toute la rivière". Il ne s'agit donc pas de lui, ni de l'abbé Thury, dont il reparle ensuite dans le même rapport, mais du P. Elizée,

le seul désigné ainsi jusque-là. Le P. Simon ne lui survécut pas longtemps : il mourut l'année suivante, mais en paix dans sa mission de Médoctek. Une tradition veut que son corps ait été transporté à Québec par 400 de ses fidèles (39).

Un des derniers offices religieux accomplis dans la chapelle St-Joseph du fort Nashouac fut le *Te Deum*, chanté pour le Traité de Paix de Ryswick du 20 septembre 1697 ; ce dut être d'ailleurs bien peu solennellement, parce que l'ordre du roi (26 mars 1698) ne put être reçu avant la mort ou la maladie du P. Simon. Villebon reçut en même temps l'ordre de rebâtir le fort de l'embouchure de la rivière et de s'y transporter. Le travail commença le 9 octobre. Tout était en ruines, même la belle église des Capucins. On la remplaça par une modeste chapelle, qui se voit bien sur le plan (40), attendant aux appartements du Gouverneur. Il s'y établit en 1699, mais il n'en jouit pas longtemps ; il était déjà malade et il mourut le 5 juillet 1700. Il fut enterré dans l'ancien cimetière français en arrière de son fort. Mais le curé de Port-Royal, M. A. Maudoux, qui s'y rendait en cas de nécessité, ayant eu beaucoup de déboires dans ses relations avec le Gouverneur défunt, crut bien faire de refuser de célébrer les funérailles avant d'en avoir reçu les honoraires. M. de Villieu, qui en avait la charge, se plia à ses exigences. Mais ensuite on continua de plus belle à loger des plaintes contre lui et les autres missionnaires. Cela sembla réussir en partie ; car les prêtres séculiers furent remplacés à la rivière St-Jean, par les Jésuites, et, à Port-Royal, par les Récollets.

Cependant le pauvre M. Maudoux, la dernière cause de la tempête, était encore là en 1706 et jusqu'en 1710 ; et, quoiqu'il ne semble pas avoir fait de ministère, le noble M. de Subercase, le nouveau Gouverneur, eut encore à se plaindre, en 1706, qu'il se mêlât des affaires temporelles. Il osa même en attribuer la responsabilité à l'Eglise et, par un rapprochement inattendu, en faire remonter la cause jusqu'aux Capucins : "Ici, dit-il, l'Eglise a la prétention de tout gouverner, ou au moins d'avoir une part au gouvernement temporel ; en cela elle a continué à s'en tenir aux maximes des Capucins d'autrefois, qui ont gouverné ce pays despotiquement" (41). Quand

on sait que la plupart des différends entre les missionnaires et les autorités civiles concernaient des abus notoires dans la conduite et le commerce des fourrures ou de l'eau-de-vie, on devrait plutôt louer les Capucins et les autres missionnaires d'avoir fait leur possible pour y remédier. Mais du temps de Subercase c'était aller chercher un peu loin un modèle quand on avait sous les yeux celui des Evêques de Québec.

VI

M. de Brouillan, successeur de M. de Villebon, venu de Plaisance, fit le 16 juillet 1701 une courte visite à la rivière St-Jean, qu'il décida d'abandonner pour rétablir le siège du gouvernement à Port-Royal. Les colons se retirèrent aussi peu à peu, laissant les Indiens presque seuls avec leurs nouveaux missionnaires, jusqu'en 1763.

Le premier fut le P. Joseph Aubéry, immortalisé par Chateaubriand (1701-1707). Le P. de Rochemonteix dit que la mission des Malécites, à Médoctek, à la rivière St-Jean, fut établie par lui (42) ; ce n'est pas exact ; l'Encyclopédie Catholique dit beaucoup mieux qu'elle fut rétablie, après avoir été abandonnée par les Récollets.

Son successeur fut le P. Jean-Baptiste Loyard, de sainte mémoire (1707-1731). C'est lui qui bâtit la première église, non pas à la rivière St-Jean, mais à Médoctek. Dans sa lettre au ministre du 25 septembre 1715 l'intendant Bégon l'appelle "missionnaire des sauvages Malécites et Abénaquis de la rivière St-Jean". D'après cette lettre, tous ces Sauvages étaient catholiques et attachés à leur religion, comme ceux de Pentagouet. Le Père les réunissait dans une église d'écorce. Il est bien à propos de leur procurer une église bâtie. Le P. Loyard dit qu'ils ont déjà fait entre eux un petit fonds pour cette bâtisse, et que pour être en état d'exécuter son plan il leur faudrait encore 1200 livres. Tout réussit à souhait : il obtint cette subvention, et même le double en deux autres fois. De sorte que jusqu'au profond des bois il put et sut construire une belle église, l'orner proprement et la fournir abondamment de

vases sacrés et d'ornements assez riches (43). Commencée en 1717 l'église, dédiée à saint Jean-Baptiste, fut terminée en 1720. En juin 1890 on a trouvé dans un coin du cimetière, à peine cachée sur le sol, une petite plaque d'ardoise portant cette inscription en latin, parfaitement conservée: *Au Dieu très-bon et très-haut, en l'honneur de Saint Jean-Baptiste, a été élevé ce temple par les Malécites, en l'an du Seigneur MDCCXVII, le P. Jean Loyard, S. J., en étant missionnaire.* En bas se trouve gravé par une autre main le nom de son successeur, P. Danielou. Le Dr W. F. Ganong, qui l'a étudiée avec grand soin, déclare que c'est la plus intéressante relique du temps des Français qu'on possède au Nouveau-Brunswick (44).

Le roi avait aussi fait à cette église le don d'une cloche, qui fut plus tard transportée au village français de Kingsclear. Elle y est restée jusqu'en 1903, date de l'incendie de l'église. Le curé d'alors, M. D. Leblanc, fit faire avec le métal des clochettes portant une petite queue en forme de croix.

C'est du temps du P. Loyard qu'a été signé l'étrange traité d'Utrecht, qui a ôté l'Acadie à la France pour la donner à l'Angleterre, après les grands exploits de d'Iberville en Amérique et la victoire de Denain en France. On a bien eu raison de dire qu'il les avait ternis et changés en défaite plénipotentiaire. Cette belle portion du territoire français appartenait donc désormais à l'Angleterre, sans avoir été conquise, en attendant le reste. Mais les limites de la première n'ayant jamais été fixées, les Français prétendaient qu'elles ne comprenaient que la péninsule de la Nouvelle-Ecosse, que surtout la rivière St-Jean en était exclue. Aussi Vaudreuil jugea-t-il à propos dès le 22 septembre 1718, d'avertir le lieutenant-gouverneur d'Annapolis de ne pas permettre aux vaisseaux anglais d'entrer dans cette rivière "qui continue de faire partie des possessions françaises". Puis il chargeait le Père Loyard non seulement de distribuer aux Sauvages les présents que le roi de France continuait de leur envoyer, mais aussi d'accorder des lots aux colons français (45). Sa mort, le 24 juin 1731, causa aux uns et aux autres un grand chagrin.

Son successeur fut le P. Jean-Pierre Danielou (1731-44). Il fit en 1733 un recensement qui donnait 20 familles et 111

âmes; soit 15 et 82 "au-dessous du village indien de Aukpaque", probablement à la pointe Ste-Anne (Fredericton); et 5 et 18 à l'embouchure du St-Jean (46). On présenta à Armstrong en 1736 une autre liste de Médoctek, comprenant 15 familles et 77 personnes (besides the Missionary Priest, Jean Pierre Danilo) (47). En mai 1728 il avait reçu 3 chefs et 26 hommes de Médoctek, désireux de se soumettre aux Anglais et de faire la paix avec eux. Ce furent les premiers (48); mais ni eux ni les suivants ne furent guère fidèles à leurs engagements. D'ailleurs les provocations n'ont pas manqué.

Le P. Charles Germain (1744-1763) fut le dernier des missionnaires jésuites à faire un long stage à la rivière St-Jean, le seul aussi qui fit du ministère en dehors de ce district. Ses quatre premières années se passèrent surtout à Beaubassin. Sur la rivière il se rendait d'un poste à l'autre, selon les circonstances. En 1745 le village d'Aukpaque était devenu aussi important que Médoctek. Il en fit sa résidence habituelle et y bâtit une chapelle. Lors de la construction de la forteresse d'Halifax en 1749, M. de Boishébert fut envoyé à la rivière St-Jean, pour surveiller leurs agissements. Il répara le fort de Villebon, qu'il renomma Ménagouèche, et il en bâtit un autre à Nérépis. Le 3 juillet 1749 le Cap. Rous, commandant de l'*Albany*, s'y rendit d'Halifax, pour voir ce qui s'y faisait. N'ayant trouvé personne à l'embouchure, il n'alla pas plus haut. Boishébert ne restait pas longtemps à la même place: on a des lettres de lui, de Ménagouèche, de Nérépis, d'Ecoubac (sic), village indien à 7 milles de Frédéricton, de Médoctek, le plus éloigné, 8 milles en bas de Woodstock.

En 1755, Rous fit une nouvelle tentative contre Nérépis; mais le P. Germain et M. de Boishébert, par un trait de prudence qui a conservé ce poste aux Français encore quelques années, le firent brûler à temps pour déconcerter les Anglais, qui n'osaient rien entreprendre sur la rivière avant d'y avoir quelques postes fortifiés. Cependant le commandant français revint en cachette à Ménagouèche, où il accueillit, en 1756, 226 réfugiés acadiens de Port-Royal, 30 familles de Beauséjour et 130 déportés revenus de la Caroline et d'ailleurs, qui formèrent un total de 12 à 1400. Ils ne pouvaient y rester tous.

Plusieurs remontant la rivière se rendirent jusqu'au Canada. Ceux qui y restèrent furent d'abord tranquilles, protégés par le fort, où le Gouverneur du Canada entretenait une petite garnison. Mais il n'y avait ni prêtre ni chapelle. Le P. Germain s'y rendait le plus souvent qu'il pouvait. Il résidait à Aukpaque. Le P. Lauverjat et d'autres Jésuites l'aidaient, surtout le célèbre P. de la Brosse en 1755-56.

Mais le temps d'un autre dérangement arriva vite pour ces malheureux colons. Le brigadier Robert Monkton s'en chargea. Le 16 septembre 1758, il débarqua avec 2000 volontaires américains, hissa le drapeau anglais sur les remparts ; il répara ensuite le fort, qui fut complété le 2 octobre et renommé fort Frédéric ; mais la place continua de s'appeler Ménagouèche jusqu'à l'établissement des Loyalistes en 1783-84. S'étant ainsi mis en sûreté, Monkton fut en mesure de semer la ruine et la désolation dans les petits postes français jusqu'à 25 milles en amont ; il laissa à ses associés McCurdy et Hazen le soin de compléter l'année suivante sa cruelle tâche. Ce ne fut pas alors une déportation mais une chasse à l'homme, avec mauvais traitements et meurtres, jusque sur des femmes et des enfants. Le Général Amherst crut devoir en exprimer son horreur. Les églises de Ste-Anne et d'Aukpaque furent brûlées de même que les habitations.

VII

Ainsi la place se trouvait prête désormais pour la colonisation anglaise et protestante. Cependant James Simonds, le premier qui vint en 1760 de la Nouvelle-Angleterre à St-Jean pour commencer le commerce avec les Sauvages, les trouva mal disposés. Il se retira prudemment, et revint en 1764 avec quelques compagnons, entre autres un James White et plus tard William Hazen, qui furent les pionniers anglais de la rivière et de la future ville de St-Jean. Aussi bien les Sauvages eux-mêmes, bientôt abandonnés par les Français, allaient avoir, autant et plus qu'eux besoin de ce commerce. Les soldats de la garnison et les habitants français en profitèrent également.

Après la chute de Québec, le P. Germain fit sa soumission aux autorités d'Halifax. Non seulement on lui permit de continuer son ministère, mais on lui vota, le 21 septembre 1761, un salaire annuel de £50. Mais il n'en profita pas longtemps. Il constata un grand changement dans l'attitude des Sauvages; se voyant abandonnés des Français, ils soupçonnèrent que c'était une affaire entendue avec les Anglais qu'on se partagerait leur pays, ou qu'on se le passerait des uns aux autres, sans s'occuper d'eux. Leurs prêtres même s'en ressentirent; le 25 février 1762 le P. Germain, accusant réception de \$200., écrivait au Gouverneur d'Halifax qu'ils ne faisaient plus attention aux avis qu'il leur donnait (49). Il se décida même à les quitter; ce qui du reste ne remédia à rien, excepté que les Anglais purent se rendre compte qu'il y avait dans leur désir du prêtre des motifs plus élevés que ceux qu'ils supposaient.

L'abbé Maillard venait de mourir à Halifax. A peine dix jours après, le chef François Mius, de la Hève, se présenta au Conseil, avec 4 compagnons, pour demander un autre missionnaire. On leur répondit qu'on y verrait dès qu'on pourrait en trouver un. Même requête à la rivière St-Jean et même promesse, sans autre résultat. M. Wilmot, devenu Gouverneur de la Nouvelle-Ecosse, exprimait, le 24 décembre 1764, son regret qu'on n'ait encore rien fait; ce qui peut, dit-il, confirmer les Sauvages dans leur idée que les Anglais veulent les tromper et les empêcher de faire leur salut (50). Le même ajoutait, le 9 octobre 1765, que toute tentative de "conversion" de la part de missionnaires protestants ne ferait que les exaspérer, et pourrait être fatal aux établissements anglais (51).

Enfin, en 1766, arriva à Médoctek un jeune prêtre de Québec, M. Charles-François Bailly, futur coadjuteur de Mgr Hubert. Mais ce village n'avait cessé de diminuer depuis 1763. Les Sauvages s'étaient peu à peu transportés à Aukpaque, sur l'île de Hart, qu'ils nommèrent Sandon (Ste-Anne), non loin d'une autre, l'île des Sauvages, où ils tenaient leur rendez-vous annuel; il y avait 40 wigwams. Le dernier Malécite, resté à Médoctek, mourut en 1767, et M. Bailly en profita pour transporter à Aukpaque la belle cloche et les ornements du Père Loyard. Il y avait alors 61 familles sauvages, 357 âmes. Dans

le village français de Ste-Anne (Frederickton), il restait en 1761 une quarantaine de familles qui n'avaient pas fait leur soumission et en furent chassées; elles revinrent peu à peu; mais on ne permit à M. Bailly d'en garder que six; toutefois en 1768 on en comptait 11. Le nouveau missionnaire ouvrit un registre paroissial, qui existe encore: on y trouve 79 baptêmes, 14 sépultures et 39 mariages, de différentes places. On conserve en outre un vieux missel donné au P. Germain par les Ursulines de Québec. M. Bailly dut quitter sa résidence de la rivière St-Jean, à la demande du nouveau Gouverneur, William Campbell. Probablement un rapport des commerçants Simonds et White, 22 juin 1768, y fut pour quelque chose; ils disaient que "cette année ils avaient eu moins de fourrures, parce que le missionnaire en a demandé une grande quantité pour ses services, et ordonné aux Sauvages de cesser la chasse un mois plutôt que d'habitude, à cause de certaines cérémonies religieuses" (52).

On fit moins de cas de la réclamation solennelle des chefs, Pierre Thomas et Ambroise St-Aubin, 18 juillet 1768, demandant que le prêtre arrivé dernièrement reste parmi eux, ajoutant qu'il y a trop de boisson et pas assez de terre cultivable. On répondit qu'on tâcherait d'y voir. En attendant on leur promettait 4 acres de terrain à Ste-Anne pour le cimetière, 4 à Aukpaque pour l'église et 500 en terre à bois (53). M. Bailly se rendit donc à Halifax en juillet 1768, à la baie Ste-Marie en 1769, et visita plusieurs fois les autres postes de la Nouvelle-Ecosse et du futur Nouveau-Brunswick jusqu'en 1772, année où il revint à Québec. L'ineffable Wood fit en 1769 une tournée pastorale à la Rivière St-Jean, mais il n'essaya pas de prêcher aux Sauvages (54).

A défaut de prêtres, le Gouverneur envoya, le 2 février 1770, au chef malécite Thomas une médaille d'argent du roi et de la reine en considération de la bonne conduite de sa bande, aussi un collier et une médaille à cinq autres de ses hommes (55).

Un autre jeune prêtre, M. Mathurin Bourg, fut chargé en 1773 de toutes les missions acadiennes, avec résidence à la Baie des Chaleurs. Il ne put pas faire beaucoup de visites à la

rivière St-Jean. En septembre 1774 il y fit 13 baptêmes, et à Kennébecasis 3.

Mais c'est à l'occasion de la révolution américaine qu'il eut à jouer un rôle d'une importance exceptionnelle. Les partis en litige tenaient autant l'un que l'autre à avoir les Sauvages de leur côté; les Anglais voulaient garder ceux de l'Acadie, les plus exposés. Ils avaient même déjà été entamés. Dès juillet 1775 Stephen Smith avec quelques hommes de Machias étaient entrés dans la rivière, avaient brûlé le fort Frederick et les casernes, fait prisonniers 4 hommes qu'ils y avaient trouvés, et emmené un chargement d'animaux. Le 19 juillet de l'année suivante, les Américains réussirent à attirer à Watertown 3 chefs Malécites de St-Jean et plusieurs délégués micmacs, qui s'engagèrent à leur fournir 600 soldats (56). L'évêque de Québec avait recommandé à ses ouailles la fidélité à leur allégeance britannique; il envoya à M. Bourg (57) l'ordre d'aider les autorités de l'Acadie à maintenir les Sauvages dans la même disposition.

C'était le seul vrai moyen; il fut efficace. Une grande assemblée, convoquée par Michael Franklin, nommé récemment Surintendant des Affaires Indiennes, fut tenue le 14 septembre 1778, à Burton, en leur présence. Les Sauvages manifestèrent une grande joie d'avoir de nouveau un missionnaire attitré; puis ils annulèrent leur engagement envers les Américains, et remirent à Franklin les présents qu'ils en avaient reçus. Le 24, ils renouvelèrent solennellement leur allégeance, en présence en plus du Gouverneur Hughes en personne. Avant de se séparer ils redemandèrent les terres promises en 1768, ce qui fut accordé (Murd. II 596). Ceci se passa au nouveau fort Howe, bâti en 1777 à Portland, avec une maison de commerce appelée Indian House. Ajoutons ici, pour ne plus y revenir, qu'il y eut encore, dans une assemblée à la rivière Saint-Jean, en 1779, des menaces de guerre contre les Anglais; mais Haliburton, qui le mentionne (58), dit que tout s'apaisa par de bonnes paroles et des promesses de présents, et que ce fut la dernière fois. Ceci eut lieu sans doute le 22 septembre 1779, lors de la visite solennelle que firent ensemble MM. Bourg et Franklin à leur principal village (59).

M. Bourg recevait du gouvernement £ 50 de traitement par année, comme M. Bailly et le P. Germain, avec une promesse d'augmentation jusqu'à £ 100. Mais il ne semble pas qu'il y soit jamais arrivé; au contraire, après la signature de la paix à Paris le 3 septembre 1783, le premier montant fut discontinué: on n'avait plus besoin de lui. On voulut pourtant reconnaître ses services par une concession de terrain à Charlo, qui porta longtemps le nom de Terre des Bourgs.

Mais il obtint une autre faveur plus précieuse pour son cœur sacerdotal et acadien. Les Irlandais catholiques étaient devenus assez nombreux à Halifax; il leur suggéra de demander à la Législature le rappel des lois anglaises qui privaient encore les catholiques, devenus sujets britanniques, de leurs droits de citoyens. Cette requête fut bien accueillie, et le rappel voté le 2 décembre 1783. Mais la rivière St-Jean demeura sans prêtres pendant plusieurs années. B. Murdoch nomme deux fois un Olivier Henley, qui fut autorisé, le 17 juin 1781, à officier pour les Indiens, avec une indemnité de £ 60 par an, plus £ 50 pour un voyage à Québec (60); mais on ne le trouve mentionné nulle part ailleurs. Par contre il y a un autre nom, dans quelques lettres des évêques de Québec aux missionnaires de l'Acadie, celui d'un ancien frère récollet, Junipère Berthiaume, qui s'était d'abord mis au service des Américains, comme instructeur des Indiens (1780-84), puis sans mandat, avait visité la rivière St-Jean, où il traînait encore en 1788.

VIII

Un événement de grande portée pour la rivière St-Jean suivit le traité signé à Paris le 3 septembre 1783, qui consacrait l'indépendance Américaine. Un grand nombre de loyalistes, qui voulaient rester fidèles à l'Angleterre, vinrent y chercher un refuge. Il en était arrivé 3,000 le 18 mai; vers la fin de l'année ils étaient 14,000. Ainsi le petit village de Ménagouèche, où ils avaient trouvé 4 ou 5 chaumières isolées, soit une trentaine de personnes, devint subitement une ville importante, toute anglaise. Il en fut de même à Ste-Anne: entre

cette pointe et Aukpaque il y avait 60 familles et 352 personnes. La présence des nouveaux venus devint pour ces Acadiens aussi gênante que l'avait été pour eux celle de leurs compatriotes américains. De sorte qu'ils préférèrent s'éloigner, en leur abandonnant leurs défrichés. Ils remontèrent jusqu'au Madawaska, qui devint à la longue une nouvelle colonie acadienne très importante, dont le centre fut Saint-Basile. Les Anglais occupèrent toute la rivière depuis son embouchure jusqu'à Woodstock. Il ne paraît pas qu'il y ait eu alors aucun catholique parmi eux.

La nouvelle ville fut appelée Parr Town, du nom du gouverneur actuel de la Province. Il ne semble pas qu'il méritât cet honneur, d'après l'opinion qu'il avait de ses nouveaux sujets. "Ce sont, écrivait-il le 28 juillet 1784, des esprits turbulents, fertiles en plaintes imaginaires et en mensonges" (62). Ce nom ne fut pas donné à la ville avant le 1^{er} novembre 1783, et il fut remplacé par celui, bien mieux approprié sous tous les rapports, de "City of St John", sous lequel elle fut incorporée, justement le 18 mai 1785. Ce fut même la première cité des possessions britanniques, avant Halifax et Québec.

St-Jean est la métropole de la nouvelle province du Nouveau-Brunswick, détachée de la Nouvelle-Ecosse en 1784; mais c'est une autre ville, également créée de toutes pièces, qui en devint la capitale administrative. Thomas Carleton, frère de Lord Dorchester, le premier Lieutenant-Gouverneur, ordonna le 22 février 1785 "la construction rapide et l'établissement bien organisé d'une ville à la pointe Ste-Anne, qui devra être appelée Frederick Town, en l'honneur de Son Altesse Royale, le second fils de Georges III. Mais on a continué encore longtemps à l'appeler Ste-Anne, et même Ste-Anne des Pays-Bas. Les Indiens, qui avaient transporté à Aukpaque le nom de la Sainte avec sa dévotion, et qui allaient bientôt faire la même chose à Kingsclear, laissèrent à la grande capitale le petit nom de Sedansis, sous lequel ils la désignent encore aujourd'hui.

La foule des colons anglais qui les entouraient ne tarda guère à jeter des yeux de convoitise sur leur belle terre. L'un d'eux leur offrit de la louer pour 100 ans à raison de \$100. par année. Ils eurent la simplicité d'accepter, et de s'expatrier pour

cette somme, qui leur parut une fortune. L'acquéreur enhardi leur demanda, quelques années après, de la lui abandonner définitivement pour \$2,000. La majorité de la bande y consentit encore. Le rusé acheteur était en trop bonne veine pour s'arrêter là: il continua ses agissements, et réussit à faire réduire sa dette à \$1,500, dont la moitié en marchandises à son magasin. Ils étaient 75 familles; cela faisait donc en argent \$10 pour chacune. Ce fut sûrement vite dépensé, peut-être bu. Une double raison peut faire comprendre, sans l'excuser, cet étrange détachement: un village sans église et sans prêtre; un entourage rien moins que sympathique...

Il est probable qu'un grand nombre se retirèrent à Médoc-tek; car dans un recensement de 1788, M. F. Dibblee comptait 98 hommes, 74 femmes et 165 enfants, soit 337 personnes (63). Ce M. Dibblee avait été chargé par la "Société (anglicane) pour la Propagation de l'Evangile" d'ouvrir une école dans ce village. L'accueil ne fut pas chaud; mais quand on constata qu'il fournissait des provisions gratuites, on alla en classe pour les provisions; si bien que ses premiers élèves furent 5 hommes mariés, 2 squahs (sic), 2 grands garçons et 5 filles, avec 21 enfants. Il s'imagina que s'il devenait ministre, il leur inspirerait une plus grande confiance, et qu'ils lui apporteraient leurs enfants au baptême; qu'à présent ils ne le considéraient que comme demi-prêtre (64). Mais en cela il se trompait plus qu'eux: quand il fut entré dans les ordres, ils le trouvèrent aussi peu prêtre qu'avant. Il se retira à Woodstock, dans un petit groupe d'anglais, où ses anciens élèves continuèrent de lui faire quelques visites, peut-être intéressées; sans cesser de réclamer la présence d'un vrai prêtre. En attendant mieux, les desservants de St-Basile au Madawaska furent chargés de leur donner au moins une mission par année. M. Adrien Leclerc de l'Ile-Verte fut le premier.

Il eut à réparer de son mieux les dégâts du fr. Junipère et peut-être ceux de M. Dibblee. Mais ils désiraient davantage, et le Gouverneur Carleton, convaincu de la justesse de leurs réclamations, appuya en 1793 de toute son autorité la demande à Mgr Hubert d'un prêtre pour la rivière St-Jean, promettant £ 60 de traitement.

Un missionnaire capable et zélé, quoique un peu inconstant, l'abbé Charles-François Ciquart, étant arrivé de Baltimore à Montréal en juin 1794, accepta la position. Il fut en même temps chargé de la nouvelle paroisse de St-Basile, où d'ailleurs il n'y avait encore que 31 familles acadiennes. Elle avait été érigée le 12 novembre 1792, la 3^e du N.-B., après Memramcook (1781) et Caraquet (1784). Dès son arrivée en août il se rendit à Frédéricton faire visite au Gouverneur. Ensuite il constata le déplorable état des Indiens à Aukpaque, depuis leur malheureux marché. Il résolut d'y remédier lui-même: il acheta à ses frais un lot de 10 arpents en superficie, à une lieue au-dessus de l'autre village, dans un joli endroit sur la rivière, que les loyalistes avaient nommé Kingsclear. Il y fit construire une petite chapelle et un petit logis pour le missionnaire. Il autorisa les Indiens, les pressa même de se cabaner autour. C'est Mgr Plessis qui nous donne ces détails, en racontant la visite qu'il y fit en 1815 (65).

On peut donc dire que l'abbé Ciquart est le vrai fondateur et le généreux bienfaiteur de cette nouvelle mission Ste-Anne. Comme souvenir de leur passage à Aukpaque, les Indiens ont gardé les deux noms de *Nganiotan* pour l'île des Sauvages et *Oagalosan* pour celle de Hart. M. Ciquart, après des absences plus ou moins fréquentes et plus ou moins longues, les quitta définitivement en 1803, lorsque le Gouverneur supprima le traitement qu'il lui faisait depuis 1794. Cependant Mgr Denaut le trouva encore cette année-là à Ste-Anne, d'où ils se rendirent ensemble à St-Basile le 16 octobre. Dans cette courte visite l'évêque confirma 186 personnes, dont 56 sauvages; puis il nomma curé l'abbé Charles Hott, qui fit quelques visites aux Sauvages, après quoi ils furent délaissés jusqu'en 1808. Cette année-là le major Martin Hunter, qui gouvernait la province en l'absence de Carleton, renouvela la demande d'un prêtre pour la rivière et la promesse du même traitement. Mgr Plessis en fut très content, et chargea M. J.-B. Kelly, curé de St-Basile (1808-10), de visiter tous les postes jusqu'à la ville, une fois par an, et de donner à Ste-Anne une mission de quatre semaines. Après lui MM. L. Raby (1810-12) et Ls Marcoux (1813-18) continuèrent ce laborieux ministère.

En 1812 Mgr Plessis fit une courte visite à St-Basile, où il trouva 10 familles françaises. Il n'eut que 15 personnes à confirmer, le 8 septembre. Mais il y avait là avec M. Raby, depuis un mois, un prêtre irlandais dominicain, le P. Charles French, qu'il agrégea au clergé de son diocèse, sous le bon plaisir du Gouverneur. Il lui dit de se rendre à Fredericton, où il avait déposé ses livres, et ensuite à la ville de St John pour visiter un petit groupe de catholiques, qui avait commencé à s'y former. Il avait en même temps la desserte des postes de Miramichi. L'évêque l'y retrouva en 1815, dans une autre visite plus prolongée (66).

Mais comme on ne l'attendait pas à la ville, quand il y arriva de la baie Ste-Marie, précisément le jour de l'Assomption, il se rendit d'abord à Ste-Anne, où il savait qu'il était au contraire attendu avec impatience. Il y parvint le 19, veille de la solennité, et put célébrer la sainte messe le lendemain, mais il ne put prêcher, en l'absence du seul interprète capable. Le presbytère n'étant plus logeable, il fut hébergé, comme le missionnaire, à un mille en bas de la chapelle, chez un acadien, M. Joseph Godin, qui était si bon et si accueillant, que les Anglais le nommaient Mr. Handy (Journal, p. 121). "M. Marcoux, écrit l'évêque, est très content de sa mission, qui comprend 60 familles sauvages et 15 à 20 françaises. Il y a très peu d'ivrognes. Le Gouverneur a ajouté de la terre aux 10 arpents de M. Ciquart (67). Elle est aujourd'hui de 460 acres; mais il n'y demeure que 67 personnes, parce qu'il s'est formé un autre petit village de 126 personnes, sur la rive gauche du fleuve, en face de Fredericton, qu'on appelle Indian Camps at St. Mary's; c'est une petite réserve de 21½ acres, achetée pour eux le 20 juin 1807 (68). Une personnalité des plus intéressantes de ce village était en 1837 le célèbre guide des touristes, Gabriel Etienne "Old Gabe".

L'évêque retourna à la chapelle dans l'après-midi, pour le salut du Saint-Sacrement et les confessions; le lendemain (21), il confirma 39 personnes. Les Indiens renouvelèrent leur demande d'un prêtre pour eux seuls; il leur dit qu'il leur faudrait se joindre aux Français pour bâtir une chapelle plus grande, sur le même lot mais plus éloignée de la rivière. Le 22

il repartit pour St-Jean. Il fit escale à Fredericton, où il vit encore quelques canadiens ou acadiens, commis ou domestiques, qu'il exhorta à la fidélité à la religion et à l'éloignement des assemblées hérétiques. L'adjudant du régiment colonial, le *Royal New Brunswick*, était lui-même catholique. Se trouvant malade, il demanda un prêtre pour entendre sa confession et celle de sa dame, et aussi, si possible, pour suppléer les cérémonies du baptême à un enfant qui leur était né, et que l'officier avait préféré ondoyer lui-même plutôt que de le présenter au ministre protestant. Mais comme il n'était pas d'usage, dans le diocèse de Québec, de faire ces cérémonies dans les maisons des particuliers, elles furent remises à plus tard.

On repartit pour St-Jean le 23 et on y arriva le lendemain au soleil couchant. Il y avait alors dans la ville peut-être 15 familles catholiques, outre quelques soldats de la garnison. "La plupart de ces gens, écrit l'évêque, ne sont guère moins que les hérétiques, occupés au soin des seules affaires temporelles. Il y en a pourtant de fervents, qui songent à leur religion, et expriment le désir d'avoir un prêtre résidant parmi eux. Ils disent que la présence d'un prêtre ferait déclarer catholiques plusieurs citoyens qui dissimulent leur foi dans l'impossibilité où ils sont d'exercer leur culte, même que plusieurs protestants, mécontents de leurs sectes, embrasseraient la vérité s'ils la connaissaient. Il y a une église presbytérienne remarquable, une église anglicane, dans le clocher de laquelle est placée l'horloge publique (69). Tout près est l'ancien cimetière de la ville, où on releva en 1822, entre autres inscriptions tombales, une planche sur laquelle étaient gravés, sans date, les noms d'un sauvage, Pierre Paul et de sa femme (70).

Le P. French avait d'abord célébré la messe au Palais de Justice, Market Square, ensuite dans une modeste église en charpente, bâtie par ses soins, avec l'aide des catholiques, qui y avaient déjà dépensé \$12 à 1400. L'évêque y célébra lui-même le dimanche 27 août. La curiosité y attira une foule de protestants. Il fit une petite instruction en anglais. Un seul homme reçut la communion, un M. Fool, chez qui logeait le P. French. Mais ensuite un français, M. Julien Blin, voulut

se confesser, avec toute sa nombreuse famille. Telle fut l'inauguration officielle de cette mission, à laquelle Mgr Plessis donna comme titulaire Saint Malachie, évêque d'Armagh en Irlande. Il ordonna encore aux catholiques de s'assembler désormais tous les dimanches, afin que personne n'eût de prétexte de se mêler aux assemblées des sectaires. Enfin il leur promit la somme de £ 75 pour les aider à se procurer un cimetière distinct de celui des protestants. Il apprit plus tard avec plaisir qu'ils s'étaient fidèlement conformés à ses ordonnances.

La province en était encore à son premier gouverneur, le général Thomas Carleton, qui était absent en Angleterre depuis 15 ans, et était remplacé par des présidents. Le major Smith occupait alors cette place, résidant l'hiver à Fredericton et l'été à St-Jean. L'évêque ne voulut pas quitter la ville sans lui faire visite. Le lundi 28 il reprit le chemin de Québec pour ne plus revenir dans les Provinces maritimes.

IX

Mgr E. Burke fut nommé en 1818 Vicaire apostolique pour la Nouvelle-Ecosse, et Mgr A. B. MacEachern, en 1819, évêque auxiliaire de Mgr Plessis pour l'île St-Jean et le Nouveau-Brunswick, puis en 1829 évêque titulaire de Charlottetown. Il fit en cette qualité une première visite à la rivière St-Jean en 1827, à la ville le 19 juillet, à St-Andrews le 3 août et à Fredericton le 27. Il revint à St-Jean le 27 août 1831; et son successeur, Mgr B. MacDonald, y fit en 1839 l'ordination sacerdotale de l'abbé Morain. Les premiers curés résidants de la ville furent, après le P. French, les abbés Joseph Morrisset (1821-24), Patrick McMahon (1824-28), John Carroll (1828-33), W. Dollard (1833-36). Celui-ci, qui avait d'abord été curé de Nelson, et, comme on dit, fondateur de Chatham, alla ensuite à Fredericton (1836-43), où il ouvrit les registres paroissiaux. A la création du nouveau diocèse de St-Jean en 1842, il en devint le premier évêque. Il fut consacré à Québec par Mgr Turgeon le 11 juin 1843. Il résida d'abord à Fredericton et se transporta à St-Jean en 1848.

En 1834 et 40 il arriva au Nouveau-Brunswick une immigration irlandaise considérable, environ 30,000 personnes, dont les $\frac{7}{8}$ étaient catholiques. Ils s'établirent principalement sur la rivière St-Jean, depuis la ville jusqu'à Woodstock. Les prêtres aussi se multiplièrent, et il se forma un grand nombre de paroisses, en majorité de langue anglaise.

Le successeur de Mgr Dollard sur le siège de St-Jean fut Mgr T.-L. Connolly (1852-59), qui était de l'Ordre des Capucins. C'est lui qui commença en 1853 la bâtisse de la cathédrale, inaugurée le jour de Noël 1855. A ce sujet l'historien Cooney écrivit: "The Roman Catholics are now erecting a very large cathedral, which for size and architectural beauty, will surpass every ecclesiastical edifice in the eastern provinces (71)". Il la dédia à l'Immaculée Conception, quoique le nom du diocèse fût St-Jean. Peut-être le principal motif fut-il que la définition du dogme venait d'avoir lieu juste l'année précédente. Autrement il aurait semblé que le nom de St-Jean-Baptiste fût tout désigné. Il n'y eut même pas d'autre église établie dans la ville sous son vocable jusqu'en 1885. Cette année-là fut consacrée la cathédrale de l'Immaculée Conception (16 juillet) et ouverte, en l'honneur du saint Précurseur, une autre église qui devint paroissiale le 16 mai 1889. Au mois de juin 1854 St-Jean fut ravagé par une épidémie de choléra; on a estimé à 600 le nombre des victimes parmi les catholiques; 150 orphelins restèrent à la charge de l'évêque; ce fut pour Mgr Connolly l'occasion d'organiser dès cette année une Congrégation diocésaine de Sœurs de la Charité, qu'il préparait depuis quelque temps, justement pour le soin des orphelins et des vieillards. En 1859 il fut transféré à Halifax, comme second archevêque du nouveau siège métropolitain. Ses successeurs à St-Jean furent Nosseigneurs J. Sweeney (1860-1901), T. Casey (1901-12), E. LeBlanc (1912-35) et P. A. Bray, *quem Dominus diu sospitet*.

Depuis l'immigration irlandaise et la multiplication des paroisses, chaque pasteur s'occupait des petits groupements indiens de son territoire; leur expansion avait été beaucoup gênée par cette présence des Blancs de plus en plus nombreux et exigeants. Après Aukpaque, ce fut le tour de l'ancienne

métropole Médoctek d'être évacuée en leur faveur. Dès 1800 le capitaine Munro s'y était rendu pour voir s'il serait facile de s'en emparer. Il n'y trouva que 2 ou 3 familles malécites, avec l'église en bon état. Quand il leur demanda à quels titres ils occupaient un si beau terrain, le chef fit cette fière réponse : "Ici sont les tombes de nos aïeux, de nos parents, de nos enfants". Il n'y avait rien à répliquer, et on n'insista pas pour le moment. Mais ce fut le dernier éclair, ou peu s'en faut comme la dernière réaction de cette noblesse naturelle, qui ne trouvera de compensation que dans la religion. Car, privés de leurs anciens moyens d'existence, les Indiens n'en ont jamais été convenablement dédommagés.

En 1838 M. P. Fisher faisait une comparaison entre les montants d'argent payés alors aux officiers et aux institutions de la province, et ce qu'on destinait aux Indiens. Voici ces chiffres : "Lieut.-Governor \$16,940; Commissioner of Crown Lands \$8,470; Chief Justice \$4,598; Provincial Secretary \$7,121; the grant to the College (Fredericton) £ 1,000 stg. (or \$5,000) per annum; and the insignificant sum of £ 54 stg. (\$270) was set apart for the Indians" (72). Sans doute aujourd'hui le gouvernement fédéral dépense davantage pour eux, ou mieux à leur occasion, car on sait que la plus grande partie des allocations votées va aux officiers, commissaires ou employés blancs qui sont censés s'occuper d'eux.

En juillet 1841 le Commissaire du Nouveau-Brunswick, M. Moses H. Perley, mena à bonne fin l'entreprise de Munro, mais avec tous les ménagements convenables et le libre consentement de ceux qui restaient dans cette ancienne place forte. Dans sa visite à ce village il ne trouva que 29 personnes, et dans une telle misère qu'il en eut pitié. Il leur proposa loyalement de consentir à ce qu'on dispose à leur avantage de ce terrain, dont ils ne font rien, et d'aller s'établir dans une autre petite réserve de 152 acres, achetée pour eux près de Woodstock. Ils acceptèrent volontiers et ils l'occupent encore. Il y avait 87 âmes au recensement de 1931.

Ce commissaire avait fait un voyage à Londres en 1840, et s'était présenté à la Reine comme "Grand-Chef Blanc des Indiens". En 1896 vivait encore à Woodstock une veuve Noël

Paul, qui dans sa jeunesse avait orné de perles indiennes l'habit qu'il endossa dans cette circonstance solennelle. Il reçut de la Reine une médaille portant cette inscription en anglais : "From Her Most Gracious Majesty to M. H. Perley, Chief Sachem of the Malicetes, and Wunjeet Sagamore of the Micmac nation". Cette médaille appartient maintenant à M. H. F. Perley d'Ottawa (73). Ainsi, comme village Médoctek a été remplacé par Woodstock, et comme paroisse en 1881 par Debec, où l'on a célébré solennellement en 1936 le 250^e anniversaire de la visite de Mgr de St-Valier en 1686.

Il ne reste plus sur la rivière St-Jean qu'une seule mission exclusivement malécite, Tobique (Comté Victoria) (74). Ce nom était celui d'un chef, qu'on trouve guerroyant à Chinectou, du temps de l'abbé Le Loutre. C'est de beaucoup la réserve la plus considérable de cette région, 5,797 acres de terrain et 264 âmes (en 1931). La réserve était de 16,000 acres, lors de la concession, le 1^{er} septembre 1801 (75). En 1921 cette mission a été confiée aux Pères Franciscains, dont un résident. Ainsi a été renouée la lignée franciscaine missionnaire de la rivière St-Jean, commencée juste 300 ans plus tôt par les Récollets et les Capucins, interrompue à la mort de l'héroïque P. Simon de la Place. Il y a encore une petite réserve près d'Edmundston, St-Basile, Madawaska, de 709 acres et 44 âmes, établie en 1826. Mais il n'y a pas de chef; celui qui en fait les fonctions est considéré comme lieutenant de celui de Tobique. Au sud de Fredericton il n'y a que la réserve d'Oromocto, 125 acres et 73 âmes, établie le 12 septembre 1895; ainsi que quelques autres petits groupements, non mentionnés dans le recensement de 1931, comprenant ensemble 113 âmes. Le total de la population indienne de la rivière St-Jean est donc présentement de 774 âmes environ (76).

Terminons cette Chronique par la mémorable visite que fit Mgr Casey à Ste-Anne de Kingsclear, pour la bénédiction de la nouvelle église le 16 juillet 1905. On lui présenta à cette occasion deux adresses, une en anglais et l'autre en malécite. Celle-ci fut lue et sans doute rédigée, (au reste très bien écrite) par le chef Jacques Salomon, pompeusement revêtu de son uniforme et coiffé de son panache. Ensuite son petit

garçon de 6 ans présenta à Monseigneur une paire de belles pantoufles blanches, délicatement ouvragées et ornées de verroteries par les dames du village, exprès pour Son Excellence. L'adresse commençait par ces mots: *Mosilepek*, qui n'avaient pas besoin de traduction pour les Français, mais pour les Anglais cela ne ressemblait guère à *My Lord Bishop*. Le "New Freeman" de St-Jean en a publié une traduction anglaise, avec une copie photographiée du texte malécite manuscrit. J'ai conservé le tout comme un intéressant souvenir. J'ai même pu, en étudiant de près, constater que le texte anglais a dû être rédigé le premier et passé à l'orateur comme guide.

Celui-ci en effet en a modifié plusieurs expressions, qui sont toutes différentes en leur langue. Même le nom de Malécites, qu'on lit deux fois dans le texte anglais, n'existe pas dans le texte indien. Ils n'emploient jamais ce nom, lequel d'ailleurs est un sobriquet d'invention micmaque. Ils avaient bien un ancien nom de tribu, *Gioesoag*; mais ils préféraient comme les Micmacs, se désigner par des noms locaux. C'est ainsi que dans l'adresse on a une fois *Ooskitjnook*, les Gens avec une finale et un mot, que je ne connais pas, pour, de Kingsclear; et l'autre fois leur nom local préféré *Oolastoogok*, les Gens, dans le sens de "Maîtres ou Seigneurs de la rivière St-Jean"; tel est en effet le vrai nom de cette rivière, la belle rivière, qui a été transporté par les Anglais à son affluent, l'Aroostook, et non pas Ouygoudi comme on l'a vu au commencement de cette Chronique. Ouygoudi est un nom générique pour groupe de cabanes, village: de ouig, racine de *ouigouam* ou *wigwam*; aussi là où le texte anglais porte solennellement "our noble Ouygoudi" l'orateur malécite, qui connaissait bien le quiproquo, y a substitué *Sapiste Alastog*.

Un autre écart, beaucoup plus important, est l'emploi quatre fois répété du mot *Manitou* pour désigner le Bon Dieu, tandis que pour les Malécites, comme pour les Micmacs et les Abénaquis, ce nom désigne toujours les mauvais esprits; aussi le sage orateur l'a-t-il chaque fois remplacé par *Geloosit*, *Gtjigelosit*, le Bon, le Très-Bon! Le nom propre de Dieu est *Nigsgam*, que Chamberlain écrit *Nuuskam* dans son Vocabulaire (p. 28), et traduit *Great Spirit*; mais il ajoute entre paren-

thèses: *the white man's God*, ce qui n'est pas exact, car c'est un diminutif (pur indien) de ce grand nom, *Nisgamitj*, qui sert pour dire: grand-père et ancêtre. Il est pourtant vrai que les Indiens l'emploient rarement en dehors de la prière. Ayant entendu les Français dire presque toujours *le Bon Dieu*, ils ont aimé à s'arrêter au premier, dans le sens substantif. Ils ont d'ailleurs aussi d'autres noms divins en usage dans leur langue: *Gisolg*, Créateur; *Gtjisagmao*, le (grand) Seigneur; *Gtjisapcoit*, le Très-Saint, etc.

Mgr Casey dut partir enchanté d'une si belle fête, et, étant devenu plus tard archevêque de Vancouver, il garda certainement jusqu'à sa mort un souvenir paternel de ses anciens diocésains de la rivière St-Jean, Acadiens, Irlandais et Malécites.

Notes

(1) Mgr François Daigle, directeur de l'*Ordre Social*, présentait en ces termes ce travail du R. P. Pacifique: "Ne manquez pas de lire la série d'articles dont nous commençons aujourd'hui la publication et que nous devons à l'obligeance du R. P. Pacifique, des Capucins de Ristigouche. L'an dernier, cet infatigable travailleur nous avait transmis une savante étude sur les origines et le développement des Missions de Bathurst... La nouvelle série d'articles n'est pas moins intéressante.

Elle nous fait voir toutes les difficultés que les anciens Missionnaires ont dû surmonter pour établir le christianisme dans notre Province et devrait nous faire aimer davantage notre foi catholique qui a su inspirer tant d'actes d'héroïsme."

(2) Le 24 juin 1604, Champlain trouva une grande croix sur une pointe à l'entrée de la rivière Saint-Jean. On peut la voir sur sa carte (*Œuvres*, fol. 171).

(3) Ms. 3, 172.

(4) Rel. 1634, 81.

(5) *Histoire de la Nouvelle France*, par Marc Lescarbot (Paris, 1866, éd. Tross), III, 721.

(6) *Ibid.* 641.

(7) II, 435.

(8) *N. B. Coll.*, 5, p. 169; *Ils Ste-Croix*, 160-5.

(9) Rel. 1611, 36.

(10) Valentin Rageau, de Parie (Murdoch).

(11) A la fin d'août, le Père Biard avait fait, encore avec Biencourt, une visite à la baie de Chinectou (*Rel.* 41).

(12) Desprès dit qu'il n'y eut pas de prêtre à la rivière St-Jean avant 1630, et il cite Champlain (IV, 314), qui ne parle en effet que de ceux de 1630, mais il ne dit pas que ce furent les premiers.

(13) *V. Dedouvres*, II, 88; et *Etudes Fr.* XI, 225.

(14) *Coll. de mss.* p. 115 vol. I.

(15) *Ibid.* 116.

(16) *V. Pages gl.* p. 246.

(17) *V. Pages gl.*, p. 247.

(18) *Ibid.* 250.

(19) *Mss de Québec*, II 356.

(20) Dans *l'Acadie, ses Missionnaires* (éditions du "Devoir", Montréal, 1925, p. 25) le Père Alexis écrit qu'un Père Capucin, le Père Joseph d'Angers, réussit à rester caché dans les bois avec les sauvages Abénaquis jusqu'au 17 mars 1662, jour de sa mort.

(21) Les Anglais évacuèrent la garnison et n'y laissèrent qu'un ou deux résidants de tout repos: "catholicos proditores" écrit le Père Ignace (*Pages glorieuses de l'Épopée canadienne — Une mission capucine en Acadie par le Père Candide de Nant, capucin*, éditions "Le Devoir", Montréal, 1927, p. 283). T. B. Ellis (*Acadiensis*. IV, 1904, p. 322) dit que Latour se noya par accident "meeting the same fate that 16 years previous had ended the career of his rival"; on n'en a pas d'autre preuve. Il était âgé de 74 ans, ce qui confirma la date de sa naissance.

(22) *Acadia*, 109.

(23) Voir *Footprints* by Rev. C. J. McLaughlin, p. 19 et 31.

(24) *N. B. Collections*, No 7, 14.

(25) *Ibid.* 40.

(26) p. 180.

(27) V. *Journal* de Villebon, p. 153.

(28) *Mandements*, 1, 213.

(29) *Historic Sites*, 312.

(30) p. 53.

(31) p. 143.

(32) N. B. *Coll.* 2, 230.

(33) *Acadia*, 172.

(34) N. B. *Coll.* 2, 224.

(35) V. *Acadia*, p. 75, 76, 77.

(36) *Villebon*, 150.

(37) *Ib.* pp. 93-94.

(38) *Ib.* pp. 148-150.

(39) Le Père Simon de la Place, né à Rouen en 1657, entra dans l'Ordre en 1673. Il mourut en odeur de sainteté au milieu de ses Sauvages, le 1^{er} janvier 1699. La translation de son corps à Québec, sous les ordres du gouverneur, fut triomphale. Le Père Hyacinthe, son frère, Récollet aussi, écrivait à leur mère, en mai 1705, que 400 sauvages avaient apporté son corps avec beaucoup de vénération, pleurant et se plaignant doucement de ce qu'on leur ôtait un corps qui leur faisait autant de bien après sa mort que pendant sa vie. Les restes furent ensevelis dans l'église des Récollets. Le Père Hyacinthe écrivait encore le 20 octobre 1710: "Je suis ici dans une grande consolation, en voyant l'applaudissement général que l'on donne au Père Simon, mort en odeur de sainteté... Je travaille à la *Vie* de mon frère, dont on m'apporte des témoignages de tous côtés, et des miracles qui se sont produits pendant sa vie" (Extrait des Archives provinciales des Franciscains, copie de documents venus de France, *L'Acadie, ses Missionnaires*, p. 16).

(40) *Acadia*, II.

(41) V. Murdoch, *Histoire*, I p. 286.

(42) III, 436.

(43) Cfr Rochemonteix, III, 437.

(44) V. *Coll.* 2, 229.

(45) Murdoch, II, 354.

(46) *Hist. Sites*, 271.

(47) Murdoch, I, 515.

(48) *Ibid.* 450.

(49) Murdoch, II, 422.

(50) Murdoch, II, 431 et 445.

(51) *Arch. Can.* 1894, p. 286.

(52) N. B. *Coll.* No 2, 172.

(53) Murdoch, 477.

(54) *Coll.* 1, 71.

(55) Haliburton, *History*, II, 248.

(56) Murdoch, II, 599. - George Washington fit des démarches directes pour avoir l'aide des Indiens de l'Acadie, qui refusèrent poli-

ment le 19 septembre 1776 (*Pages glorieuses...*, p. 44, citant *Drake*). - Washington n'insista pas.

(57) Bourg, prononcer "Bourque" (Pascal Poirier, *Le Père Lefebvre et l'Acadie*, p. 95).

(58) *Hist.* I, 259.

(59) Murdoch, II, 601.

(60) *Hist.* II, 616 et III, 2

(61) Mgr Hubert à M. Le Roux, curé de Memramcook, 8 oct. 1788 (*Rapport de l'Archiviste de la Province de Québec*, 1930-31, p. 206). Lettre de M. Henri Gragé, V. G., à M. Bourg, 16 juil. 1784: Qu'il tâche de chasser de la rivière Pentagouet un frère Récollet apostat, le frère Juniper Bertram (*sic* pour Berthiaume) de la paroisse de Sainte-Foy (*Ibid.* p. 186).

(62) *Arch. can.* 1894, p. 458; voir aussi p. XIX.

(63) *N. B. Coll.* No 2, p. 254.

(64) *Ib.* p. 257.

(65) *V. Journal*, p. 126.

(66) Dans les comptes de l'abbé L. Marcoux, présentés à Mgr Plessis le 22 août 1815, il est fait mention de 17 schellings et 6 deniers pour racommodage d'un ciboire et d'un calice. En 1900, Mgr LeBlanc, nommé curé à Kingsclear, où les Sauvages avaient émigré d'Ecoupak, trouva dans un baril de vieux objets de culte, trois petits morceaux d'un calice: le nœud, le pied et la coupe, qu'il assembla et que Mgr Casey voulut bien consacrer de nouveau. Il est en argent battu, de forme élégante. Il est maintenant à l'Archevêché de Moncton. Resté longtemps à Scoudouc, il a été donné par M. J. L'Archevêque, curé, à Mgr Mélançon, Archevêque de Moncton (*Hist. Sites*, 271). De même, un petit ciboire, de même marque, pouvant contenir de 20 à 30 hosties, donné par M. A. Gaudet, curé de Cocagne.

(67) Indian Village (*Orig.*, 141), formed in 1794 when the Indians bought 9 acres after the sale of Awpac; in 1816, the N. B. Government bought 300 acres in addition for them.

(68) Voir *Origin of Settlements*, p. 141.

(69) *Journ.* 113.

(70) *N. B. Coll.* 10, 100.

(71) *Coll.* 10, 77.

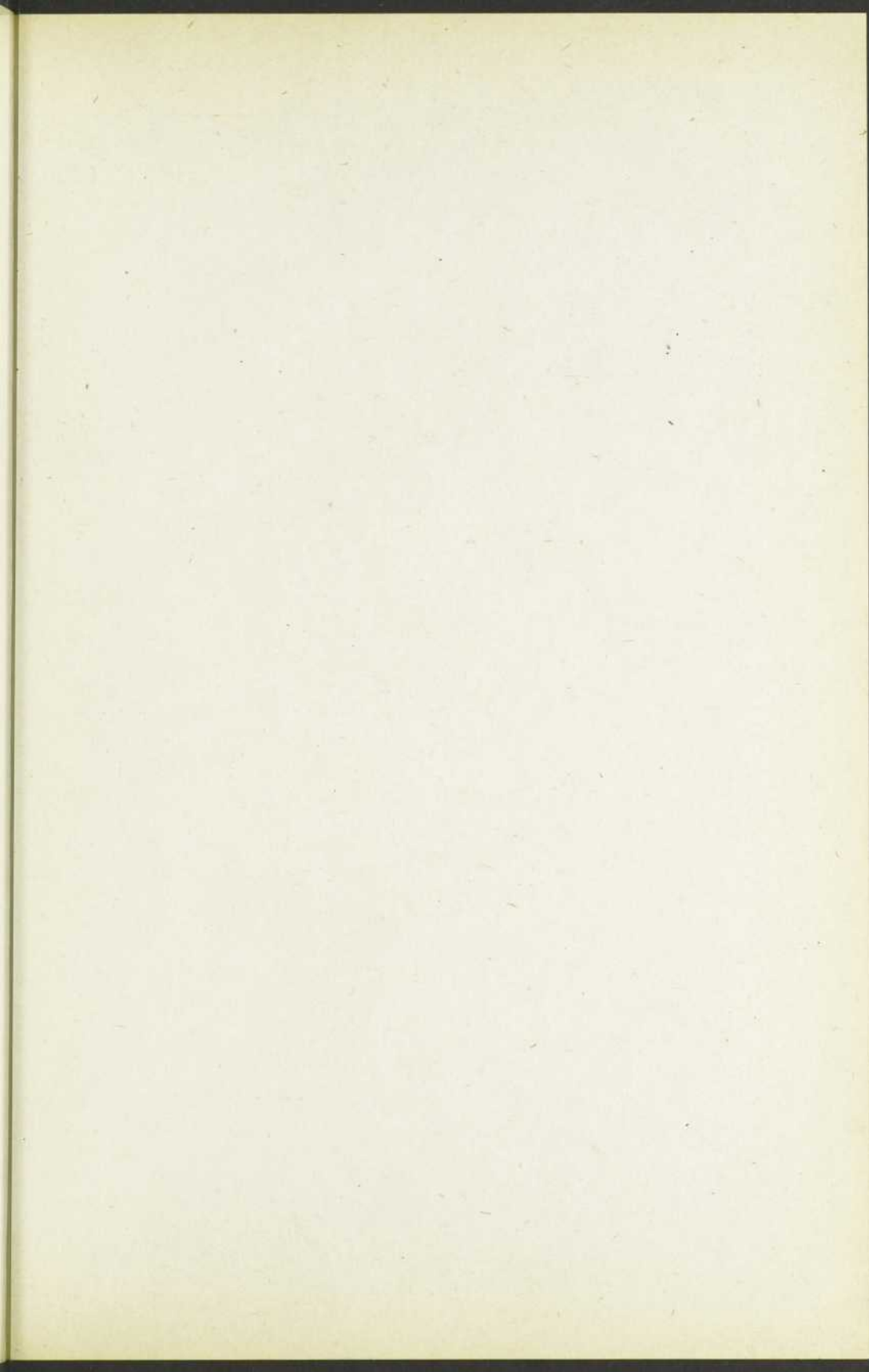
(72) *N. B. Coll.* 10. 43.

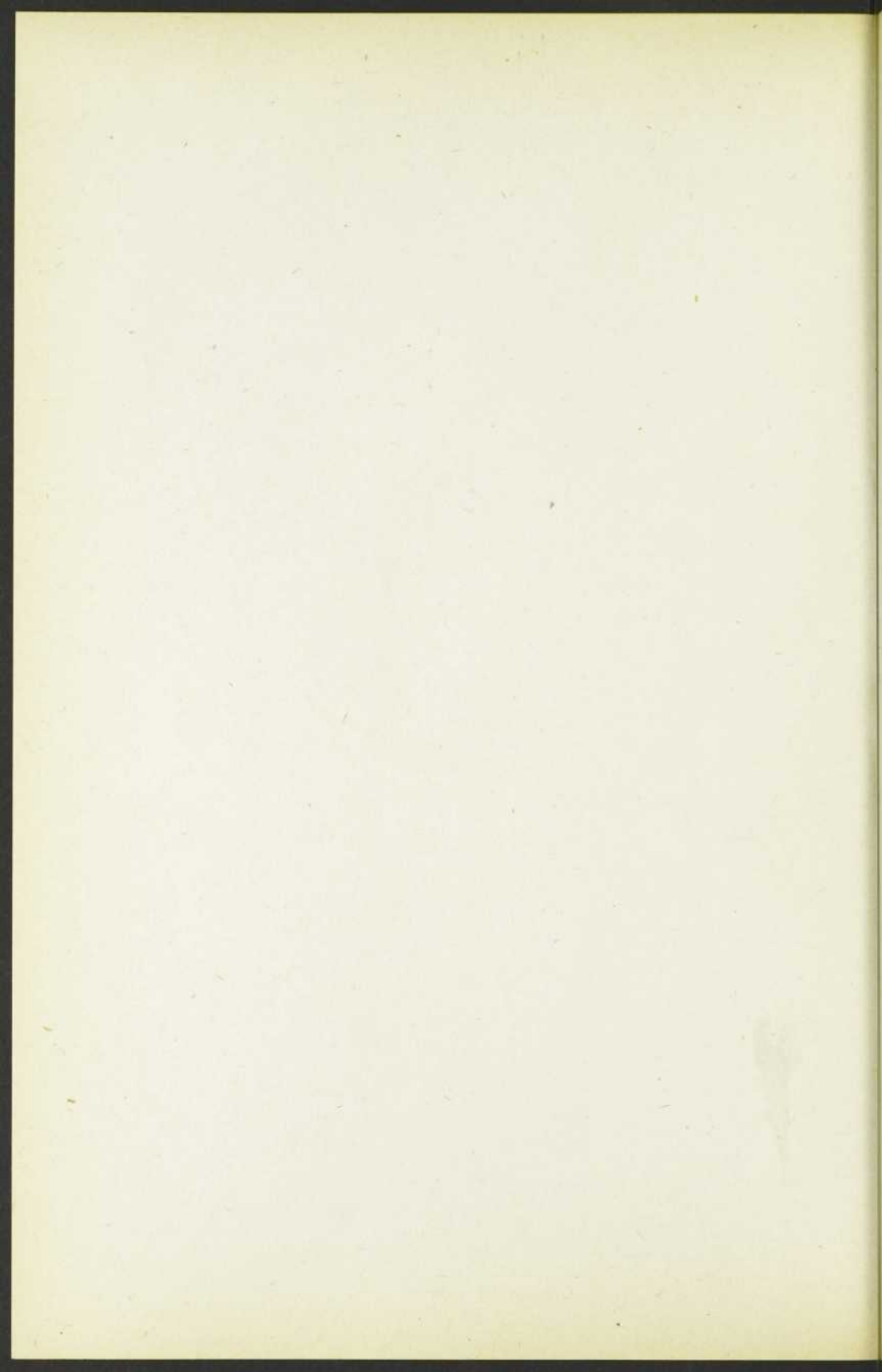
(73) *V. Coll.* 2, 160.

(74) Fondée en 1870, entre Andover et Plaster Rock.

(75) *Origin*, 176.

(76) Sur le *Campbellton Graphic* du 24 juillet 1941, on mentionne la sépulture à Fredericton de l'Agent R. L. MacCutcheon, à laquelle assistèrent les chefs des quatre Réserves: Devon, Woodstock, Oromocto et Kingsclear.





Memramcook



I

Avant de devenir une importante colonie française (1) et un remarquable foyer de vie sociale et religieuse, Memramcook formait avec Richibouctou le grand district central de la partie nord-est du pays des Micmacs, entre ceux de Pictou et de Ristigouche. Il comprenait les comtés actuels de Cumberland en Nouvelle-Ecosse, et ceux d'Albert, Westmorland et Kent au Nouveau-Brunswick. La résidence du chef était Chinectou ou Chiguenictou, en leur langue *Sigenigtok*; d'où le nom de sa Bande, *Sigenigteog*. Les Français les appelaient plus simplement Ceux de la Baie Verte. C'est là qu'était leur groupement principal, lors de la colonisation de Beaubassin. Ils l'appelaient *Oegômigeg*, le bout de la terre, voulant dire sans doute que là aboutissaient tous les portages. Le majestueux cap Chinectou, entre les deux grandes baies de Chinectou et des Mines, nommé par Champlain pour ce motif cap des deux Baies, était considéré comme le pivot de cette région, de même que le Cap Sable ou Nègre pour celle du sud-ouest, *Gespogoitg*.

Aujourd'hui la région de Richibouctou est devenue la plus considérable; elle a pris dans les temps modernes une telle importance qu'elle a fait presque disparaître l'ancien nom. Il ne reste plus que quelques petits groupes micmacs autour de Memramcook, à Beaumont, Shédiac, Bouctouche, tandis que le seul village de Big Cove, sur la rivière Richibouctou, compte plus de monde que tous les autres ensemble. Mais du temps de la colonie française, Chinectou a été, après Port-Royal, le premier groupement micmac visité par les missionnaires.

En effet le P. Biard, accompagné de quatre sauvages, s'y rendit avec Biencourt dès 1612, sur la fin d'août (2). Il dit qu'il y avait là 60 à 80 sauvages, probablement des chefs de famille, "qui ne sont pas si vagabonds que les autres, soit parce que le lieu est plus retiré, soit qu'il est plus abondant en chasse, n'étant pas besoin d'en sortir pour vivre. Le pays est en général agréable et, à mon avis, de grande fertilité s'il était cultivé". A leur retour ils eurent du mauvais temps et furent en danger de périr. Le Père suggéra aux sauvages qui l'accompagnaient "de faire à Notre-Seigneur et à sa bénie Mère le vœu de se faire chrétiens. Ils le firent volontiers, et la tempête cessa". Mais, arrivés à Port-Royal, il ne put, faute de vivres, les garder 4 ou 5 jours pour les catéchiser; il fallut avec regret en remettre l'accomplissement à plus tard, même à beaucoup plus tard, car l'année suivante la pauvre mission fut détruite par le pirate Argall.

II

La colonisation française de Chinectou commença en 1672, sous l'administration de Grandfontaine. Quatre familles y arrivèrent de Port-Royal avec Jacques Bourgeois et formèrent bientôt un village des plus prospères. Le 24 octobre 1676 Michel Le Neuf, sieur de La Vallière, en devint le premier Seigneur. L'endroit était déjà appelé Beaubassin par les Français, et le seigneur donna ce nom à l'un de ses enfants, Alexandre, né en 1666. Ce fut la seigneurie la plus importante de tout ce qui est aujourd'hui le Nouveau-Brunswick, et la seule où les conditions de l'établissement de colons aient été remplies.

Le 16 juillet 1678 il fut nommé par Frontenac gouverneur de l'Acadie après M. de Chambly, et le 2 septembre suivant il accorda aux Récollets un terrain pour bâtir une église et une résidence (3). Cette église, commencée en 1679, terminée vers 1686, fut dédiée à Notre-Dame du Bon-Secours, et devint plus tard Notre-Dame de l'Assomption: deux titres qu'on retrouve aujourd'hui dans la ville archiépiscopale de Moncton. Le Père Claude Moireau, récollet, en fut le fondateur. Déjà il y résidait depuis 1675.

Son premier acte, entré dans l'ancien registre de Beaubassin, est un mariage, le 24 avril 1679, celui de Pierre Mercier et d'Andrée Martin, de la paroisse de St-Jean-Baptiste de Port-Royal. On voit ici que cette paroisse portait encore le nom de son ancien titulaire, et non le nouveau que lui avait donné Mgr de Laval, lors de l'érection canonique le 30 octobre 1678, l'Assomption. Il en est ainsi également dans les registres de Port-Royal, depuis 1702. Un autre mariage est mentionné à Beaubassin en 1680, et deux le 2 novembre 1682. C'est dans l'un de ceux-ci, celui de Jacques Cochin et Marie Morin, qu'on a trouvé le titulaire de l'église, ainsi que le nom du célébrant, signé: Père Claude Moireau (sic), ptre Récollet, Missionnaire au dit lieu: "Je les ai mariés, dit-il, dans notre église de Notre-Dame du Bon-Secours". Le 27 septembre 1681, c'est celui de Barbe de La Vallière, fille du seigneur (4). L'Intendant de Meulles, visitant ce village en 1686, y trouva une population de 19 familles et 129 âmes. Peu après, Mgr de Saint-Valier y comptait 150 âmes, dont trois familles de Sauvages chrétiens.

Le courageux prélat avait entrepris de visiter cette année-là son immense diocèse. Le P. Moireau ayant été appelé à Québec pour être supérieur de sa communauté, l'évêque laissa à Beaubassin un de ses compagnons, l'abbé Jean Beaudoin, sulpicien, qui en fut ainsi le second missionnaire résidant de 1686 à 1698. "Ce sont de fort bonnes gens, écrit-il, qui craignent Dieu et vivent en paix; ils seraient irréprochables, s'ils étaient plus réservés dans la traite de l'eau-de-vie avec les sauvages. Leur chapelle est petite; elle n'est que de torchis entouré de pierres; la couverture n'est que de paille, et le corps de bâtisse ne peut durer longtemps. Il faudra en construire une autre avec un presbytère, et faire un nouveau cimetière tout proche: celui dont on se sert est très éloigné, et il faut passer un ruisseau pour y porter les corps" (5). De retour à Québec, le saint évêque leur adressa une lettre paternelle pour les encourager et préciser ses recommandations.

L'abbé Beaudoin eut bien des épreuves. En 1690 l'amiral Phipps s'empara de Port-Royal et fit prisonnier les abbés Petit et Trouvé; de sorte que MM. Beaudoin et Geoffroy eurent à desservir tous les postes de l'Acadie. Puis le tour de Beau-

bassin arriva d'être visité par cet autre barbare, Benjamin Church, qui brûla les habitations et l'église; le pillage dura 9 jours. Cette même année M. Beaudoin dut se rendre à Terre-Neuve comme chapelain de l'expédition de d'Iberville, à laquelle il ne survécut pas longtemps; il mourut à Beaubassin même en 1698. M. Claude Trouvé, sulpicien également, est aussi donné comme missionnaire à Beaubassin (1694-1704); mais il semble que son ministère consistait surtout à parcourir les postes ou groupements jusqu'à Canso, et principalement Chipoudy, Petitcodiac et Memramcook, qui allaient bientôt prendre un grand développement. Il mourut en 1704; et il n'y eut plus de Sulpiciens en Acadie jusqu'à l'arrivée de M. de Breslay en 1722.

III

De temps en temps il se détachait quelques colons de Port-Royal et de Chinectou pour se rendre dans cette région, longtemps connue sous le nom de Trois Rivières. Il y avait aussi des hommes d'aventure, des coureurs de bois, des pêcheurs et surtout des trafiquants. M. de La Vallière lui-même faisait la traite à Chipoudy depuis plusieurs années, et son fils, le sieur de Beaubassin, y passa l'hiver 1697-98.

Quand ces colons furent devenus un peu nombreux, ils furent visités régulièrement et desservis par les missionnaires de Chinectou. Aussi cette Eglise a-t-elle été à bon droit appelée l'Eglise-mère de Memramcook, laquelle est ensuite devenue le centre de ce district et à son tour la mère de beaucoup d'autres Eglises. Mais la grande poussée de colonisation de ce côté eut lieu en 1698, lorsque deux hardis colons de Port-Royal, chefs de nombreuses familles, décidèrent d'aller s'y établir, avec la permission du seigneur, l'un à la rivière Chipoudy même, l'autre sur le Petitcodiac, qui se jette dans la baie de Fundy par la même embouchure que la Memramcook.

Le premier était Pierre Thibodeau, qu'on appelait le meunier de la Prée-Ronde, parce qu'il avait bâti un moulin à cet endroit, en haut de la rivière Annapolis. Il avait 67 ans. Au

printemps il partit avec quatre de ses fils : Pierre, Jean, Antoine et Michel, et un de leurs camarades, Pierre Gaudet. Ils visitèrent la rivière Chipoudy, puis celle de Petitcodiac, et pénétrèrent jusqu'à la Memramcook. Tous ces cours d'eau étaient bordés d'admirables prairies, que la marée recouvrait en partie (6). Ils revinrent ensuite à Chipoudy, où ils firent un bon campement. Le chef de l'expédition retourna seul à Port-Royal, d'où il apporta, à la fin de juillet, de la farine pour six mois, des outils, quelques semences, emmenant aussi deux bœufs et un cheval.

Plusieurs nouveaux colons se joignirent à lui ; les principaux étaient Guillaume Blanchard et ses deux fils aînés. Ceux-ci, laissant le meunier à Chipoudy avec ses gens, allèrent s'établir sur le Petitcodiac. Thibodeau choisit le sommet d'une éminence qui dominait la prairie pour se bâtir une résidence, avec une étable et une grange, où l'on serra bientôt une forte provision de foin. Il reconnut aussi une place favorable pour établir un moulin. Mais il ne voulut pas y passer ce premier hiver ; il ramena tout son monde à Port-Royal. Blanchard fit de même.

Ils apprirent bientôt que M. de Villieu, un des officiers de la petite garnison de Port-Royal et gendre de La Vallière, s'était fait attribuer, le 21 août 1700, une concession de deux lieues de front sur deux de profondeur, à partir du cap en face de l'île aux Meules (Grindstone Island) y compris celle-ci, et s'étendant aux trois rivières. Il supposait que tout ce territoire faisait partie de la seigneurie de son beau-père, qui ne résidait plus en Acadie depuis 15 ans, et il voulait la diviser en petits lots de colons à réconcéder. Ceci ne plaisait pas aux anciens colons, qui portèrent leur cause devant la Cour de France. Avec une lenteur remarquable la Cour déclara, les 20 mars 1703 et 3 juin 1705, que ces rivières étaient en effet comprises dans la concession de La Vallière, mais que ce seigneur ne devait pas molester les colons actuels dans leurs établissements. Ceux-ci n'avaient pas tant attendu pour continuer tranquillement leur exploitation.

Dès le printemps de 1700, Thibodeau était retourné à Chipoudy, emmenant avec lui cette fois sa femme, Jeanne

Terriau, mère de 11 enfants, ainsi que Pierre Brossard ou Brassard, fils de Jean-François Brossard, autre cultivateur de ses voisins. Il emmena encore quatre autres fils de laboureurs : André et Jacques Martin, Pierre et François Pitre, avec six jeunes garçons, engagés à son service pour deux ans. Avec l'attirail de ses deux moulins, un à scie et l'autre à farine, il embarqua toutes les munitions nécessaires, une basse-cour complète, un cheval, des vaches, un taureau, des porcs, de la volaille, etc. Quand l'installation fut terminée et l'exploitation vigoureusement lancée, Thibodeau repartit pour la Prée-Ronde, afin de voir à ses autres affaires.

En 1701 Jacques Martin se rendit à Port-Royal pour épouser une sœur de Pierre Brossard, qu'il emmena à Chipoudy, avec sa mère Catherine Richard ; le père Brossard ne les rejoignit qu'en 1702. Plusieurs l'imitèrent, allant à Port-Royal pour les cérémonies ; mais en 1703 trois couples furent mariés à Chipoudy même par le missionnaire de Beaubassin (7) ; c'était encore l'abbé Trouvé. L'année suivante, le 28 décembre 1704, mourut à la Prée-Ronde le vieux Thibodeau, qui était le vrai fondateur de Chipoudy, comme Jacob Bourgeois de Beaubassin, Pierre Mélanson et Jean Therriot des Mines, Mathieu Martin de Cobéguit. Son industrieuse énergie donna naissance à cette forte colonie, qui fut divisée plus tard en trois paroisses.

En 1701 Guillaume Blanchard était également retourné à Petitcodiac avec ses trois fils aînés, René, Antoine et Jean, son gendre Olivier Daigle, et trois neveux, fils de sa sœur mariée à Pierre Gaudet : Antoine, Germain et Guillaume, tous capables de mettre cette concession en valeur. A part la culture du sol, la pêche et la chasse abondantes aidaient aux approvisionnements. En 1702 ils y ajoutèrent la fabrication du sucre d'érable.

On ne peut pas fixer avec précision l'origine de la colonie ou mission de la rivière Memramcook. On a dit que les missionnaires de Beaubassin l'auraient visitée dès le temps du P. Moireau, que la première chapelle aurait été bâtie de son temps. Il est difficile de le croire ; car Mgr de Saint-Valier ne s'y est pas arrêté en 1686 ; il ne la mentionne même pas, ni M. de Meulles non plus. Mais il est certain que les Gaudet y émigrè-

rent de Petitcodiac, et retournèrent ensuite à Port-Royal; Guillaume Blanchard lui-même y prit des lots; car nous avons, aux Archives de la Nouvelle-Ecosse, une réclamation du 31 juillet 1739 auprès du gouverneur anglais, signée par lui sous le nom de William, ensuite Honoré (René?) Blanchard, Pierre et Bernard Godet, Michel Richard, Jean-Simon Leblanc, William, Charles et Francis Girouard, enfin Pierre Dupuis, tous alors d'Annapolis, — contre Jean Hébert, Pierre Cyr (fils), Joseph et Honoré Cyr, de Memramcook, pour avoir saisi sans permission des terres cultivées par eux dans cette colonie.

Tels sont les premiers noms authentiques que nous ayons de colons de Memramcook même. Nous ne connaissons pas le résultat de la réclamation; ç'a été probablement un arrangement à l'amiable; cela importe assez peu aujourd'hui. Mais cela nous permet de faire remonter avec assez de probabilité, aux années qui suivirent l'établissement de ce premier groupe, la construction de la première chapelle, — d'après une tradition locale, sur la rive gauche de la rivière, non loin du pont actuel de Dorchester-en-haut, quelques années après la prise de Port-Royal par les Anglais (1710).

IV

Voici maintenant une liste incomplète des missionnaires qui se succédèrent alors à Beaubassin, desservant en même temps les Trois-Rivières:

Le 4^e (après Moireau, Beaudoin et Trouvé) le P. Félix Pain, récollet (1712-18). Son premier acte, le 9 juillet 1712, fut celui du mariage d'un irlandais, assez mal francisé, Jacques Guénard, probablement Connor, natif de *Doublane* en Irlande; suivent cinq autres actes où il se dit faisant les fonctions curiales, à défaut de curé; après quoi il signe comme "missionnaire de Beaubassin". Il fit en 1714 un recensement détaillé de l'Acadie, donnant pour Beaubassin 59 familles et 352 âmes. Mais les fiefs de Chipoudy et Petitcodiac n'y sont pas compris; quant à Memramcook, il n'est même pas nommé, comme s'il n'existait pas encore (8). On ne comptait alors que

55 personnes dans ce district; mais en 1730 il y en avait 170; et l'augmentation continua jusqu'à la déportation. C'est aussi du temps du P. Félix que fut signé le pauvre traité d'Utrecht (11 avril 1713), qui livra sans conquête l'Acadie à l'Angleterre. Mais les limites n'en étant pas fixées, l'Angleterre n'en fût maîtresse que nominale et ne posséda efficacement que Port-Royal. C'est pourquoi les Acadiens se considérèrent comme chez eux, non seulement au nord, dans ce qui est devenu le Nouveau-Brunswick, mais même dans la péninsule, qu'on ne contestait pas aux Anglais; il y eut une période d'accalmie relative jusqu'en 1748, pendant laquelle ils se développèrent considérablement et accomplirent leurs grands travaux d'assèchement et de culture.

Le 5^e missionnaire, le P. Vincent, récollet (1718-22) succéda au P. Félix, qui devint missionnaire des Mines. Le gouverneur anglais, Richard Philipps, les qualifiait de — gouvernants — avec un mépris peu déguisé: "*Vincent and Felix, governors at Minas and Chignecto*". Il accorda cependant aux Acadiens des restrictions au serment qui leur fut imposé. Le registre de l'Eglise de Beaubassin, qu'on a au Département des Archives à Ottawa, n'est qu'une copie; mais par exception on a l'autographe du P. Vincent sur une petite feuille collée à un acte de mariage du 17 octobre 1719. Son dernier acte est du 3 février 1722. Mais l'année précédente, sans doute en son absence, son confrère le P. Michel Bruslé avait fait un mariage le 27 juillet 1721, "après publication de deux bans et dispense du troisième par ordre de notre Supérieur". Ce même P. Michel avait ondoyé, le 6 juin 1703, au fort Frontenac, (le Kingston d'aujourd'hui) Louis-Luc de La Corne, futur Commandant de Beauséjour.

Le 6^e missionnaire fut l'abbé René-Charles de Breslay, sulpicien (1722-24), sans autre titre, semble-t-il, que celui de grand vicaire de Québec; car le 1^{er} août 1722, n'y ayant pas de curé dans cette paroisse, il baptisa un petit indien, Pierre Arguimault, fils de Joseph et petit-fils de Philippe Arguimault, chef des Sauvages de Beaubassin. Il rédigea ensuite plusieurs autres actes comme missionnaire. Le 2 mai 1723 il maria

Pierre Buhot de l'île St-Jean et Madeleine Poirier, qui s'établirent à la pointe Buot, à laquelle ils donnèrent son nom.

Il y a ensuite dans le registre une interruption de dix ans. Mais nous savons par la découverte, vers 1860, d'une pierre angulaire, conservée au musée du collège de Memramcook, que M. de Breslay entreprit à Beaubassin la construction d'une nouvelle église qu'il dédia à la bonne sainte Anne. Il bénit cette pierre le 9 juin 1723; l'inscription en latin est très bien conservée; elle constitue certainement une des belles reliques historiques de l'ancienne Acadie. Elle est à présent en dépôt au musée de Beauséjour. Cependant cette église n'est jamais désignée sous ce titre dans le registre. A partir de 1732 elle sera toujours appelée l'Assomption ou Notre-Dame de l'Assomption. En 1724 M. de Breslay devint curé de Port-Royal, désormais Annapolis.

Après le traité d'Utrecht plusieurs familles et beaucoup de jeunes gens quittèrent cette capitale pour se rendre à Chipoudy. Entre autres les frères Brossard, Joseph et Alexandre, allèrent en 1727 y repoinde leur frère Pierre. Ils étaient mariés aux deux sœurs Thibodeau, Agnès et Marguerite, filles de Michel. Des contestations ne tardèrent pas à s'élever entre colons au sujet des terrains. Il y en avait déjà eu sans doute; mais alors tout s'arrangeait à l'amiable et sans bruit, au besoin devant les anciens ou le missionnaire. Désormais on recourra souvent aux autorités anglaises. Le premier cas, mentionné aux Archives de la Nouvelle-Ecosse (III, 218), est du 27 mars 1732. Il s'agit précisément de terres à Chipoudy et Memramcoop (*sic*), contestées entre Claude Landry et René Le Blancs (*sic*) des Mines. Le Tribunal donne gain de cause à Leblanc.

Mais ce qui nous intéresse davantage c'est que nous avons là la première mention de Memramcook comme colonie distincte, dans un document officiel, daté et publié. Bien plus nous allons avoir avant longtemps comme la charte civile des Trois Rivières. Car le 5 mai 1738 le notaire Bourg fut chargé par le gouverneur Armstrong de visiter et de délimiter les terres de Chipoudy, Memramcook et Petitcutiac, de faire le recensement des habitants, d'examiner leurs titres et leurs prétentions, et de lui en faire un rapport exact et complet (9).

Ce rapport, qui serait si intéressant, nous manque. Mais le fait est désormais acquis que chacune des trois rivières est officiellement reconnue comme colonie acadienne distincte. Il pouvait y avoir alors 75 familles; il y en avait 150 à Beaubassin.

Un autre résultat important pour Petitcodiac, c'est que les terres elles-mêmes des frères Brossard à Chipoudy ayant été réclamées par d'anciens colons de Port-Royal, ils décidèrent de les abandonner vers 1740, et d'émigrer à Petitcodiac, où se trouvait déjà leur autre frère Noël. Alexandre s'arrêta au principal village; Joseph alla se fixer à six milles plus haut, au Cran, aujourd'hui Stony Creek, en face de Dover (10). Ces détails permettent de reconnaître Hillsborough comme la place de l'ancien village de Petitcodiac, bien différent du Coude, qui devait désigner l'emplacement actuel de Moncton. Cependant on retrouve Alexandre à Chipoudy en 1744. Ambroise Brault et François Comeau étaient alors des habitants de la même colonie.

Le 7^e missionnaire résidant à Beaubassin, Pierre Verquaille (alias Verquailie), ne nous est connu que par deux actes aux registres de Grand-Prée, signés par lui, en 1725, comme curé de Beaubassin. Les missionnaires se rendaient ainsi service les uns aux autres. Un des cas les plus intéressants se passa à Beaubassin même, en avril et mai 1733, lorsque le P. Gélase de Lestage, récollet, y faisait du ministère, tandis qu'il était alors "missionnaire à Chikpouty (sic)". C'est la première et, je pense, la seule mention expresse d'un missionnaire résidant là; même ailleurs dans les trois rivières, on n'a aucun nom avant celui de l'abbé Le Guerne. Le curieux ici est que le titulaire de Chipoudy dessert momentanément Beaubassin. Les catholiques de Hopewell, Riverside et Albert, seront contents de saluer ce zélé prêtre franciscain, qui a enseigné chez eux la religion il y a plus de 200 ans.

Un autre missionnaire de passage, digne de particulière mention, Récollet comme le précédent, est le P. Bernardin de Gannes qui, en 1746 et 47, faisait à Beaubassin les fonctions curiales en l'absence du missionnaire. Il était fils du capitaine Louis-François de Gannes de Falaise, qui devint Seigneur de

la Hève et Major de l'Acadie. C'est lui qui a été vraiment le premier prêtre acadien. Généralement on accorde cette *priméur* à l'abbé Bourg; mais en réalité il n'est que le troisième. Le P. Bernardin, né à Port-Royal le 29 mars 1704, fut baptisé par le P. René sous le nom de Louis-Joseph; il entra au couvent Saint-Antoine des Récollets à Québec en 1723 ou 24, devint religieux et fut ordonné prêtre le 24 septembre 1729, 15 ans avant la naissance de l'abbé Bourg. Dans son certificat d'ordination il est appelé "acadiensis". Il mourut à Montréal le 20 décembre 1775 (11). Son frère Pierre, le second prêtre acadien, fut ordonné, à son tour, le 21 octobre 1731, et devint chanoine de la cathédrale de Québec, puis de St-Sauveur de Metz en France, où il mourut en 1774.

Le 8^e missionnaire résidant fut l'abbé Jacques Le Lache, d'abord de 1732 à 1735, puis en 1739, et même en 1740-42, en l'absence de M. de Saint-Poncy, qui lui avait succédé. On trouve encore son nom dans les registres de Port-Royal le 5 novembre 1732. Il accorde des dispenses, en vertu des pouvoirs de M. de la Goudalie, grand vicaire de Mgr de Québec et curé de la Grand-Prée des Mines. Ce missionnaire signe toujours comme ci-dessus, quoiqu'on trouve ailleurs Lesclaches, Desclaches, écorché en Deschlasche, *priest at Chignecto*, et Desclasses (12).

Le 9^e, M. de Saint-Poncy de la Vermède, prêtre des Missions Etrangères (1740-42). Dans un acte de mariage du 24 octobre 1740, il se dit "prêtre missionnaire et grand vicaire de l'Acadie" (sic); cependant la dispense est accordée par M. de la Goudalie, curé de Grand-Prée des Mines, aussi "grand vicaire de l'Acadie". Mais dès le 30 octobre 1741, il se dit simplement faisant les fonctions curiales dans la paroisse de Beaubassin.

Le 10^e, le Père Laboret, jésuite (1742-44), se dit "prêtre missionnaire et curé de Beaubassin". Fut honoré d'une rebuffade peu banale de la part du gouverneur Mascarene. Le 14 novembre 1743 celui-ci écrit au grand vicaire de la Goudalie qu'il est en général content des missionnaires, excepté M. Laboret, à qui il sera obligé de faire sentir combien sa conduite lui déplait; puis, généralisant ses remarques, il va jusqu'à

mentionner la responsabilité de tels hommes en ce monde et en l'autre: *How will those answer in this world and in the World to Come* (avec deux majuscules)? Il aurait bien fait de prêcher la même morale à plusieurs de ses sujets (13).

De son temps, et sous ses deux successeurs à la veille du Grand Dérangement, plusieurs prêtres séculiers et réguliers firent en passant du ministère à Beaubassin, transformé bientôt en Beauséjour. Nommons d'abord l'abbé Devaux (1744); ensuite M. Dugué (Duguay, Duguez, Duquoi) prêtre missionnaire faisant les fonctions curiales, par ordre de M. Miniac grand vicaire. D'après une lettre de l'abbé de l'Isle-Dieu (1754) il n'aurait quitté Beaubassin qu'en 1753, laissant cette mission et celle des trois rivières sans prêtre; ce qui alors n'était pas encore tout à fait vrai. Le P. Maurice de la Corne, récollet, missionnaire des sauvages à Miramichi, y fit du ministère (1744-47); il était le frère du chevalier de la Corne, le vainqueur des Anglais aux Mines le 11 février 1747; le 15 mai 1746 il avait reçu de Québec l'ordre de se transporter à Beaubassin avec ses sauvages, pour y attendre le détachement qu'on y envoyait.

Le Loutre lui-même était là en 1745 et fit deux baptêmes; il se rendit ensuite à Chibouctou (Halifax) pour rencontrer la flotte du duc d'Anville, et de là en France d'où il ne put revenir qu'en 1749, ayant été deux fois fait prisonnier par les Anglais. Enfin M. Maillard eut aussi l'occasion de rendre quelques services à cette mission: il baptisa, les 19 et 20 mai, une petite Reine Haché de Oueskak, Jacques Bernardin Dugué, famille de Méjagouèche (sic), et Victoire Godet de la Butte, paroisse de Beaubassin, (signé): *Maillard, prêtre*.

Le 11^e missionnaire résidant fut l'abbé Fr.-Xav. Brassard, envoyé de Québec en 1749; mais il ne réussit à plaire ni au gouverneur anglais ni à M. Le Loutre; c'en était bien assez pour laisser sa place au P. Charles Germain, qui fut

Le 12^e et dernier; il avait déjà fait les fonctions de curé par ordre de M. de Miniac (1744-48). Ce fut un des derniers ordres donnés par ce grand vicaire, que les Anglais ont confondu avec M. Manach, missionnaire des sauvages, successeur du P. de la Corne. Il retourna en France en 1749, et M. Manach en 1761. C'est le P. Germain qui signa, le 24 septembre 1748,

le dernier acte contenu dans le registre de Beaubassin. En 1750 il devint missionnaire titulaire, mais sous la direction de M. Le Loutre, qui était aussi vicaire général pour cette région. Il avait même pris effectivement charge de Beaubassin, après avoir abandonné sa résidence de Shubenacadie, à son retour de France. Il était arrivé à Louisbourg avec le nouveau gouverneur Desherbiers, le 28 juin 1749; la place fut évacuée par les Anglais le 14 juillet, et Le Loutre partit pour Shubenacadie, d'où il se transporta avec ses sauvages à Beaubassin.

V

La situation n'était pas gaie. L'orage du "Grand Dérangement" n'était pas très loin. Les Anglais étaient convaincus qu'ils ne réussiraient pas à s'assujétir les Acadiens à leur manière; et ils avaient depuis longtemps décidé en secret de s'en débarrasser, par la ruse et la force, sans se préoccuper de cette diplomatie qui tient à respecter les droits du prochain. Il leur tardait aussi de prendre enfin possession de tout le territoire, qu'ils croyaient leur appartenir depuis le traité d'Utrecht, et que l'autre diplomatie ne réussit pas à délimiter. Mais il leur fallait pour tout cela une force militaire suffisante et surtout une forteresse pour s'y appuyer. Ils l'eurent enfin en 1749; et le premier gouverneur de la nouvelle capitale (Cornwallis) en informait les Acadiens, par sa proclamation du 1^{re} août (new style) 1749. Elle était encore datée de Chebucto (sic), qui allait bientôt s'appeler Halifax. Il exigeait un serment d'allégeance; mais ce n'était qu'un prétexte, comme on le constata le 5 septembre 1755.

En attendant, le gouverneur du Canada prit de son côté ses précautions pour mettre à l'abri d'un coup de main ce qu'il considérait comme l'Acadie française. Il envoya le chevalier de la Corne établir un poste militaire à Cocagne (ou Shédiac), qui était le port de mer le plus proche du cap Tourmentin et de la Baie Verte, limite supposée de l'Acadie anglaise; il devait y bâtir un fort, et prendre possession des trois autres rivières,

Memramcook, Petitcodiac et Chipoudy (14). Le 15 octobre il prit la peine d'en informer Cornwallis: "Vous ne devez pas être surpris, lui écrit-il, que j'aie envoyé un détachement de troupes aux villages de Petcoudiac, Memramcook et Chipoudy, pour y maintenir notre position, jusqu'à ce que les limites de notre territoire acadien soient réglées" (15). D'après une lettre précédente au Ministre (20 septembre), ses ordres comprenaient aussi la région de Tintamarre, c'est-à-dire Beauséjour (16). Cornwallis en fut au contraire très surpris et irrité. Sans aucun retard il prit ses mesures pour lui en demander compte sur un autre ton.

Le chevalier de la Corne lui aussi, arrivé à Shédiac le 19 novembre, se hâta de se rendre à Memramcook, où il établit ses quartiers généraux et se fortifia sur la rive gauche de la rivière. M. Le Loutre, informé de son arrivée, se porta à sa rencontre. C'est sûrement par ses conseils qu'il alla sans retard s'établir à Memramcook et ensuite à Beauséjour. Mais, avant de partir, Le Loutre avait demandé aux habitants de Tintamare de lui bâtir une église pour ses sauvages. Ils n'étaient alors que 15 à 20 familles; mais ils se portèrent avec tant d'empressement à lui rendre ce service, qu'à son retour de Shédiac elle était prête. Il faisait de grands efforts pour amener les Acadiens à sortir de l'Acadie anglaise et émigrer du côté nord; ils avaient beaucoup de répugnance à quitter leurs villages, surtout celui de Beaubassin. Mais quand on fut sûr que les Anglais allaient l'envahir, il fallut bien s'y décider.

Dès le 31 mars 1750, le chevalier de La Corne écrivait de Memramcook au ministre pour lui annoncer son arrivée à Ejajidaik le 19 novembre dernier et sa prompte installation à Memramcook, parce que, dit-il, les Anglais se préparent à nous attaquer. Peu après en effet, encore de Memramcook, il écrivait à Desherbiers au Cap Breton, que le 1^{er} mai à 3 heures du soir on avait reçu des signaux de la baie de Chincetou, et 2 heures après arrivaient sept bateaux anglais, qui mouillèrent à Ouescak, où ils restèrent tranquilles toute la nuit. M. de La Corne rassembla à Memramcook son monde des deux autres rivières, fit partir pour Beauséjour le P. de La

Corne, son frère, avec 50 de ses sauvages, et s'y rendit lui-même à la pointe du jour.

Il était temps. A 8 heures du matin un des bateaux anglais s'approcha du village de Beaubassin, qu'il trouva tout en flammes. Les Acadiens et les sauvages avaient allumé cet incendie, probablement sur l'ordre ou le conseil de M. Le Loutre et du P. Germain, non seulement pour ne laisser que des ruines aux envahisseurs, mais aussi pour déterminer enfin les propriétaires hésitants à passer du côté des Français. Ils brûlèrent 150 maisons, ainsi que l'église et la chapelle Ste-Anne (16 bis) ; sans doute l'église *ou* chapelle, parce qu'il n'y en avait qu'une, celle bâtie par M. de Breslay en 1723. M. Murdoch parle à tort de deux églises (17). Le P. Germain célébra la dernière messe ce samedi 2 mai 1750, et descendit la cloche, qui fut transportée à Beauséjour.

C'est le Major Charles Lawrence, commandant aux Mines, qui fut chargé par Cornwallis de diriger cette expédition. Il dit dans son Journal (18) qu'il arriva vendredi le 20 avril ; le Dr Webster en conclut que ce ne fut donc pas le 1^{er} mai, comme dit Pichon (19), et même Rogers (20). Mais en réalité ces deux dates n'en font qu'une, la première est celle de l'ancien calendrier (*old style*), l'autre celle du calendrier grégorien (*new style*), que les Anglais n'adoptèrent que deux ans plus tard, en septembre 1752. Donc Lawrence arriva le 1^{er} mai ; le lendemain, ne pouvant pas débarquer du côté du village en flammes, il projeta de le faire du côté des Français. Comme ceux-ci ne semblaient pas d'humeur à le lui permettre sans résistance, il demanda une entrevue à leur chef. Elle lui fut accordée poliment, et le refus de débarquer fut aussi poli et catégorique. Le Major ne crut pas prudent d'essayer de s'en rendre maître par la force, et ses officiers moins encore. Ils levèrent l'ancre le 3 mai, et rentrèrent aux Mines.

VI

On savait bien que ce n'était que partie remise, et on songea à se préparer en conséquence. Les Acadiens de Beaubassin et d'ailleurs avaient enfin compris la dure leçon : ils affluaient tous les jours du côté de Beauséjour, afin de se mettre plus en sûreté, à l'abri du fort qu'on allait construire. Jusque là toute cette région s'appelait Beaubassin. On connaissait cependant depuis longtemps le nom de Beauséjour, qui alors désignait seulement la pointe. Dès 1678 elle était mentionnée dans la concession faite par M. de La Vallière aux Récollets de "six arpents de front, qui sont en prairies, sur la rivière appelée Rivière Brouillée vis-à-vis la pointe de Beauséjour". Il y avait eu là autrefois (21) un colon de la rivière St-Jean, du nom de Laurent Chatillon, sieur de Beauséjour, dont le nom, resté à la pointe, fut ensuite donné au fort, par opposition à celui du côté de Beaubassin — à moins que ce ne soit plutôt ce colon qui ait pris le nom de la pointe, comme le fils de La Vallière celui de Beaubassin. Parmi les 18 familles d'Ecoupag en 1698, il y avait les Godins Chatillon, la plus ancienne de ce canton (22). Or dans le recensement de 1686 on trouve à Port-Royal un Laurent Godin, marié à Anne Guérin, qui n'y est plus en 1714 ; c'est peut-être le Sieur de Beauséjour.

Les Micmacs appelaient cette pointe *Goesômaligeg*, la pointe des bois francs ; mais du temps des Français, ils commencèrent à la tourner assez mal en leur langue, *Lapointapôsesoleg* (23). La Baie Verte était pour eux *Oegôgômigeg*, le bout de la terre, dans ce sens que tous les portages aboutissaient là. Ils s'y réunissaient en nombre considérable. D'après le plan de M. de Meulles en 1686, la Rivière Brouillée est clairement celle que les Français ont nommé Tintamare ; les Micmacs disent *Tatamalg* ; c'est peut-être encore une adaptation du nom français. Il a dû y avoir dans cette région une confusion ou transposition de noms assez considérable. Ainsi la rivière Aulac est sur ce même plan Chacchacadie, qui s'écrirait aujourd'hui et se prononcerait *Sagsagati*, et signifierait assez clairement : région où on scie des planches. Il semble

bien que c'est celle-ci la vraie rivière des Planches, et non pas celle d'Amherst, qui s'est appelée quelque temps Sainte-Croix. D'ailleurs celle-ci avait un autre nom en micmac et l'a encore, *Nemalosgoategen*, qui désigne également la ville; et c'est presque exactement le nom marqué sur une autre ancienne carte française: *Mascoudagaine* (24). Or ce mot signifie assez clairement: monceaux de boue ou de vase, et s'appliquerait on ne peut mieux à la rivière embourbée ou brouillée.

Après la première invasion des Anglais, au mois de mai, on avait établi dans la baie cinq postes de signaux, gardés chacun par deux hommes, à savoir: au cap Enragé, à la Poterie, à Haha, à l'Embuscade ou pointe de Chipoudy, et au cap des Demoiselles (25). On apprit ainsi sans retard l'arrivée de la nouvelle flotte de Charles Lawrence, composée de 17 voiles. Mais c'est tout ce qu'on avait fait, et même presque tout ce qu'on allait faire, pour s'opposer à une force si considérable d'ennemis décidés coûte que coûte à en finir avec l'occupation française en Acadie.

La flotte parut le samedi, 1-12 septembre 1750, et jeta l'ancre à Ouescak le lendemain. Elle ne fit aucun mouvement le 14; mais le 15 au matin on fit approcher des chaloupes et on réussit, malgré le feu d'un groupe d'Acadiens et de Sauvages, à faire débarquer un bon détachement, qui marcha droit au cimetière. C'était un bon refuge; car il était entouré de pieux de trois à quatre pieds de hauteur et d'un d'épaisseur. Les Anglais s'y logèrent promptement et commencèrent activement la construction de leur fort, où ils purent s'installer dès le commencement d'octobre. Ils travaillèrent ensuite sans relâche à le fortifier; tandis que chez les Français l'ordre de commencer le leur ne fut donné qu'un mois plus tard, exactement le 8 novembre. L'ingénieur, M. de Léry, fut chargé de la construction le 12 avril 1751; l'ouvrage fut enfin commencé le 30 juillet, et, on peut dire, jamais fini, à cause de dissensions et d'une pauvre administration. On harcela beaucoup les Anglais, pendant cinq ans, surtout à l'aide des Sauvages, souvent maladroitement, en tous cas d'une manière si peu efficace, qu'ils attaquèrent le pauvre fort quand ils voulurent et le prirent en quatre jours.

VII

A leur arrivée, ils ignoraient complètement quelle résistance ils allaient rencontrer. Aussi, dès qu'ils furent installés, le capitaine Cox se rendit-il à Chipoudy avec 20 hommes pendant la nuit. Il enleva un habitant de sa maison, qui était sur le bord de la mer, et le conduisit à Beaubassin, où il fut interrogé par le capitaine Howe, commissaire des troupes anglaises, sur la situation des Français. N'ayant rien pu en tirer, il le garda en prison, d'où il réussit à s'évader après un mois et demi de détention. Ce M. Edward Howe était comme le bras droit de Lawrence; il savait bien le français. Il se promenait souvent sur le bord de la petite rivière Messagouèche ou *Missegouash*, qui séparait les deux zones; il aimait à échanger des propos avec les Français et les Sauvages, pour rétablir la paix et éviter le conflit.

Ce fut son malheur. Les Sauvages reconnurent en lui l'anglais qui en 1740, au Petit Degras, avait prononcé des paroles choquantes et de fort vilaines expressions sur la Sainte Vierge. M. Webster prétend qu'il s'adressait à une "squaw" (26); mais tel n'est pas le cas: c'était bien chez une dame acadienne, Mme Saint-Martin, mais en s'adressant à un groupe d'hommes réunis là et en leur disant: "Bonjour, MM. les Micmacs, serviteurs de Marie", etc. Il faillit être sur-le-champ victime de ses moqueries. Trois ans plus tard il renouvela à Port-Toulouse son impiété et son imprudence, en se moquant, cette fois, de la Sainte Eucharistie. Il échappa grâce à l'habileté de l'interprète français Petitpas.

A Beauséjour ils eurent vite fait de combiner un plan de trahison, en profitant de sa familiarité. L'un d'eux se déguisa en officier français et s'avança avec un pavillon blanc, comme pour avoir une entrevue. Mais bientôt il donna un signal, et des compagnons cachés firent feu et blessèrent mortellement le trop confiant capitaine. C'était le 15 octobre 1750 (27). Les Anglais en furent justement très irrités; mais ils ont prétendu en faire porter la responsabilité à "cet exécration" abbé Le Loutre; en ceci ils ont tort, car on n'en a pas de preuve suffisante,

dit M. Rogers (28). M. de La Vallière, qui était là et raconte le fait en détail, n'en dit rien. C'est un M. Johnstone, un écossais, qui était alors à Louisbourg, qui affirme en termes généraux la méchanceté du missionnaire, ajoutant que les Anglais auraient bien dû tâcher de s'emparer de lui et de le pendre, comme le seul auteur de toutes les abominations. Remarquons ici qu'ils y ont bien pensé avant cet écossais, jusqu'à offrir une prime de \$500 pour sa tête, sans réussir; et quand ils ont surmer réussi, gratuitement, et jusqu'à trois fois, non seulement ils ne l'ont pas pendu, mais ils ne l'ont ni jugé ni condamné.

L'auteur principal de ce crime était un Etienne Bâtard, de la mission du P. de La Corne (Miramichi). Johnstone l'appelle Cope et dit l'avoir vu quelques années après à Miramichi. Il ne sait pas au juste ce qu'il dit. Il est vrai qu'il y avait un sauvage du nom de Jean-Baptiste Cope, mais il était de Shubénacadie; quoi qu'il en soit, ni l'un ni l'autre n'avait besoin d'être poussé à un méfait: il aurait plutôt dû être arrêté, s'il eût été possible. De plus, à ce moment-là, 8 heures du matin, M. Le Loutre venait à peine de finir sa messe, à la Baie Verte ou à Tintamare, et n'était certainement pas encore au camp, lorsque tout était tranquille. Il est vrai seulement que le meurtrier avait besoin d'un costume d'officier: qui le lui a prêté? Peut-être M. de La Vallière. Louis Franquet, officier de Louisbourg, qui visita ce poste l'année suivante, dit que c'est lui qui doit être tenu responsable de tout ce qui regardait les autorités françaises. On peut être sûr que Le Loutre n'a fait tuer aucun anglais, quand il est constaté, par les comptes officiels, qu'il en a retiré un grand nombre des mains des Sauvages, en payant des rançons fidèlement remboursées, d'ailleurs, par les autorités d'Halifax. Il aurait fait pareil pour M. Howe, s'il avait pu.

Quant aux Sauvages, ils n'ont point cette fois cédé à un instinct de cruauté, qui les portait naturellement à torturer et non à fusiller leurs ennemis, mais à un zèle religieux mal entendu, qui n'excuse pas mais explique leur conduite.

Des Anglais protestants peuvent difficilement se rendre compte des sentiments des catholiques envers leur Mère du ciel. Mais supposons que des Sauvages de la Nouvelle-Angleterre amis des Anglais seraient arrivés à vénérer et aimer

leur Reine Anne comme eux : si un français ou un hollandais audacieux et maladroit s'était permis de proférer publiquement contre elle des moqueries impudentes, et qu'un sauvage ami l'eût attiré dans un guet-apens pour en tirer vengeance, ses amis n'auraient peut-être pas eu grand'chose à redire. Or, pour un catholique, la Reine du ciel est sans comparaison plus chère que la meilleure reine de la terre. Un Monsieur catholique de bon sens, qui n'est ni français ni anglais, m'écrivait il y a quelques années, en anglais : "I think the murder of Capt. Howe is no great blemish on their character, since this deed was done more in defense of Mary's cult than cruelty, and I think Our Lady did not look upon it with great horror. Who can penetrate the mysteries of the motives of man's actions" ?

Il semble même qu'après l'accès de leur grande colère les Anglais aient compris qu'il était mieux de ménager les supposés instruments de Le Loutre. Car les Micmacs de Beau-séjour ayant été congédiés le 15 juillet 1751, faute de provisions, il en resta deux qui ne craignirent pas de se rendre le 27 au fort Lawrence, pour parler d'amitié; ils furent bien accueillis; or l'un des deux était le propre meurtrier de Howe, à qui on ne fit aucun reproche. Plus tard le major Cope (qu'il fût le même ou un autre), qui se donnait comme chef de Shubenacadie (donc de Chibouctou) et de toute la partie orientale de la Nouvelle-Ecosse, eut une entrevue avec Hopson, le nouveau Lieutenant-Gouverneur, mais en présence de Lawrence lui-même, le 14 septembre 1752; il ne reçut non plus aucun reproche, ni personnel ni général. Ensuite il signa avec eux un traité de paix, le 22 novembre suivant "according to the present alteration of the style"; ce qui veut dire en français, selon le nouveau calendrier qu'on vient d'adopter. C'est en effet cette année que le calendrier grégorien fut adopté par l'Angleterre, et qu'il fut joint à l'ancien par la suppression de 11 jours entre le 2 et le 14 septembre. Il leur avait fallu 170 ans pour accepter une rectification si juste, parce qu'elle venait d'un pape!

Le Loutre lui-même traita plusieurs fois avec Cornwallis poliment sinon cordialement. Il s'en présenta une occasion tragique dès le 15 février 1751. Un bateau de Boston, chargé de

marchandises pour le fort Lawrence, fut poussé par un coup de vent sur la côte d'Ouescak. M. de Bailleul, qui y commandait, prévoyant ce qui allait arriver, cacha les officiers dans le moulin d'Ouescak, d'où ils furent transportés à la Pré des Bourgs, parce que les Sauvages leur auraient fait un mauvais parti. En effet ils ne tardèrent pas à arriver pour piller le bateau et s'enivrer. Il eût été bien inutile même de songer à les en empêcher. Ce fut pendant deux jours un parfait désordre, malgré ce que purent faire M. Le Loutre et trois officiers du Canada (29). C'est M. de Saint-Ours, qui était alors Commandant à Beauséjour, (ayant remplacé M. de La Corne le 8 octobre de l'année précédente). Il réussit de la sorte à sauver le Capitaine et son équipage des mains des Sauvages, qui dans la boisson les réclamaient pour les tuer. Il les renvoya ensuite au fort anglais, et M. Lawrence lui écrivit à cette occasion une lettre de remerciements fort polie. Quant au bateau, une fois vide, on permit aux Sauvages de le brûler.

VIII

Après l'incendie de Beaubassin, le P. Germain s'était transporté, avec Le Loutre, de l'autre côté de la rivière, où ils eurent certainement une église provisoire ou une chapelle quelconque, pour leur ministère, en attendant la grande église que Le Loutre avait l'intention de faire bâtir plus tard.

Sur un plan de 1755, publié par le Dr. Webster (30), on voit deux bâtisses, marquées respectivement *old Church* et *new Church*, qui indiquent l'une et l'autre, quoique la date en soit fort rapprochée. Ils durent se servir de la cloche qu'ils avaient sauvée. Cette cloche existe encore; elle a été placée dans le clocher de l'église anglicane du Mt. Whatley, sur l'ancienne Butte à Mirande. Elle porte cette inscription, avec une Fleur de lis: AD HONOREM DEI FECIT F M GROS A ROCHEFORT 1734 (31). Elle est maintenant au musée de Beauséjour (31). Mirande était le nom d'un portugais, venu des Açores, qui épousa une demoiselle de La Vallière et s'établit là.

On a également sauvé la cloche de Tintamare, qui fut cachée à temps, avant la ruine de ce village par les Anglais. Recouverte plus tard, elle fut transportée à Memramcook et servit à la troisième chapelle, bâtie sur la rive droite de la rivière. Au temps de M. Lafrance elle se fêla, fut mise de côté et plus tard envoyée à la fonderie, avec deux autres vieilles cloches, pour en faire une neuve.

Il y avait encore une troisième église à la Baie Verte: Franquet, qui a visité ce village en 1751, la mentionne, ainsi que deux magasins du roi et un autre appartenant à Le Loutre lui-même. C'était le grand rendez-vous presque exclusif des Micmacs; en 1751 on n'y trouvait de Français qu'une famille Arsenault. On ne sait pas quel était le titulaire de l'église; mais on sait que la Baie Verte porta autrefois le nom de Baie St-Claude, nom de baptême du P. Moireau. Celui de la nouvelle église de Beauséjour devait aussi être le patron de Le Loutre, saint Louis.

L'arrivée prochaine de trois nouveaux missionnaires fut pour tous une grande joie et un secours bien nécessaire. Le 2 avril 1750 l'abbé de l'Isle-Dieu avait écrit qu'on avait obtenu le passage de deux ecclésiastiques, MM. Manach et Pelé. Le premier arriva en effet dans le courant de la même année et remplaça d'abord le P. de La Corne à Miramichi, puis l'abbé Le Loutre à la Baie Verte; on ne sait rien de l'autre; peut-être fut-il remplacé par M. Philippe-Joseph Vézien, que l'on trouve en 1754 comme aumônier du fort Beauséjour et desservant les Français des environs. Le 3 août 1752, devant le nombre toujours grossissant des réfugiés acadiens, Le Loutre se décida à partir pour Québec et de là pour la France, afin de se procurer des provisions. Manach prit la charge de ses Sauvages et de ceux de Maillard. "C'est un fort bon sujet, notait celui-ci sur un de ses manuscrits, comme moi des Missions Etrangères, et fort en état de m'aider".

En 1751-52 il y avait à Beauséjour 97 familles acadiennes, 22 à la pointe, 30 à Tintamare (Upper Sackville); elles étaient seulement 15 à 20 en 1749, 10 à Ouescak, dont 3 Haché, dans l'une desquelles se trouvait la petite Reine, baptisée par M. Maillard; 1 à la Baie Verte, à part les Sauvages, 1 à Pointe

à Buot, 15 au lac, 6 à la Coupe, 5 à la Pré des Bourgs, (Lower Sackville or the town), 7 aux Richards (Middle Sackville); environ 650 personnes.

A Memramcook 51 familles: 2 Aucoin, 1 Bastarache, 2 Benoît, 6 Blanchard, 1 Bourg, 1 Daigle, 1 Deslauriers, 2 Dupuis, 1 Forêt, 3 Girouard, 1 Godet, 7 Hébert, 5 Landry, 2 Lanoue, 1 Maillet, 4 Richard, 4 Robichaud, 1 Savoie, 4 Sire, 2 Thibodeau: 250 personnes.

A Petitcodiac 56 familles, dont 2 Blanchard, 3 Brossard, 2 Comeau, 1 Leblanc, 5 Léger, 3 Martin, 3 Thibodeau, etc.: 370 personnes.

A Chipoudy 60 familles, dont 3 Blanchard, 1 Brossard, 9 Comeau, 1 Gaudet, 2 Levron, 8 Savoie, 5 Thibodeau, etc., 400 personnes. Ceci faisait un total de 264 familles et 1770 personnes; en ajoutant 816 réfugiés, restés à Beauséjour, tandis qu'un grand nombre passèrent sur l'île St-Jean ou plus au nord sur les côtes du golfe, on arrive au nombre de 2586, monté en 1755 à 2897 (32). Telle était la portion du troupeau, paisible encore sous l'autorité française, sur laquelle les Anglais allaient se jeter, dès que le pauvre fort serait pris et la garnison désarmée. Ils commençaient déjà à se rendre compte que cela ne prendrait ni grand temps ni grands frais.

Le Loutre était revenu de France à Louisbourg le 16 juin 1753, et peu après à Beauséjour. Il avait obtenu, non seulement des provisions, mais de quoi bâtir une nouvelle église, et 50,000 livres pour construire des digues pour le dessèchement des marais, — ouvrage qu'il n'eut pas le temps de terminer, mais qui était fort avancé en mars 1755. Il commença également sans retard la bâtisse "d'une église à bas côtés, sur le plan de la cathédrale de Québec et peu différente par la grandeur". Ce grand travail, inutile, hélas! fut achevé en 18 mois, juste un mois avant la capitulation. Quand celle-ci lui parut inévitable, il compléta son entreprise en l'incendiant le 4 juin 1755!

Deux missionnaires destinés à d'autres postes étaient arrivés avec lui, MM. Cassiette et Daudin. Mais il y en avait un autre, qui s'était rendu d'abord à Beauséjour avant le 1^{er} avril 1753, et de là à Memramcook, — qui tient dans notre

Chronique une place à part, comme étant le premier missionnaire résidant, dont la présence en cette mission soit authentiquement constatée (33). C'était M. François Le Guerne, du diocèse de Quimper, mentionné en ces termes dans une lettre subséquente de l'abbé de l'Isle-Dieu (9 juin 1753) : "On a envoyé aux pauvres acadiens un nouveau et vaillant missionnaire". Il avait été ordonné à Québec le 18 décembre 1751 et avait reçu ses pouvoirs le 27 février 1753. Son premier acte dans les registres de Petitcodiac est du 7 juin suivant (34). Il était chargé des trois rivières, mais il eut à s'occuper d'autres postes et de Beauséjour même, faute d'autres missionnaires, pendant les tristes jours qui allaient suivre. On a de lui deux longues lettres ou relations, précieuses pour l'histoire.

La succession rapide des Gouverneurs à Beauséjour n'était pas de bon augure. Après M. de St-Ours, M. de Vassan, puis M. de la Martinière (1753), et maintenant le lâche M. de Vergor (1754). Souvent ils s'occupaient plus de leurs intérêts personnels que de ceux de leurs administrés. Les Acadiens se plaignaient qu'ils n'avaient pas été traités comme on le leur avait promis; ils ne travaillaient pas de bon cœur aux fortifications; plusieurs faisaient affaire au fort Lawrence. Le Loutre en était bien fâché.

L'hiver 1754-55 fut tranquille (35). C'était le calme avant la tempête. De Vergor fut plus que surpris, quand le 2 juin à 2 heures du matin un homme de Chipoudy, Pierre Suret, lui apporta la nouvelle qu'une grande flotte anglaise était arrivée et avait jeté l'ancre dans la baie du cap Maringouin. Elle se composait de 41 bateaux venus de Boston, et 4 d'Halifax, portant une troupe de 2000 hommes, sous le commandement du lieutenant-colonel Robert Monckton, avec comme seconds John Winslow et George Scott.

Ils débarquèrent le 3 sans opposition. Le 4 et les jours suivants ils établirent leurs retranchements et se préparèrent à un siège, dont ils ignoraient la longueur possible. Il y eut de nombreuses escarmouches, quelques pertes de vie, rien de bien considérable. Mais le 8 un officier anglais, M. Hay, fut pris par les Sauvages et interné dans une casemate supposée à l'épreuve des boulets. Le 12, les Anglais établirent solidement

leur batterie sur une élévation d'où ils commencèrent le lendemain de bonne heure à bombarder le fort français, d'où on répondit plutôt faiblement et sans grand effet. Le 14, des projectiles de gros calibre furent lancés par les Anglais; il en pénétra même un dans la casemate, qui tua le prisonnier anglais et trois français, qui avaient cru s'y mettre à l'abri.

De plus, le même jour, on reçut de Louisbourg la nouvelle qu'il ne fallait attendre aucun secours de ce côté. C'était bien assez pour ruiner le peu d'espoir qui restait. On tint conseil, et il fut décidé de capituler. Un officier se rendit au fort anglais pour en faire part au commandant. On discuta les conditions: le 16 juin à 7 heures du soir, la capitulation fut signée, et les vainqueurs prirent aussitôt possession. Sans retard les nouveaux maîtres cherchèrent M. Le Loutre, qu'ils tenaient responsable de tous leurs déboires. Mais il avait été plus fin qu'eux: il s'était échappé un quart d'heure avant par une porte dérobée, et il était déjà sur un portage conduisant à Québec.

Le lendemain 17, la garnison sortit avec les honneurs de la guerre, qui cachaient mal le déshonneur d'une si piètre résistance. Elle fut conduite à Louisbourg, avec son aumônier; ils en partirent pour Québec le 9 juillet. Le 17 juin Monckton reçut encore, sans coup férir, la capitulation du fort Gaspareau, auquel il donna son nom; il renomma Beauséjour fort Cumberland. Les Anglais y établirent leurs quartiers généraux. Le fort Lawrence fut même abandonné l'année suivante et démantelé, ainsi que le nouveau fort Monckton, le 12 octobre.

IX

Cependant les Anglais sentaient bien que leur entreprise était à peine ébauchée. L'obstacle militaire était disparu. Ils étaient maîtres du terrain, mais pas des habitants. Il fallait donc en venir à l'exécution de leur noir dessein de les déporter. La première opération leur avait peu coûté, et n'était pas en soi déshonorante: tout semblait de bonne guerre. Il n'en sera pas ainsi de la seconde. Il faudra tout préparer dans le

plus grand secret, user de ruse, tendre des pièges. Ceux qui en voulaient tant à de pauvres sauvages pour avoir attiré dans un guet-apens et tué un anglais, qui s'était moqué de leur religion, vont maintenant en agir ainsi à l'égard de toute une nation vaincue et désarmée. Aux Mines, ce sera l'église même qu'ils profaneront en en faisant leur souricière; à Beauséjour, l'église étant brûlée, ils feront leur convocation au fort, sous prétexte de faire connaître aux Acadiens la volonté de leur nouveau souverain.

C'est dans sa séance du 28 juillet que le Conseil d'Halifax décida définitivement que tous les habitants français seraient déportés et dispersés dans les colonies anglaises (36). Le 31 le Gouverneur Lawrence en informa Monckton et Winslow, leur recommandant d'abord d'avoir bien soin que ce projet ne transpire pas; car c'est encore un secret pour tout le monde; puis de rassembler tous les hommes de Tintamare, de Shepody, d'Olake, de Beauséjour et de la Baie Verte, pour leur lire les ordres du Gouverneur, et profiter de cette occasion pour les retenir tous prisonniers dans le fort (37).

Cet ordre fut reçu le 5 août, et la proclamation lancée le 9 pour le lendemain. Il faut dire que ces officiers locaux avaient songé dès le 18 juin à se faire remettre toutes les armes; 325 hommes les avaient apportées avec une confiante docilité. Ils se rendirent de même à la convocation du 10 août, mais pas en aussi grand nombre qu'on s'y attendait. Pour cette raison ils furent retenus toute la nuit sous la gueule des canons, et les autres notifiés derechef. C'est donc le lendemain 11, "jour mémorable", qu'ils apprirent l'ordre ou plutôt la sentence du Gouverneur, parlant au nom du roi, à savoir "qu'ils sont des rebelles, que leurs terres, leurs biens et effets sont confisqués au profit de la couronne, et eux-mêmes faits prisonniers" (38). C'était bien clair et pas flatteur; et, pour montrer qu'on ne badinait pas, les portes du fort furent aussitôt fermées; au-delà de 400 hommes demeurèrent ainsi emprisonnés. On multiplia ensuite les randonnées pour en augmenter le nombre; mais cela ne réussit pas aussi bien: la confiance avait disparu et le secret également.

Le capitaine Cobb en fit le jour même la première expérience. Il était parti pour Chipoudy afin de ramener des prisonniers; il n'en trouva pas un seul; ils s'étaient tous cachés dans les bois. Le major Preble en ramena 16 de Tintamare et des environs, et trois autres plus tard. C'est ce Major qui, le 10 octobre, les appelait poliment des Tartares (39). Le 12 août le capitaine Perry est revenu d'Olake avec 11 prisonniers. On en avait alors en tout 420, dont 160 au fort Cumberland, le reste au fort Lawrence. Un des chefs, le lieutenant-colonel Winslow, en partit pour les Mines, avec sa garnison de 113 hommes: 56 autres, qui étaient absents, allèrent le rejoindre le 26 septembre. Il écrivait de là le 23 août: "Nous avons entrepris la tâche de nous débarrasser d'une des plaies d'Égypte" (40). Leur grand maître Lawrence n'était guère plus digne dans ses instructions du 11 août: il s'agissait pour lui de purger le pays de si mauvais sujets, de chasser les Français des endroits sur lesquels ils avaient empiété dans cette province: tel était le projet si solennellement décidé (41).

A Beauséjour et dans le district des trois rivières, ils entreprirent une chasse à l'homme en règle et très active. Sans réussir à faire beaucoup de prisonniers, ils multiplièrent les ruines de toute sorte.

1. — Le 28 août le Major Frye fut envoyé par Monckton avec 200 hommes, à Chipoudy et Petitcodiac, pour s'emparer des habitants et brûler toutes les bâtisses. En arrivant au premier village, ils constatèrent que tous avaient pris la fuite, excepté 25 à 30 femmes ou enfants, qu'ils firent prisonniers. Ensuite ils brûlèrent 181 bâtisses, avec le foin et les grains contenus dans les granges; puis ils se rendirent à l'église (*mass house*), pour la réduire en cendres, avec tout son contenu (42). C'était une belle église, presque neuve, bâtie par l'abbé François Le Guerne (Voir plus haut). Il se trouvait là encore le 10 août de cette année. Pendant ce travail de destruction, les Français, qui n'étaient pas loin, réussirent à couper aux assaillants leur ligne de retraite. Quelques-uns néanmoins se sauvèrent en emmenant les femmes. C'est alors que les Acadiens furieux massacrèrent tout le reste, soit 45 hommes, y compris deux officiers (43). Ils y retournèrent à la Pen-

tecôte 1756, trouvèrent une vingtaine d'hommes, qui travaillaient auprès de leurs nouvelles mesures; ils en tuèrent deux, prirent deux gargons à la course, et se retirèrent. Le reste émigra à l'île St-Jean, et l'ancienne colonie, si prospère un temps et si heureuse, cessa d'exister.

2. — Après le ravage de Chipoudy, ce fut le tour de Petitcodiac. Monckton reprocha à Frye d'avoir divisé son détachement en deux escouades. Celle de Petitcodiac se composait de deux officiers et 62 hommes. Ils trouvèrent aussi les maisons vides. Ils les brûlèrent toutes sur une longueur de 15 milles du côté nord de la rivière, et de 6 du côté sud. Arrivés à l'église, ils remarquèrent des traces récentes et virent de la fumée. L'église était à l'orée d'un bois; pendant qu'ils y mettaient le feu, ils entendirent un coup de fusil, et bientôt ils furent presque entourés de sauvages. C'était la troupe de Boishébert, officier français de la rivière St-Jean, arrivé à marche forcée avec 125 hommes, auxquels se joignirent sans doute ceux qui s'étaient cachés dans les bois: ils formèrent une troupe de 300 guerriers d'occasion. Ils attaquèrent les assaillants avec vigueur, leur tuèrent 25 hommes, y compris le Dr. March, et en blessèrent 7.

Tels sont les chiffres donnés par le capitaine Willard, qui y était et en mentionne deux de sa propre compagnie (44). On trouve dans un rapport français 42 tués et 45 blessés (45). Il y a peut-être eu confusion avec les pertes de Chipoudy. Monckton met seulement 23 en tout, mais il ajoute que le Major est revenu "with very bad success" (46). Du côté des Français il n'y eut qu'un sauvage tué et trois blessés; "s'ils eussent été moins vifs, il n'aurait pas échappé un seul anglais". Il y eut 253 bâtisses de brûlées. M. de Boishébert passa la nuit sur le champ de bataille et laissa les vaincus emporter leurs morts, qu'ils inhumèrent sur le remblai extérieur d'un marais de Chipoudy (47). A l'emplacement de l'ancien Petitcodiac (Hillsborough) on a érigé un monument historique, dont l'inscription se lit comme suit: (48).

PRES DE CETTE VILLE, LE 3 SEPTEMBRE 1755,
UN DETACHEMENT DE TROUPES DU MAJOR FRYE
PARTI DU FORT CUMBERLAND (BEAUSEJOUR), POUR

DETRUIRE LES ETABLISSEMENTS ACADIENS SUR LA RIVIERE PETITCODIAC ET FORCER LE PEUPLE A SE SOUMETTRE A LA DEPORTATION, FUT DEFAIT PAR UNE TROUPE FRANÇAISE COMMANDEE PAR CHARLES DESCHAMPS DE BOISHEBERT.

3. — Le même jour (3 septembre) commencèrent aussi la chasse et le ravage dans les groupements acadiens de l'ancien Beauséjour, appelé dès lors, pour un temps, Tintamare ou la 4^e rivière. Les Anglais, conduits par le capitaine Gilbert, détruisirent la Baie Verte, amenant au fort plusieurs femmes et enfants. Puis ce fut le tour de La Coupe, Aulac, Ouescak, Tintamare lui-même plusieurs fois. En additionnant les chiffres des rapports, il y aurait eu 407 bâtisses brûlées.

Le Guerne était resté le seul prêtre de cette région; M. Manach s'était d'abord retiré à Remchik avec ses Sauvages, puis était retourné à Miramichi. Cet unique pasteur d'un troupeau si dispersé crut sage de conseiller aux femmes et aux enfants de se cacher dans les bois pour ensuite chercher un refuge à l'île St-Jean ou ailleurs, afin d'échapper à la déportation. Il espérait, non sans raison, que, si les hommes partaient seuls, il leur serait plus facile de rechercher et retrouver leur famille. Il fut assez écouté; et "de ses quatre missions, dit-il, il n'y eut que 4 femmes à s'embarquer, surprises à Chipoudy". Peut-être sur les 30 environ, mentionnées ci-dessus, y avait-il assez d'enfants, ou plusieurs réussirent à s'échapper. En tous cas un grand nombre de Beauséjour, plus de 200, n'eurent pas le courage de laisser leurs maris partir seuls, et allèrent spontanément partager leur captivité. Ils se trouvèrent bientôt près de 1100. En somme, sur 2897, ce n'était pas un triomphe.

Monckton le sentait lorsqu'il écrivait à Winslow le 7 octobre 1755: "Après tous les efforts qui ont été faits, nous n'avons pas onze cents personnes". Il devait même ajouter (ce qui complétait sa confusion): "Il y a quelque temps 86 de nos prisonniers français se sont échappés pendant la nuit (du 30 septembre au 1^{er} octobre) du fort Cumberland, en s'ouvrant un passage sous le mur de la caserne, sur une longueur de trente pieds, dans la direction de la courtine du sud. Ce qui

rend l'événement encore plus regrettable, dit-il, c'est que ce sont des déserteurs, dont les femmes ne sont pas encore arrêtées, et qui venaient de Chipoudy, Petitcodiac et Memramcouk" (49).

Mais le temps de partir était arrivé. Le capitaine Rous leva l'ancre le 13 octobre 1755, pour conduire cette cargaison humaine sur les plages inhospitalières de la Nouvelle-Angleterre, où rien n'était prêt pour les recevoir. Tant pis : pourvu qu'ici on en soit débarrassé ! Mais il en était trop resté, au gré des persécuteurs ; même tout près d'eux, à Cumberland, leurs multiples sorties avaient fait bien des ruines, mais peu de prisonniers.

Il restait un village presque intact, Tintamare. Le 12 septembre ils avaient vu un drapeau flotter sur l'église (*mass house*) ; ils en concluaient qu'il devait y avoir un rassemblement considérable ; mais personne n'y alla voir ; d'ailleurs le drapeau indiquait peut-être qu'on n'avait pas peur d'eux. Ce n'est que deux mois après le départ des premiers déportés, qu'ils prirent leurs mesures pour continuer sans danger la chasse et les ravages. Les capitaines Stevens et Willard s'y rendirent, par différents chemins, à la tête de 150 hommes chacun, avec l'ordre de se réunir à l'église et de tout brûler. Ils brûlèrent en effet 87 maisons, avec 70 autres sur le chemin d'Ouescak (50).

Deux reliques de cette époque sont conservées à Moncton : un petit calice retrouvé à Aukpaque, et un petit ciboire de Beauséjour. Voici quelques strophes d'une touchante élégie sur celui-ci :

Salut, beau Ciboire d'argent,
Saint porteur de l'Eucharistie,
Que dans la nuit un paysan,
Tel qu'un Joseph d'Arimathie,
Sur son cœur te tenant serré,
Narguant la haine du barbare,
Au détour d'un côteau boisé,
Alors que flambait Tintamare,
Dut, tel qu'un mort, t'ensevelir,

Là dans un coin du cimetière!...
Un silence triste à mourir
Se fit, sans bornes, sur la terre!...
Dieu sait quel enfant d'un martyr
Revint un soir au cimetière
Et, triomphant, te fit jaillir
Enfin de l'ombre à la lumière!

N.-P. L.

Mgr l'Archevêque de Moncton se sert actuellement de ce petit ciboire pour la sainte Réserve dans sa chapelle privée.

X

Il ne restait qu'un seul prêtre dans la région, pour consoler tant de chagrins et soulager tant d'infortunes, l'abbé François Le Guerne. Peu après la prise du fort, il s'était laissé présenter à Monckton par le fameux Pichon, ami des Anglais. Il fut bien accueilli par le Commandant vainqueur, qui l'autorisa pleinement à continuer son ministère spirituel.

Il sembla avoir douté de sa sincérité; ou bien sa confiance était beaucoup diminuée le 27 août suivant, lorsqu'en arrivant à Tintamare, il trouva une lettre de lui, l'invitant à aller le voir. Il flaira un piège et refusa poliment; c'était en effet ce jour-là même que l'hypocrite venait d'envoyer Frye ravager ses missions. Il travailla ensuite autant qu'il put à faire passer à l'île St-Jean les femmes et les enfants, avec quelques hommes échappés aux chasseurs; il les y visita le 28 mars 1756.

4. — Jusqu'ici Memramcook n'avait pas encore été "*dérangé*". Si quelques hommes avaient été embarqués, la place n'avait pas été ravagée. Mais son heure venait de sonner. Immédiatement après l'incendie de Tintamare, un autre détachement de 300 hommes, conduits par le colonel Scott, partit d'Ouescak le 16 novembre au soir pour Memramcook, où ils arrivèrent le 17 au matin, bien fatigués, ayant dû voyager à pied toute la nuit. Il en était même resté 50 incapables de suivre les autres. Ils avaient l'ordre d'entourer les maisons et de ne laisser rien échapper. Quel ne fut pas leur étonne-

ment de les trouver toutes vides, excepté une, où il y avait 6 femmes et enfants, très surpris de se voir entourés de tant de monde, et 2 hommes, qui s'échappèrent! On emmena une femme prisonnière, ainsi que 300 têtes de bétail et plusieurs chevaux. En rentrant à Ouescak le soir même avec son butin, Scott prit le temps, le lendemain 18, de brûler 100 autres maisons. Il fut récompensé de ses hauts faits, en devenant peu après Commandant du fort Cumberland, à la place de Monckton, parti le 25 pour Halifax. M. Winslow, le second héros de la déportation régionale, de triste mémoire, partit aussi le 30 novembre avec son bataillon.

M. Le Guerne n'était pas à Memramcook, lors de ce premier dérangement. Il n'y fut de retour que vers la St-André. Il espérait pouvoir, malgré ce malheur, y passer l'hiver; mais les Anglais, dit-il, y revinrent trois autres fois. C'est comme s'ils n'en avaient pas d'abord connu le chemin ou l'importance. Cette ignorance même eût été le salut des victimes, si elle avait pu être maintenue.

Le P. Germain avait fait un voyage à Québec le 18 octobre pour consulter le gouverneur sur la conduite à tenir. Celui-ci recommanda aux habitants, comme M. Le Guerne, de se tenir cachés dans les bois, chacun en face de ses bâtisses à une bonne distance, et d'en sortir rarement pour voir à leurs affaires. "Mais la consigne ne fut pas assez bien gardée, et ce fut notre malheur", dit le missionnaire. A leur première randonnée les Anglais prirent 2 hommes; la seconde fois, la veille des Rois 1756, 3 autres; la troisième fois ils pénétrèrent dans les bois, forçant un de ces hommes à les conduire là où se trouvaient réunies plus de 80 familles. Heureusement elles venaient de changer de retraite, et les Anglais ne trouvèrent encore que des cabanes vides. Comme c'était de nuit, ils n'osèrent pas se mettre à leur poursuite. Ils avaient décidé cette fois de tuer les hommes en état de porter les armes, et d'emmener les femmes et les enfants. Ainsi ce qui aurait pu être "le plus grand dérangement" de Memramcook devint relativement médiocre, à part la misère qui fut longtemps bien grande.

Les PP. Germain et de la Brosse étaient à Cocagne avec

M. de Boishébert: M. Le Guerne crut prudent de s'y rendre lui-même en janvier, sans quoi il aurait pu être livré aux Anglais par un traître nommé Daniel, suisse de nation, qui s'était mis à leur service, et causa beaucoup de trouble aux Acadiens. C'est de là (à Bélair vers Cocagne) qu'il écrivit une de ses intéressantes lettres, le 10 mars 1756 (54); l'autre, écrite l'année suivante, a été publiée en brochure en 1889 par Mgr C.-O. Gagnon.

Le P. de la Brosse le remplaça à Petitcodiac, qu'il desservit, ainsi que Chipoudy, jusqu'à Pâques 1756. Il repartit pour Québec. Ce Père a inséré dans les Registres une note fort intéressante, attestant que les actes ci-dessus, qui ont été faits du 16 novembre 1755 au 16 mars 1756, sont authentiques, et sont à insérer dans les Registres des paroisses de Petcoudiak (sic) et Chipoudy. La plupart sont des baptêmes, faits... les uns dans la chapelle de Petcoudiak, quelques-uns dans une maison convertie en chapelle pendant la guerre, les autres dans une chapelle que les habitants de Petcoudiak réfugiés dans les bois avaient bâtie. Il ajoute qu'il a exercé les fonctions curiales dans ces endroits par la permission de Guerne (sic), curé de l'Acadie et vicaire général de Mgr l'évêque de Québec.

Ainsi il marque (p. 53) un baptême du 24 janvier 1756, fait dans la maison d'un nommé Toussaint Blanchard, où il tenait chapelle à cause de la guerre. Or ce Blanchard demeurait sur la rive droite du Petitcodiac, entre Mill et Mud Creeks, en face de Fox Creek (V. N.-B. Collect. 13, 113). - Page 57: autre baptême, le 14 mars 1756, dans une chapelle que les habitants de Chipoudy réfugiés dans les bois avaient bâtie. - Un autre, le 26 mars 1756, dans une autre chapelle que ceux de l'île de Petitcodiac, réfugiés au bois, avaient bâtie; cette île était probablement celle de Islet ou Island Creek, en haut de Moncton (Ibid., 114).

A ce propos il ne sera pas inutile d'ajouter ici que ces mêmes Registres contiennent deux feuilles volantes, marquées chacune de ces mots: *à insérer dans les Registres*; l'une contient des noms d'enfants baptisés les 1^{er} et 2 juin 1757; sans signature, mais certainement de l'écriture de M. Le Guerne; l'autre, signée par lui, a pour titre: "*Liste de plusieurs enfants*

à qui j'ai donné les cérémonies du baptême le 16 juin 1757". Puis suivent sur la même feuille deux baptêmes faits le 24 juin de la même année; un de ces deux enfants était né le 30 novembre 1755. M. Le Guerne quitta l'Acadie au mois d'août suivant, après le départ de la garnison française, et devint curé de St-François, Ile d'Orléans, où il mourut le 6 décembre 1789. Dans cette paroisse et les autres de l'Ile on avait distribué, en octobre 1756, 200 émigrés acadiens (52).

La cérémonie peut-être la plus touchante, accomplie par M. Le Guerne à Petitcodiac, fut l'enterrement de la vieille mère des Brossard, veuve octogénaire du co-fondateur de Chipoudy. Elle demeurait chez son fils Noël, un des premiers colons de Petitcodiac, alors père de dix enfants, dont le dernier avait à peine huit jours. Malgré leur victoire récente, les Acadiens savaient bien que leurs ennemis reviendraient, peut-être avant longtemps: ils décidèrent de continuer à se cacher. Il en coûtait beaucoup à Noël, à cause de sa femme et de sa mère. Ils partirent néanmoins, mais à une certaine distance, celle-ci se sentant défaillir en regardant le cimetière: "Je n'irai pas plus loin, lui dit-elle, je vais mourir ici et tu m'enterras à côté de ton père". Elle expira en effet, et M. Le Guerne, prévenu à la hâte, put arriver pour bénir la fosse, réciter les prières de la sépulture, et ajouter un *De profundis* au pied de la grande croix, "afin dit-il, de mettre nos morts sous la protection de Dieu et les défendre contre la profanation des hérétiques" (52 bis). Ensuite Noël s'éloigna dans la direction de la Baie des Chaleurs. Il perdit sa femme ce même hiver avec 8 de ses enfants. En proie à une irritation profonde, il se mit au service des Français pour harceler les Anglais, jusqu'en 1760, où il aurait été tué à la Pointe à la Batterie. On n'en a pas de preuve.

En 1758 les Anglais entreprirent de racheter leur défaite de 1755 par des randonnées sur la rivière Petitcodiac. La première, de moindre importance, fut confiée au lieutenant Meech, qui partit de Cumberland le 29 juin à la tête de 55 hommes, remonta la rivière jusque vers Le Cran (Stoney Creek). Il débarqua là le 30 avec 36 hommes et longea à pied la rive gauche, jusqu'à ce qu'ils rencontrèrent 40 Acadiens, qu'ils

voulurent attaquer; mais ceux-ci, ayant jeté un grand cri, s'échappèrent. Revenus à leurs chaloupes, les Anglais trouvèrent un renfort considérable, qui leur avait été envoyé, soit 2 autres officiers et 75 soldats, avec une chaloupe armée. Le samedi matin 1^{er} juillet, un parti de 78 hommes débarqua de nouveau, remonta la rivière jusque vers Fox Creek, et se cacha dans les bois, pendant que la chaloupe remontait aussi le courant afin d'attirer l'ennemi: ce qui réussit à souhait. Les Français s'approchèrent au nombre de 30 environ et commencèrent à tirer sur la chaloupe; aussitôt ils furent entourés par les embusqués: 3 furent tués, 9 faits prisonniers, outre 10 noyés en essayant de s'échapper à la nage. Le 2 et le 3 les Anglais brûlèrent un village, ravagèrent les jardins, tuèrent des animaux, sans augmenter le nombre de leurs victimes humaines. Ils rentrèrent le 4 à Cumberland, sans avoir perdu un seul homme, sans même un blessé (53).

Le 3^e Dérangement sur cette rivière eut lieu quatre mois plus tard, à la suite de celui de la rivière St-Jean. Il fut confié au Major George Scott, qui s'y était distingué avec Monckton. Le même lieutenant Meech le seconda efficacement dans cette seconde randonnée, qui s'étendit bien au-delà de son premier champ d'opération.

En quittant la rivière St-Jean, Scott était allé jeter l'ancre dans la baie de Chipoudy, d'où il partit le dimanche 12 novembre 1758. Poussé par le vent et la forte marée, il remonta rapidement la rivière jusqu'à un mille de ce qu'il appelle Pointe à Garde, "qui est, dit-il, à 15 lieues de l'embouchure"; c'est 10 lieues qu'il faudrait dire; M. Ganong pense qu'il a joint ensemble le haut et le bas de la rivière, qui sont en effet de 5 et 10 lieues environ, ses lieues faisant 3 milles. Cette pointe est le petit cap de "Bore Park" à Moncton. Le lendemain il y conduisait ses bateaux, qu'il mit à l'abri dans le ruisseau l'Acadie (Halls Creek); il fit alors brûler trois petits villages des environs: *La Chapelle*, voisin du parc ou sur l'emplacement même du parc moderne; sur une carte de 1754 ce village était marqué "Mission" (54); *Silvabro* (Sylvain Brault), aujourd'hui Leger Corner ou Leger; *Jagersome*, aujourd'hui Lewisville. Ils brûlèrent ensuite toutes les autres bâtisses jus-

qu'au village des Beausoleils, vers Island Creek, au moins 100 du côté nord et 124 du côté sud. Récemment encore la population avait augmenté, par l'arrivée de 50 à 60 familles de réfugiés de Port-Royal (14 août 1756) ; c'eût été une proie facile pour les Anglais, s'ils ne s'en étaient pas défiés ; il y eut, comme ailleurs, beaucoup de dégâts et très peu de prisonniers, soit 24 femmes et enfants, avec 4 hommes, surpris les premiers jours. Tous les autres avaient pris la fuite du côté de Shédiac, Cocagne et Miramichi. Les vainqueurs, — satisfaits, autant qu'on peut l'être, de leur peu glorieuse campagne, — reprirent le 19 le chemin de la rivière St-Jean.

Les Acadiens appelaient la région de Moncton "le Coude" ou "le petit Coude", à cause de la courbe si prononcée de la rivière en cet endroit. Le mot *petit* (coude) n'était qu'un essai d'adaptation du français au nom micmac, *Petgotgoiag* (pron. *pètcoutcouiac*), qui veut bien dire : le fleuve de la courbe ou du coude, mais n'insinue rien de petit, pas plus dans le nom que dans la chose. Les Anglais ont traduit par "The Bend" ou "Bend Stream". On y a trouvé les traces d'une ancienne chapelle et d'un cimetière, à l'est du terrain qui a été depuis converti en parc public et se nomme aujourd'hui le "Bend View Square" ou "Bore Park". En creusant là les fondations de sa maison en 1839, à l'extrémité inférieure de la présente rue Main, M. James Beatty a découvert quelque seize cercueils, contenant les restes supposés des premiers colons Acadiens, qu'on transporta respectueusement au vieux cimetière des environs (55).

Ajoutons, pour ne plus y revenir, que le nom de Monckton, le principal auteur du "Grand Dérangement", après Lawrence, fut donné au nouveau canton (township) formé là en 1765. Ce canton fut d'abord concédé à une Compagnie, qui y établit une douzaine de familles allemandes, venues de la Pennsylvanie. Plusieurs de celles-ci ne tardèrent pas à se retirer à Hillsborough, mais furent remplacées par des émigrants de Sackville ou d'ailleurs et des loyalistes du Massachusetts. Il se forma un village qui devint prospère et fut en 1786 érigé en paroisse civile, sous le nom (légèrement modifié) de Moncton, orthographe qui s'est maintenue.

XI

Après tous leurs exploits, les vainqueurs pensaient bien, sans en être trop sûrs, que c'en était fini des Acadiens. Mais il n'en était rien; leur succès était loin d'être complet, surtout dans la région de Memramcook. Un assez grand nombre de colons étaient restés cachés, non loin de leurs habitations; d'autres y revinrent sans bruit. Ils espéraient toujours que la situation s'améliorerait: ils s'obstinaient dans l'illusion que la France regagnerait le pays et qu'ils redeviendraient maîtres chez eux.

Mais après la chute de Québec, le 13 septembre 1759, toute illusion s'évanouit. On ne pouvait décidément plus compter sur la France; et, comme les Acadiens voulaient malgré tout rester sur leurs terres ou au moins dans leur pays, il se produisit chez eux un changement d'attitude; et, chose curieuse, il en fut de même chez les persécuteurs, au moins chez quelques-uns d'entre eux. Ils comprirent les uns et les autres, à part quelques entêtés, qu'il fallait tâcher de s'accommoder le mieux possible pour vivre ensemble. Par un singulier revirement, ce fut le premier exécuteur de la déportation aux trois rivières, le Major Frye, devenu Commandant au fort Cumberland, qui le premier favorisa l'apaisement.

Le 16 novembre 1759, il accueillit avec bienveillance une délégation, composée d'Alexandre et Joseph Brossard, Simon Martin et Jean Bass, venus de Memramcook et Petitcodiac au nom de 190 autres personnes, pour faire leur soumission et obtenir des secours. Le Commandant leur dit de lui envoyer, pour l'hiver, 63 des plus pauvres et de placer les autres chez les voisins ou sur leurs anciennes terres, sans crainte aucune.

Cet Alexandre Brossard, dit Beausoleil, demeurait au village des Beausoleils, sur le Petitcodiac, dix milles en haut de Moncton, lors de la déportation. Son neveu Victor, fils de Joseph, demeurait environ cinq milles plus haut, dans un village auquel on a donné son nom, en face de l'embouchure de la rivière Coverdale. Joseph lui-même devait être à sa première habitation au Cran, ou plutôt caché dans les environs.

Il lui fallait assez d'audace pour se présenter avec son frère devant le commandant; car non seulement il avait pris part au siège de Beauséjour, mais surtout il avait coopéré à sa défaite à Petiscodiac avec Boishébert. Mais ceci paraissait maintenant de l'histoire ancienne, oubliée de part et d'autre.

Cependant on s'en ressouvint à Halifax en 1763, quand ce même J. Brossard fut surpris à Pesiguit (Windsor), ayant en sa possession des lettres de France, dans lesquelles on invitait les Acadiens à se rendre dans cette ancienne patrie. Pour le coup, le domaine de Sa Majesté Britannique était menacé: tel fut le verdict unanime du Conseil. En conséquence, Brossard fut incarcéré à Halifax toute une année; après quoi on lui permit de s'exiler à Saint-Domingue, d'où il se rendit en Louisiane. Il finit ses jours dans cette nouvelle Acadie et fut enterré par un missionnaire Capucin, le 20 octobre 1765, sous le nom de Joseph Brossard dit Beausoleil, capitaine commandant des "Acadiens des Atakapas". Sa mémoire est conservée parmi eux, à cause de sa bravoure et des services qu'il a rendus. Il a laissé, en Acadie comme en Louisiane, la renommée d'un héros légendaire.

Le 18 novembre 1759, trois autres députés, Pierre Suret, Jean et Michel Bourg, de Bouctouche, Richibouctou et Miramichi, se présentèrent à la même fin, au nom de 700 personnes. Ce Pierre Suret était dans une situation presque aussi délicate que Brossard. Il avait été capitaine de milice à Petiscodiac et avait passé l'hiver 1755-56 au fort Cumberland, d'où il s'était échappé le 26 février. Cependant Frye les accueillit avec la même bienveillance et accepta 230 de leurs pauvres pour l'hiver, convoquant les autres pour se présenter au printemps et faire leur soumission au gouvernement Lawrence. Le 10 décembre il annonça à celui-ci qu'il comptait réunir à la Baie Verte environ 900 personnes, dont il disposerait à son gré. A cette nouvelle le Conseil d'Halifax décida, le 12 janvier suivant, d'accepter leur soumission et de leur fournir les provisions dont ils avaient besoin (56).

Les deux seuls missionnaires, restés en Acadie, étaient MM. Maillard et Manach, — celui-ci écrit bêtement *Mavache* dans Rameau, *Colonie*, II 386, citant une lettre de Vaudreuil,

où on lit Manach (57). Ces deux missionnaires conseillaient la soumission et en donnaient l'exemple. En juin 1759 M. Maillard était chez son confrère, à Miramichi. C'est alors sans doute qu'ils s'entendirent sur la conduite à tenir. C'était aussi la direction qu'allait donner Mgr Briand, longtemps vicaire capitulaire de Québec *sede vacante*. En même temps que lui, le Chapitre de la cathédrale de Québec nomma trois autres administrateurs, un pour Québec même, un pour Montréal, et M. Maillard pour l'Acadie. Whitmore, de Louisbourg, recommanda celui-ci à Lawrence comme un excellent agent de paix avec les Sauvages (2 juillet 1760).

M. Manach se rendit à Cumberland avec une quinzaine d'Acadiens qui, le 30 janvier 1760, signèrent un accommodement provisoire. Frye en rendit compte dans deux lettres au gouverneur du Massachusetts, le 10 décembre 1759 et le 7 mars 1760, dans lesquelles il exagère passablement le sens de ses transactions. "Les habitants français, dit-il, de Miramichi, Richibouctou, Bouctouche, Petitcodiac et Memramcook, ont envoyé ici leurs députés, pour faire leur soumission (58) ; les autres doivent revenir au printemps pour faire le serment d'allégeance, et se mettre à la disposition du gouverneur". Ils se rendirent en effet, au nombre de 300 à 400, mais avec défiance, se demandant s'ils n'étaient pas menacés d'une nouvelle déportation. M. Manach en avait prévenu Frye, dès son retour à Petitcodiac, le 13 février 1760. Il n'en fut rien néanmoins pour cette fois. Bien plus cet accommodement leur permit de demeurer désormais dans leurs résidences respectives, sinon à l'état reconnu, au moins dans une situation tolérée.

Ce qui restait des familles de Memramcook et Petitcodiac reprirent donc insensiblement la culture des anciennes propriétés, qu'elles n'avaient jamais complètement abandonnées. D'autres les rejoignirent. Il s'établit aussi des colons d'une manière stable dans les environs de Shédiac et de Cocagne. Comme ces terres n'avaient jamais été occupées par les Anglais, ils rentrèrent sans embarras dans la possession de leurs héritages, et ceux qui s'étaient réfugiés parmi eux s'installèrent tout autour ; ils reçurent plus tard des titres officiels. Plusieurs familles du fort Edward (Windsor) s'établirent

à Ménoudie, comme serviteurs ou vassaux d'Anglais possesseurs de leurs anciennes propriétés.

Lawrence mourut le 19 octobre 1760, d'un refroidissement, dit-on, après une danse trop vive; il y a certainement des fins plus héroïques. Mascarène mourut la même année, ainsi que le capitaine Rous, et même le roi George II, six jours après Lawrence.

Le successeur de celui-ci comme gouverneur intérimaire, fut J. Belcher qui récompensa mal M. Manach de sa prompte soumission. Il demanda au général Amherst, premier gouverneur anglais du Canada, son renvoi en Europe, "à cause de sa très mauvaise conduite", qu'il ne précise pas autrement. Il le déporta en effet le 11 avril 1761. Deux ans plus tard Jacques Robin, huguenot jerseyen, projetant d'établir à Miramichi un poste de commerce, demanda la permission de le ramener avec lui comme chapelain pour les catholiques. Le Conseil d'Halifax refusa généreusement le 10 décembre 1763 (59). M. Maillard étant mort à Halifax le 12 août de l'année précédente, l'Acadie se trouva pour un temps totalement privée de missionnaires.

XII

La chute de Montréal (8 septembre 1760) ayant fait passer toute la Nouvelle-France à l'Angleterre, la paix fut signée à Paris le 10 février 1763. La publication du traité à Halifax, le 7 septembre 1763, fut suivie d'un jour d'action de grâces le 28. Il aurait dû en résulter un peu de répit pour les Acadiens; mais on trouvait qu'il en était resté bien que trop. Un mémoire de 1761 parle de 4,500, pour lesquels les Anglais n'endurent qu'un seul prêtre. Les autorités mirent longtemps à se tranquilliser et à se défaire de leur hantise d'expulsion. Aux trois rivières il n'y avait alors que 60 familles, environ 340 âmes (60). En 1764 on en comptait 73 et 388 (61).

Les nouveaux maîtres étaient de plus en plus persuadés que "la sûreté de cette Province dépend de leur totale expulsion, car ils ne feront jamais de bons sujets". Chez Belcher,

en particulier, c'était une sorte de hantise insurmontable : "haunted with a constant dread of mischief to arise from the scattered remnants of the Acadians" (62). Cette peur lui avait déjà attiré de la part du général Amherst, encore à New York, cette rebuffade, que l'historien anglais appelle "a kind of remonstrance (63) ; le 22 mars 1761, il dit "qu'il n'y a aucun danger à les endurer chez eux, tandis que ce serait une grosse dépense de les déporter ailleurs et de les y entretenir". Plus tard (10 septembre) il répétera, à propos de ceux de Ristigouche : "Je dois avouer que dans notre situation actuelle je ne vois aucun motif de craindre que les Acadiens ou les Sauvages ne fassent de mal à nos établissements" (64).

La question des terres à leur accorder était un autre cauchemar. Le Conseil considérait la chose comme très dangereuse (65). Il exprima de nouveau, le 27 mars 1764, son opposition unanime à l'établissement d'aucun Acadien comme colon dans la Province. Cette fois c'est le roi lui-même qui va leur river le clou, et cela à la demande des Lords du Commerce, en accordant expressément, le 11 juillet 1764, aux Acadiens la permission de devenir colons du gouvernement de Sa Majesté, en prêtant le serment d'allégeance (66). A l'objection tirée de l'inhabilité au droit de propriété, qui frappait les Catholiques Romains en Angleterre, le roi fit répondre, après consultation légale, que cette exclusion ne s'appliquait pas aux colonies (67). "On sait, ajoute-t-il, qu'il existe une loi en Nouvelle-Ecosse prononçant la même exclusion ; mais la Couronne n'est pas liée par une loi provinciale". Voilà donc un point de réglé.

Il fallut donc se résigner à placer ces indésirables. On le fit sans retard, mais aussi sans enthousiasme. On régla d'abord qu'on accorderait 50 acres de terre au père de famille, et 10 à chacun des autres membres ; plus tard on monta jusqu'à 80 et 40 respectivement. Puis on plaça 165 familles, soit 990 personnes (68). Aucune n'est mentionnée pour les trois rivières.

Mais il semble qu'on était surtout pressé de faire aux Anglais des concessions seigneuriales autrement grandes. Ainsi dès le 13 novembre J. F. W. DesBarres obtint pour lui-

même et pour d'autres 100,000 acres sur la rivière Chipou-dy (69). Le 2 juillet 1765, Alexander McNutt fut autrement bien pourvu: 1,600,000 acres seulement, dont 100,000 sur le Petitcodiac! (70). Il est vrai qu'ils assumaient l'obligation d'établir 50 familles sur chaque 100,000 acres, à raison de 500 acres par famille, et cela dès la première année, sous peine de confiscation.

On devine que la charge dut souvent être trop forte. Ainsi M. McNutt fut poursuivi en 1767 pour concessions illégales, et perdit deux de ses seigneuries en 1770, une de 100,000 acres, l'autre de 150,000. Les modestes concessions des Acadiens étaient en somme plus sûres. L'historien M. Murdoch appelle l'année 1765 "ugly year", à cause précisément de ces immenses concessions, qui ont beaucoup retardé le développement de la Province (p. 455). Celle de Petitcodiac devait être une des deux échappées au grand seigneur, parce qu'on y trouve bientôt non seulement de nombreux colons acadiens, mais le futur général de la guerre américaine, Anthony Wayne, qui obtint à son tour 6,000 acres du même terrain le 19 octobre 1766 (71).

Les habitations et les cultures commençaient à se rétablir solidement dans la région de Memramcook, lorsqu'un groupe considérable du Massachusetts et de New-York forma, au printemps de cette année, le projet défini de regagner leur patrie perdue. A pied et sans provisions, l'héroïque caravane affronta tous les périls et la fatigue d'un voyage par terre jusqu'à Shédiac, soit 180 lieues de forêts et de montagnes. Quand les premiers atteignirent la rivière Petitcodiac, il y avait quatre mois qu'ils cheminaient ainsi, échelonnant des morts sur la route. Ils goûtèrent enfin quelque repos et la joie de retrouver, parmi les échappés de la déportation, des compatriotes et des parents. 120 familles s'y établirent avec les 60 qui y étaient déjà. Les autres se rendirent à l'ancienne baie Française, devenue tout anglaise, et finirent par obtenir des terres à la baie Ste-Marie en 1768. Ces 180 familles, formant environ 900 âmes, imprimèrent une vive impulsion à Memramcook, qui devint bientôt le plus important de tous les groupes acadiens. Il en revint même du Canada; mais il en partait aussi périodiquement pour aller former d'autres établissements à

Shédiac, Cocagne, plus tard Richibouctou et Bouctouche, où l'on trouvait des plages favorables et des plaines basses, faciles à exploiter.

Le 23 décembre 1767, deux Acadiens, Michel Bourg et René Therriault, ont présenté une requête, au nom de 22 autres, pour obtenir des terres à Cocagne, endroit voisin de Jédaïque. Ce nom lui avait été donné par Nicolas Denys, avant 1672, "à cause de l'agrément qu'il a éprouvé pendant toute la semaine qu'il y a passée". Deux milles en amont se trouve le ruisseau des Malcontents, et plus haut encore Bélair vers Cocagne, où résidait l'abbé Le Guerne, d'où il a écrit ses deux longues lettres si intéressantes. A l'embouchure se trouve l'endroit appelé encore le champ de Boishébert, où cet officier passa avec son détachement l'hiver de 1755-56.

La nouvelle colonie de Memramcook, où le gouvernement de la Nouvelle-Ecosse permit expressément aux Acadiens de retourner et de s'y établir, et celle du village de Fox Creek, *Ruisseau au Renard*, sont les seules de l'Acadie, où les habitants se trouvent à occuper les mêmes terres qu'ils avaient, eux ou leurs ancêtres, avant l'expulsion. M. Placide Gaudet identifie ce village avec celui qu'on a appelé Petitcodiac en 1767; ce nom est rendu aujourd'hui à une station du chemin de fer entre Moncton et St-John. L'ancien village est devenu en 1765 la ville de Hillsborough, et Chipoudy Hopewell, lorsque quelques Allemands de Pennsylvanie s'y établirent la même année.

Notons, comme curiosité, que sur la côte de Chipoudy on trouve le cap des Demoiselles, — que les Anglais ont appelé *The Pillars* ou *The Rocks*. Ceci se rapporte aux légendes micmaques. Ces demoiselles sont appelées en micmac *Gelosgoetjg*, c'est-à-dire les demoiselles de Geloscap, le héros de ces légendes, leur Hercule. Elles tenaient compagnie à cette mystérieuse Ancienne, gardienne de sa grotte, qu'il appelait respectueusement *Nogomi, ma grand'mère*. Cette grotte était au sud-ouest du cap Chinectou, et le cap des Demoiselles au nord-est. Leur métamorphose en colonnes rocheuses est un des hauts faits du maître, qu'on n'est pas obligé de croire ni d'excuser. Le nom anglais vient certainement d'une allusion aux colonnes

d'Hercule. Chipoudy était le nom de la montagne *Osgitpoti*, longue vue, *sight over*; la rivière et le lac se nommaient *Gategatig*, étang des anguilles.

XIII

Il n'y avait toujours point encore de missionnaires en Acadie. C'était bien même l'intention des nouveaux maîtres de s'en passer complètement ou de les remplacer par des pasteurs protestants, "à moins, disait-on avec une certaine timidité, que les Indiens n'en réclament trop fort". On s'inquiétait fort peu des Acadiens. Mais de fait les Indiens ne leur laissèrent jamais une paix complète; et le gouverneur Wilmot se plaignait, le 24 décembre 1764, qu'on n'eût pas encore accompli la promesse faite plusieurs fois. Quant aux Acadiens ils étaient toujours pour lui "those inveterate enemies". Il fallut attendre encore plus de trois ans pour obtenir enfin, grâce à l'intervention du Gouverneur Carleton de Québec, la nomination de M. Bailly de Messein pour l'Acadie.

Il fut ordonné exprès le 10 mai 1767. Il arriva à la rivière St-Jean à l'automne 1767, et à Halifax en juillet 1768. Il fut bien accueilli par le lieutenant-gouverneur Franklin, qui eut sans doute l'idée de lui rendre honneur et service, en le confiant à la garde du Rév. Breyton, pasteur anglican de St-Paul! On reconnaît ses qualités: il a des idées libérales, sans bigoterie; il semble vouloir être entièrement loyal et docile. Il a déjà péremptoirement refusé les secours de son ministère aux Acadiens qui ont jusqu'ici refusé de prêter serment. C'est du reste l'intention du gouvernement qu'il ne desserve que les Acadiens et les Sauvages devenus sujets de Sa Majesté. On lui donnera £ 50 pour le moment; on ne veut pas lui donner £ 100 comme à Maillard, avant d'en avoir la permission du roi. Il descend d'une famille qui possède une propriété en Nouvelle-Ecosse (72).

Il est difficile de le considérer strictement comme missionnaire de Memramcook, où il entreprit d'établir un village pour les Sauvages (17 juillet 1770); mais en réalité il a mis-

sionné partout; d'autant plus qu'il avait été nommé vicaire général, le 13 octobre 1768, pour la Nouvelle-Ecosse et îles adjacentes (73). Sa présence à Petitcodiac est signalée plusieurs fois dans son registre, conservé à Caraquet, notamment en 1769; son dernier acte est du 4 octobre 1772.

Le 1^{er} avril 1769 Lord William Campbell écrivait qu'il avait eu beaucoup de succès. L'année suivante il louait encore sa loyauté. Malheureusement la bonne entente ne dura pas. M. Bailly partit pour Québec en 1772, peut-être avec l'intention de revenir, mais sans en rien dire et sans donner de ses nouvelles. Le nouveau gouverneur, Francis Legge, écrivait au comte Darmouth le 25 août 1774: "M. Bailly, le prêtre que le gouvernement a accordé aux Sauvages dans cette Province, a obtenu la permission, au mois de mai 1772, d'aller à Québec pour des raisons personnelles. Il n'est pas encore de retour, et depuis son départ je n'ai reçu de lui aucune nouvelle; aussi vais-je cesser de payer ses émoluments à son agent depuis le commencement de cette année, en attendant les instructions de votre Seigneurie. Je dois ajouter que ce prêtre a eu une maladie grave, et que nous avons appris dernièrement qu'il était mort" (74).

La réponse du 5 octobre a été d'abord qu'il a bien fait de supprimer ses émoluments, mais de plus que, s'il apprend sa mort de source certaine, c'est l'intention de Sa Majesté de ne pas le remplacer, "à moins (toujours) que les Sauvages n'insistent ardemment pour lui faire nommer un successeur, conformément à la stipulation du traité qui seule leur a valu une condescendance aussi extraordinaire" (75).

Dans une note de cette année, il est dit que le nombre d'habitants est d'environ 17,000, sans compter les Acadiens français, qui forment une population de 1,300. Rien qu'aux trois rivières, ils étaient plus nombreux que cela; mais, c'est entendu, ils ne comptaient pas. On n'aurait pour rien voulu leur faire un plaisir quelconque. Heureusement les Sauvages insistèrent encore, — et Washington aussi indirectement.

D'ailleurs Mgr Briand n'avait pas attendu l'avis de Son Excellence pour nommer un successeur à M. Bailly, dans la personne d'un jeune Acadien, l'abbé Joseph-Mathurin Bourg.

Il l'ordonna prêtre le 12 septembre 1772, le chargea l'année suivante des missions de l'Acadie, et le nomma son vicaire général en 1774. Il s'était rendu sans retard à son poste de la baie des Chaleurs, et avait entrepris une première tournée pastorale, dont il rendait compte à l'évêque dès le 8 octobre 1773, écrivant de Cocagne: "J'ai parcouru tous les différents endroits où il y a des Acadiens, y compris toute la baie des Chaleurs, jusqu'à Memramcook, Pedécoudiac et Ménaudy (sic) ; je suis actuellement de retour à Cocagne" (76).

Il lui demande aussi une direction dans le cas d'un François Arsenault, de cette mission, à qui M. Manach avait confié des ornements et autres objets. L'évêque lui répond, le 8 novembre, que ce laïc ne peut pas garder ces objets, qui appartiennent à l'Eglise. Il approuve ce qu'il fera de concert avec M. McDonald, et le confirme dans les mêmes pouvoirs que M. Bailly. M. James McDonald était le premier missionnaire écossais de l'île St-Jean. Le 21 octobre 1772 l'évêque lui avait accordé des pouvoirs extraordinaires; et il lui écrivit à lui aussi, le 8 novembre 1773, qu'il eût à s'entendre avec M. Bourg (dans le moment à Cocagne) pour la desserte des continents (77).

Il s'adressait alors à celui-ci comme missionnaire à Cocagne; mais l'année suivante, le 17 août 1774, lui écrivant comme au grand vicaire de l'Acadie, il le félicitait et l'encourageait. Il était à Petitcodiac le 24 septembre 1774, puis alla à Memramcook et revint à Cocagne. Mgr Briand écrivait encore à l'abbé de l'Isle-Dieu, le 6 juin 1774, qu'il avait un bon missionnaire à l'Acadie, M. Bourg (78). C'est ce vénérable évêque que Lord Sydney, qui du reste l'estimait réellement, nommait, de bonne foi "Superintendent of the Romish Church, in the province of Québec" (79). Dès lors M. Bourg résida habituellement à la Baie des Chaleurs. Mais il visita, aussi souvent qu'il le pût, le reste de l'Acadie.

Il eut beaucoup à faire à l'occasion de la Révolution américaine, lancée en 1776. Mgr Briand imposait rigoureusement aux catholiques une fidélité complète à l'allégeance britannique. Comme grand vicaire, M. Bourg devait plus que les autres exercer son zèle dans le même sens. Ce n'était pas inutile, sur-

tout auprès des Sauvages; même pour les Acadiens: à part la conscience, les Anglais du Canada ne pouvaient guère leur paraître plus aimables que ceux d'Amérique, d'autant moins qu'avec ceux-ci ils retrouvaient bon nombre de leurs anciens compatriotes, qui avaient épousé leur cause. A Cumberland notamment et aux trois rivières, il se fit une propagande active par des Anglais de cette région, dont les chefs étaient Jonathan Eddy et John Allen. Plusieurs Acadiens se laissèrent embaucher; et quand le gouverneur Legge entreprit de grossir son contingent militaire, 61 de Cumberland, Amherst et Sackville, signèrent avec l'opposition. Mais ils n'étaient pas gens à s'obstiner; dès qu'ils furent certains de la direction de l'autorité, ils firent leur soumission. Quant aux Sauvages, la conscience comptait moins que les cadeaux; et, comme ils en tiraient des deux côtés, seule l'intervention du prêtre fit pencher la balance. Le Gouvernement canadien lui en exprima et prouva sa reconnaissance, jusqu'à voter en 1783 le rappel des lois anticatholiques, déjà voté en Angleterre depuis cinq ans.

Voici maintenant les détails de l'expédition américaine de 1776 à Cumberland et aux trois rivières.

Un détachement de 200 hommes environ, commandés par Eddy, se rendit à Chipoudy le 25 octobre et s'empara de la petite garnison anglaise de 2 officiers et 12 soldats, qui furent envoyés prisonniers à Machias (80). Ensuite une partie de la troupe s'embarqua sur des chaloupes pour remonter la rivière Petitcodiac, dans l'intention de se rendre à Cocagne et à Miramichi, commettant partout force pirateries. L'autre partie traversa la Memramcook, et se rendit par les portages jusque sous le fort Cumberland. Ils établirent leurs quartiers généraux au Mt. Whatley, sur une élévation qui a été longtemps appelée Camp Hill, à un mille du fort. Le 9 novembre Eddy envoya à Gorham, commandant du fort, une sommation de le lui remettre. En guise de réponse il reçut à son tour le lendemain la sommation de déposer les armes et de se soumettre à son souverain légitime. Une première attaque eut lieu le 13 et une autre quelques jours après. Non seulement elles furent repoussées l'une et l'autre, mais on alla déloger les ennemis de Camp Hill et les mettre en fuite le 27. Enfin le

29 un détachement fut envoyé à Westcock, Memramcook et Chipoudy, afin de couper la retraite aux pirates (81). Plus tard, le 15 mai 1782, on prit et détruisit deux autres corsaires venus piller dans la baie de Fundy (82).

XIV

Vers 1767 on avait bâti à Memramcook, encore sur la rive gauche de la rivière, la seconde église ou chapelle, qui fut détruite par un incendie au printemps de 1775. Pendant les incursions américaines, on ne put guère songer à autre chose qu'à se mettre à l'abri, autant que possible. Il y avait alors 44 familles, soit 261 âmes, à Memramcook seulement. Mais au rétablissement de la paix, ce nombre augmenta rapidement, et l'érection officielle de cette paroisse, la première du Nouveau-Brunswick, fut décidée.

Vers 1780 on avait construit la 3^e église, cette fois sur la rive droite de la rivière, à mi-chemin entre l'église actuelle et le village de Memramcook-Ouest, à l'endroit où on a érigé plus tard une croix-souvenir. La paroisse fut érigée en 1781, avant Caraquet (1784) et St-Basile (1792).

Le premier curé résidant fut l'abbé Joseph-Thomas Le Roux, prêtre breton, passé au Canada à la demande de l'abbé de La Corne et de Mgr Briand. Il faisait du ministère depuis déjà 10 ans au Cap Breton et sur l'île St-Jean, quand il fut chargé de Memramcook et des autres postes qui en dépendaient, de Cocagne à Ménoudie. Il continua même de visiter l'île. Il avait apporté de France le portrait de son patron saint Thomas, dont il donna le nom à sa paroisse. On le conserve au presbytère. On a encore de lui l'ostensoir qui sert à la desserte de Notre-Dame de Lourdes. Sa croix de procession, avec les fonts baptismaux, ses burettes en étain, ainsi que sa barrette haute et à quatre cornes, sont conservés au collège. Souvent on venait à l'église en canots d'écorce, et on montre encore le chemin par lequel on s'y rendait en sabots (R. P. Fiset). En 1785 la paroisse comptait 160 familles, 600 commu-

nients, 960 âmes. Après une carrière bien remplie, l'abbé Le Roux mourut à son poste le 10 mars 1794.

Il fut remplacé par M. Thomas Power (1794-1804), prêtre irlandais, arrivé en Acadie en 1787. Il eut le chagrin, dès l'année suivante (1795), de voir son église de nouveau détruite par le feu. On décida alors de la rebâtir à l'endroit où elle est présentement. Mais on se contenta d'abord d'y ériger une chapelle provisoire, qui servit jusqu'en 1811. Alors seulement on la rebâtit en bois. En 1840 elle fut remplacée par l'église actuelle, en pierre. M. Power reçut la visite de Mgr Denaut en 1803. Memramcook est expressément nommé (83), quoique nous n'en ayons point de détails. Il y avait 117 ans que l'Acadie n'avait pas reçu de visite pastorale. Nous sommes mieux renseignés sur celle de Mgr Plessis en 1812 (Voir *Shédiac*, ci-après).

M. Power quitta Memramcook en 1804, et fut remplacé successivement par MM. François Ciquart, sulpicien (1804-12), Louis Brodeur (1812-18), Isidore Poirier, Acadien d'origine (1818-21), Louis Gingras (1821-25), Célestin Gauvreau (1825-29), Ferdinand Gauvreau (1829-32, puis 1836-52), Antoine Gagnon (1833), Jos. Couture (1833-36) et quelques autres en passant; F.-X. Lafrance (1852-64); ensuite il remit sa paroisse aux Pères de Sainte-Croix, dont le premier, de sainte mémoire, fut le P. Camille Lefebvre (1864-94).

En 1854 M. Lafrance avait fondé le collège St-Thomas, qui devint séminaire en 1864, et Université St-Joseph en 1898; on avait déjà commencé dix ans plus tôt à conférer les grades universitaires. Cette institution marqua la renaissance intellectuelle et sociale de l'Acadie, la sphère de son influence s'agrandissant d'année en année. Lors des Noces d'or en 1914, on comptait plus de 300 prêtres parmi ses anciens élèves, dont 3 évêques et 3 archevêques; plusieurs ministres, dont 2 premiers, et un grand nombre de professionnels de toute sorte.

Décidément Memramcook était devenu le centre de l'Acadie. C'est là que se fit le choix de l'Assomption comme fête patronale, et cela malgré le désir du P. Lefebvre, qui aurait préféré St-Jean-Baptiste. La ville de Québec avait invité à une grande convention, pour le 24 juin 1880, tous les repré-

sentants de l'antique empire colonial français en Amérique, à l'exception de la Louisiane. Une des sept commissions était réservée aux Acadiens. 70 délégués s'y rendirent. Mais on décida seulement de convoquer une autre assemblée générale et toute acadienne à Memramcook même, le 24 juin de l'année suivante. Il n'y avait pas eu en Acadie de convocation de ce genre depuis celle de Lawrence et Monckton en 1755. Plus de 5,000 délégués y répondirent. Une résurrection nationale, quoi ! La principale décision prise fut l'adoption de l'Assomption comme fête patronale et du tricolore français avec étoile comme drapeau. Cette décision fut ratifiée au nouveau congrès, à Miscouche (anciennement la Belle-Alliance, Ile du P.-E.), le 15 août 1883.

En 1870 il y avait à Memramcook 620 familles acadiennes et 33 irlandaises, formant un total de 4050 âmes, dont 2100 communiants. Le territoire avait 25 milles de long sur 15 de large. Les Pères desservaient en outre cinq missions : Scoudouc, le Ruisseau-des-Renards (St-Anselme), Irishtown (St-Laurent), Beaumont et Dorchester, en tout 384 familles et 1960 âmes.

Beaumont était le village indien, près de la pointe rocheuse qui sépare l'embouchure des deux rivières Memramcook et Petitcodiac. Une réserve y avait été concédée en 1839 aux Micmacs qui formaient auparavant deux petits villages à Dorchester. Quand ils virent en 1842 que l'on commençait à bâtir à Memramcook la grande église en pierre, ils décidèrent à leur tour de construire, avec l'aide des Acadiens des environs, la chapelle de Ste-Anne, qui fut terminée l'année suivante. Les curés de Memramcook y allaient de temps en temps faire les offices.

Le Père Lefebvre considéra toujours ce pauvre village comme une portion choisie de son vaste territoire. "Il s'y rendait tous les ans en personne pour célébrer la fête de Ste-Anne; il aimait à les réunir autour de lui après la messe, à s'informer de leurs familles et de leurs affaires, faisait la connaissance personnelle de chacun, prenait à part leur chef pour lui laisser ses recommandations touchant la paix, la religion et la moralité de sa tribu, et leur distribuait quelques petits

présents. Il fallait voir avec quelle confiance filiale ils répondaient à ses avances" (84). L'auteur de sa Vie dit qu'ils l'appelaient *Pèle Lefebble*, remplaçant r par le l, qu'ils n'ont pas dans leur langue. Cet auteur ne savait pas qu'ils n'ont pas de f non plus, qu'ils remplacent par p; ils disaient certainement *Pèllepèbel*.

En 1870 il n'y avait que 23 cabanes, où l'on faisait des paniers; encore étaient-elles souvent vides dans le cours de l'année. Le premier missionnaire attitré fut le P. J.-Octave Lecours, qui desservit cette mission 28 ans (1864-92). Le P. Lefebvre, quand il le pouvait, ou un autre allait tous les mois à Scoudouc (12 milles) et au Ruisseau (15 milles). M. P. Gaudet identifie avec le Ruisseau (Fox Creek) le nouveau village de Petitcodiac, établi en 1767. Les quelques catholiques de Hillsborough et Hopewell appartiennent à la paroisse de Riverside; il en est de même de Goshen et du Sanatorium de River Glade.

XV

Les anciennes missions confiées au curé de Memramcook en 1782, de Cocagne à Ménoudie, se sont développées, et sont la plupart devenues des paroisses prospères. On ne mentionnait pas Richibouctou, parce qu'elle s'était développée indépendamment, recevant à l'occasion la visite d'autres missionnaires, surtout de la baie des Chaleurs. Cependant le premier curé, nommé officiellement le 22 septembre 1800, M. Antoine Bédard, était aussi chargé de Bouctouche, Cocagne et Shédiac. Bouctouche faisait même d'abord partie de la grande seigneurie de Richibouctou, concédée le 20 septembre 1684 à Louis d'Amours, sieur de Chauffours. Dans cette concession le nom est orthographié *Chibouctouche*, selon la forme du mot micmac, ce qui rend certaine l'hypothèse que c'est le diminutif de l'autre. D'ailleurs Bouctouche a encore fait partie, avec Cocagne, d'une autre seigneurie moins grande, accordée le 15 octobre 1696 à Georges Renaud, sieur Duplessis, trésorier de la marine. Elle comprenait 2 lieues de front de chaque côté de

la rivière et 6 de profondeur. Ces concessions devinrent nulles par la cession de l'Acadie à l'Angleterre.

Mais, en attendant les nouvelles concessions de celle-ci, cinq familles de Memramcook allèrent en 1786 s'établir à l'embouchure des rivières Bouctouche, Black et Little, remontant graduellement jusqu'à l'intérieur des terres. C'étaient François et Charles LeBlanc, Isidore et Joseph Bastarache, et Jean Desroches. Ils emportaient avec eux pour toute richesse un sac de farine, leur hache et leur chapelet. Ils y trouvèrent la vie plus facile qu'à Memramcook, à cause de la pêche et de la chasse. 25 ans après il y avait 125 familles. Elles dépendaient de la paroisse de Richibouctou. En 1812 elles demandèrent à Mgr Plessis d'être annexées à Shédiac (Gédaïque), qui était plus éloigné mais d'accès plus facile. Cela ne leur fut pas accordé; mais elles furent desservies régulièrement jusqu'à la nomination de leur premier curé résidant, M. J. Rioux (1839-54). Le village prit un grand développement lors de la construction du chemin de fer, et grâce au zèle infatigable du curé et grand vicaire, M. Frs-Xav. Michaud (1876-1903).

"Vers 1864, il s'échappa d'un navire passant près de la dune de Bouctouche un matelot fatigué de la mer, qui gagna la rive à la nage, ayant appris que cette plage était habitée par des Français. On le recueillit, on l'habilla, et l'on s'aperçut bientôt qu'il était instruit. Une école fut incontinent ouverte, à laquelle se rendirent tous les enfants du village. A la Confédération (1867), il fut choisi comme candidat pour la chambre fédérale, et élu en dépit d'une opposition anglaise acharnée. Il s'appelait M. Auguste Renaud, curieux rapprochement du nom du premier seigneur en 1696. Il siégea aux Communes jusqu'en 1872, en qualité de seul représentant acadien, et s'acquitta de ses fonctions avec beaucoup d'habileté et une grande fidélité". On dit seulement qu'il eut de la misère à apprendre l'anglais, et qu'il le prononçait parfois d'une manière plutôt réjouissante: ainsi M. McLeod, son concurrent, devenait MacLott; Kingston, un des centres principaux de son comté, faisait Quinze tonnes, ou quelque chose de pis encore. Il est mort en juillet 1897 (85).

La première mission confiée à l'abbé Le Roux fut donc Cocagne. C'était pour les Acadiens traqués un refuge précieux avant, pendant et après la déportation. Les missionnaires eux-mêmes s'y rendaient non seulement pour les assister, mais pour échapper personnellement aux dangers. C'est ainsi que MM. Le Guerne et Bourg, et aussi les PP. Germain, de la Brosse et jusqu'à Bonaventure de la baie des Chaleurs, y firent des stages plus ou moins prolongés. Le village moderne date de 1767. De fait c'est là que furent accordées, le 1^{er} novembre de cette année, les premières concessions officielles à 24 familles acadiennes, à la requête de MM. Michel Bourg et René Thériault (86).

On peut donc considérer Cocagne, avec Shédiac, comme la plus ancienne colonie légalement établie dans cette région sous le régime anglais. Plusieurs baptêmes faits à Cocagne sont entrés au Registre de Caraquet. On y trouve les noms de Joseph Goguen, Paul Hébert, Jeannot Bourg, François Arsenault. Il y a donc toujours eu une chapelle quelconque. Mais la première église dont on fasse mention comme desservie par les prêtres de Memramcook semble remonter à 1798, la deuxième à 1883, et l'actuelle à 1892. Le premier curé résidant fut M. Antoine Gosselin (1857-71), suivi des Pères J.-M. Vanier (1871-76), J.-B. Bazoge (1876-85), F.-X. Cormier (1885-94), J. L'Archevêque (1894-1916).

La description de Cocagne par Denys s'applique aussi bien à Shédiac et même à Grandigue. Une seigneurie de cinq lieues de front et autant de profondeur y avait été concédée le 29 mars 1697 au sieur Mathieu de Lino, marchand de Québec, et nommée Linoville. Les concessions anglaises de Cocagne s'étendaient aussi jusqu'à Shédiac. Le nom primitif du site de la ville actuelle était la Batture. Le village fut fondé en 1778 par Michel Haché, Joseph Caissie et une couple d'au-

tres. Mais déjà entre 1751 et 1755 bien des Acadiens de la baie de Fundy, prévoyant la tempête, se réfugièrent dans ce havre et les autres de la côte. Après la déportation il en vint un plus grand nombre de ceux qui avaient pu y échapper.

Un premier établissement se fit à Grandigue, et l'occupation du site actuel ne remonte pas au-delà de 1800. Dans les premiers temps tout ce canton portait le nom de Shédiac ou plutôt (Gédaique). La Grande Digue en était le centre, et possédait la seule église des fidèles de Cocagne, Barachois et Didi-che (Cap Pelé). Cette église datait de 1788. Mais il y avait depuis longtemps une chapelle quelconque, puisque déjà Mgr de St-Valier s'y était arrêté en 1686, de même Mgr Denaut en 1803, et M. de Boishébert y avait tenu garnison plusieurs années. Mgr Denaut donna l'ordre au missionnaire d'alors, M. Antoine Bédard, de passer au temps de Pâques un mois à Gédaique, où les paroissiens de Cocagne et du Barachois sont obligés de se rendre. L'original de ce document est à Memramcook. Il ordonna aussi la construction d'une nouvelle église à frais communs, avec sacristie et presbytère. Elle fut dédiée à la Visitation de la Sainte Vierge. Mgr Plessis écrira en 1812 qu'elle était "remarquable par son élévation très grande au-dessus des édifices qui l'environnent". La troisième fut construite en 1830. Il y avait, en 1803, 32 familles, 60 communicants, 100 âmes.

On ne sait pas au juste quand la paroisse, qui s'est longtemps appelée Shédiac et d'abord Gédaique, prit le nom de Grandigue. Mais la partie sud du canton commença à porter celui de Shédiac, comme nom distinctif, en 1825. M. Antoine Gagnon, qui fit du ministère dans ce district comme missionnaire, curé ou grand vicaire pendant 40 ans (1809-49), en fait mention pour la première fois dans un acte de mariage de cette année; et M. A. Gosselin met Grande Digue (sic) dans les registres pour la première fois en 1859. Mais ces registres remontent beaucoup plus haut. On a, au Département des Archives à Ottawa, une copie de trois Registres ou d'un en trois sections, de Grand-Digue (sic): Mariages 1800-1820. Baptêmes 1800-1846. Sépultures 1802-1820 (87).

Cette orthographe primitive aurait dû, semble-t-il, être conservée, ou même simplifiée en Grandigue, comme on l'a fait pour le bureau de poste et sur la carte routière (1928). L'euphonie y aurait gagné et la grammaire rien perdu. Autrefois en effet Grand était des deux genres, et on l'a conservé dans une foule de noms féminins, soit avec une apostrophe ou un trait d'union, soit en deux mots ou même en un seul : grand'mère, grand'tante, grand'chose. Sur la carte de Bellin-Charlevoix en 1744, on trouve les noms de "Grand R. au Renard" et "Petite R. au Renard", les deux au féminin, la première sans e. Pour Grand Pré, la Poste l'écrivit ainsi en deux mots et au masculin ; mais Prée était autrefois du féminin, avec Grand sans e ; dans les registres il est écrit Grand-Prée, et la principale paroisse des Mines se nommait en toutes lettres Saint-Charles de la Grand-Prée. C'est la forme que j'ai mise ci-dessus (IV), la même qui est imprimée dans le *Journal* de Mgr Plessis en 1815 (pp. 93 et 94). Même en France on a un Saint-Laurent de la Prée, près de la Rochelle ; et en Acadie la Prée Ronde, sur la rivière Annapolis. Enfin on a la Grandprée en un seul mot dans un rapport de 1747 (88). De la même façon Grand-Digue ou Grandigue est parfaitement acceptable.

Mgr Plessis se rendit dans cette mission pour sa visite pastorale le 26 juin 1812. Il ne l'appelle que Gédaique, mais il dit expressément que l'église est dédiée à la Visitation ; ce qui ne laisse aucun doute sur son identité comme église de Grandigue ; celle de la future ville sera dédiée à S. Joseph. Il la désigne comme l'autre métropole, après Richibouctou : "Elle réunit sous elle, dit-il, les villages de Cocagne, du Barachois, de Tidiche (sic, plus loin Didiche aujourd'hui Cap Pelé) et de Naboujagan (sic, aujourd'hui Haute Aboujagane), sans compter Chimigoui (sic, plus loin Chimougoui, ailleurs Chimougouy, aujourd'hui Shemogue), qui étant plus près de la Baie Verte fait bande à part, comme la baie des Winds, à l'autre extrémité de cette mission" (89). Il ne confirma que 23 personnes, et 25 à Richibouctou, parce que son prédécesseur en 1803 avait confirmé les fidèles de tout âge. Il termina sa visite à Shédiac (Grandigue) le jour de Saint-Pierre.

Il avait l'intention de visiter ensuite les missions de Memramcook, Petitcodiac et Ménoudie, avant de se rendre à l'île St-Jean. Il le souhaitait d'autant plus qu'il avait été affligé de n'avoir pu rencontrer l'année précédente le respectable M. Ciquart, chargé de ces trois missions. Mais les prêtres qui l'accompagnaient et trois hommes arrivés de là s'accordèrent pour l'en détourner, parce que les pluies avaient tellement gâté le chemin de ce portage, qu'il ne pouvait prudemment s'y engager à pied, seul moyen qu'il y avait de le franchir.

Il partit donc pour l'île St-Jean, et revint à Shédiac le 15 août. Marin Gallant, le plus habile et dévoué des habitants, alla au-devant de lui avec sa chaloupe. Il fut reçu avec grande joie par le curé Gagnon, avec qui il passa cette journée et celle du lendemain (16), dimanche de la solennité de l'Assomption. Ce fut comme un redoublement de fête pour les bonnes gens de Gédaique, que de revoir et d'entendre dans leur église leur premier pasteur.

Après Vêpres on fit le plan du voyage de Memramcook, à la distance de huit lieues, dont six de portage, ou de traverse de la baie de Shédiac à la rivière de Memramcook. Cette rivière se trouve entre celle de Petitcodiac à l'ouest et celle de Ménoudie à l'est; celle-ci serait plutôt celle de Tintamare, qui pourrait bien en porter le nom, vu qu'elle se jette dans la baie de Fundy au Grand Maringouin, où se trouve (à l'est) le village de Ménoudie. La population de Memramcook, y compris Petitcodiac, qui n'en est éloigné que de trois lieues, est de 171 familles, soit 486 communicants, environ 1,000 âmes.

Ménoudie était alors grandement diminué: il n'y restait que 15 familles et 57 communicants. L'évêque désirait beaucoup s'y rendre; mais il dut rebrousser chemin sans avoir vu autre chose que le haut de la baie de Fundy et la montagne de Chipoudy qui la borde. La visite de Memramcook commença le mardi 18 août, et continua les deux jours suivants. Il repartit le 21 pour Chédaique. Les habitants de Memramcook le conduisirent jusqu'à la rivière de Scoudouc (orthographiée *Chequedouc* dans le *Journal*). Cette rivière conduit dans la baie de Shédiac, où le prélat rejoignit sa goélette et profita

du beau temps pour repartir dès le lendemain et regagner la baie des Chaleurs.

Voici ce qu'il a écrit des Indiens: "Il y a sur cette côte (Gédaique), d'espace en espace, des familles micmaques, ainsi qu'à l'Ile St-Jean, en Nouvelle-Ecosse et au Cap Breton; en sorte qu'il serait à désirer que l'étude de leur langue pût entrer dans l'éducation des jeunes ecclésiastiques du diocèse, — n'y ayant aucun des missionnaires du Golfe qui n'ait à regretter de n'avoir pu l'apprendre avant d'y être envoyé, si l'on excepte l'abbé Painchaud, qui la sait assez imparfaitement. Elle est complètement ignorée de tous les autres. Qu'en résulte-t-il? qu'il faut recourir à des interprètes pour confesser ces Sauvages; or ces interprètes sont rares et maladroits, ou ne peuvent rendre les paroles des Sauvages que dans une autre langue (l'anglais), également étrangère aux missionnaires. En supposant même qu'ils rendent bien les confessions, il est impossible d'instruire ces pauvres gens par des interprètes ou de pouvoir juger s'ils saisissent les instructions qu'on réussirait à leur transmettre par ce canal. Ils sont donc condamnés à une ignorance qui durera autant de temps qu'ils n'auront pas de prêtres capables de leur donner directement des instructions chrétiennes. Il est vrai que les Micmacs peuvent apprendre par routine les langues française et anglaise, et que quelques-uns parlent celle-ci assez passablement. Mais quiconque aura tant soit peu fait d'observation sur les Sauvages sera aisément convaincu qu'on ne peut leur conserver leurs anciennes mœurs qu'en les maintenant dans leur langue, et, qu'en apprenant quelques langues européennes que ce soit, ils se trouvent inévitablement plus exposés, les hommes à l'ivrognerie et les femmes au libertinage, par la facilité qu'ils ont alors de communiquer avec ceux dont la langue leur est devenue familière" (90).

●

Après MM. A. Bédard (1800-05), F. L. Parent (1805-09) et A. Gagnon (1809-45), la paroisse de Grandigue eut pour curés MM. F.-M. Turcotte (1845-49), J.-M. Madran (1849-

52), F.-X. Babineau (1852-55), A. Gosselin (1855-63), M. J. Donnelly (1863-72), ensuite plusieurs Pères de Memramcook; le P. Lefebvre y bénit une cloche le 12 octobre 1865; enfin Mgr Phil. Belliveau (1896-1933). Les premiers desservirent en même temps le nouveau Shédiac (la Batture) jusqu'à l'arrivée du premier curé résidant en 1884. Le 6 mai 1815 le gouvernement avait accordé 6,000 acres de bonne terre à 15 colons de cette région: David, Pierre, Dominique, Fabien, Laurent, Jean et Romain Mélanson, Mathurin et François Comeau, Laurent et Paul Bourque, Maximin et Jean LeBlanc, François Léger et Pierre Blain. Mais cette colonie prit un grand développement et devint ville lors de la construction du chemin de fer de Moncton à Pointe du Chêne, dont le premier convoi circula en 1854. La première messe fut célébrée par M. Antoine Gosselin dans la maison du capitaine Landry. Il fit ensuite bâtir une chapelle, qui servit de sacristie après la construction de la première église par l'abbé Donnelly. Le premier curé fut M. Antoine Ouellet (1884-1907); son successeur M. Donat LeBlanc (1907-25), qui en 1911 fonda l'hospice de la Providence, et bâtit en 1914 l'église actuelle en pierre: l'ancienne fut transformée en école. Il mourut le 25 février et fut remplacé par Mgr Gaudet (1925-1939). M. François Bourgeois est le curé actuel.

Entre Shédiac et Moncton, sur le portage entre les rivières Scoudouc et Petitcodiac, il y avait en 1756 six ou huit maisons (91). Plus tard onze familles de Ménoudie, échappées à la déportation, vinrent se joindre à ces premiers colons pour former le noyau de cette nouvelle paroisse, qui fut nommée St-Jacques de Scoudouc; Mgr Plessis écrit *Chequedouc*. Outre la grande concession de 1815, il s'en fit deux autres, en 1825 et 1838: 180 arpents furent ajoutés au domaine des Mélansons.

Au point de vue religieux la colonie dépendait de Memramcook; les colons ne craignaient pas de parcourir les 12 milles qui les en séparaient, pour entendre la messe. Ils l'avaient chez eux de temps à autre; on la disait d'abord chez des particuliers, ensuite dans une école. Mais quand M. F. Gauvreau, curé de Memramcook, décida d'y bâtir une église en pierre et les invita à y contribuer, les colons de Scoudouc et

ceux de la Batture se réunirent et décidèrent de se construire une chapelle chez eux. Le grand vicaire Gagnon, qui avait lui-même passé un an à Memramcook, leur obtint la permission de Mgr Dollard.

La construction fut commencée en 1845 par 29 familles, la première messe célébrée en 1848, et les registres ouverts en 1850. Le premier missionnaire attitré fut le P. Octave Lecours, assistant du P. Lefebvre, qui la desservit 24 ans (1868-92), en même temps que Beaumont. Outre le village environnant, l'église de Scoudouc fut fréquentée par les fidèles de Malakoff, Painsec, Meadow Brook et Village des Léger, qui devint en 1857 Dorchester Crossing; en tout 120 familles en 1907, montées à 150 en 1937, environ 950 âmes, 1002 en 1940. Le premier curé résidant fut l'abbé C.-A. Hudon (1907-16), qui bâtit l'église actuelle, et y célébra la première messe le 10 août 1914; le second M. J. L'Archevêque (1916-40), remplacé en 1940 par M. Philippe Hébert.

XVI

Passons maintenant en revue les autres missions mentionnées par Mgr Plessis comme dépendances de Shédiac ou Grandigue. Les actes paroissiaux (1812-38) se trouvent ensemble dans un même registre, dont on a une copie aux Archives d'Ottawa (92).

1. — BARACHOIS, St-Henri, fut colonisé par Charles Gautreau et autres colons venus de Memramcook vers 1800. La première chapelle qu'y trouva M. A. Bédard en 1800 était tout près du vieux cimetière, à 2 milles à l'ouest de l'église actuelle. En 1803 il y avait seulement 12 familles, 32 communicants, 64 âmes. Le grand vicaire Antoine Gagnon, qui résidait à Grandigue, construisit en 1825 l'église actuelle du Barachois, et plus tard le presbytère, où il résida 10 ans (1839-49).

Il était là quand en 1842 fut décidée la création d'un diocèse pour le Nouveau-Brunswick, qui alors dépendait de Charlottetown (voir p. 14). Mgr McDonald s'était nommé deux grands vicaires pour cette partie du diocèse: MM. Gagnon et Wm

Dollard, curé de Fredericton. Les prêtres de la nouvelle circonscription furent invités à voter pour l'un des deux grands vicaires, comme candidat à être présenté au pape, avec l'assurance d'être agréé pour premier évêque. Il n'y avait alors que 13 prêtres dans toute la province, 8 canadiens et 5 irlandais. Ils se réunirent à Chatham, sous la présidence de M. Joseph-Marie Pâquet, curé de Richibouctou et, par sa mère, neveu propre de M. Gagnon. Or il arriva que les votes se partagèrent également entre les candidats, 6 contre 6; le président eut à se prononcer d'office, et, par une inconcevable condescendance, il le fit contre son oncle, en faveur de l'irlandais. En revenant de l'assemblée, M. Gagnon fit la remarque et la prédiction suivante: "Mon neveu a fait le généreux, soit! mais ce n'est pas dans ce siècle qu'on verra un évêque français au Nouveau-Brunswick" (93). Il a fallu en effet attendre 70 ans pour y saluer l'arrivée de Mgr E. LeBlanc. Ajoutons, pour être juste et sans excuser le geste de M. Pâquet, que M. Dollard était un excellent prêtre, sans grandes préoccupations raciales. Il renomma tout de suite M. Gagnon grand vicaire du nouveau diocèse, et il voulut être consacré par Mgr Turgeon, archevêque de Québec, tandis qu'il avait tout proches deux évêques de langue anglaise.

M. Gagnon mourut au Barachois même, le 2 juillet 1849, et fut remplacé par le futur Mgr J. Sweeny, 3^e évêque du Nouveau-Brunswick. Voici les principaux curés suivants: F.-X. Babineau (1858-64), F.-F. Lafrance (1864-67), après avoir cédé sa paroisse de Memramcook aux Pères de Ste-Croix; il mourut en octobre 1867, et la paroisse fut confiée aux mêmes Pères jusqu'en 1892; ensuite Mgr Phil. Belliveau (1892-96), E.-N. Massé (1896-1917), F.-X. Cormier (1917-25), Edgar LeBlanc (1926-40). La paroisse compte aujourd'hui 180 familles, 1137 âmes. On vient d'y établir en 1939 une colonie de vacances et une maison d'étudiants de la cathédrale.

2. — HAUTE-ABOUJAGANE, Sacré-Cœur — écrit aussi Naboujagan, l'Aboujagane, Beaujoggin, Abouboggin, sur la carte routière, — village formé vers 1810 par des colons de Memramcook et Fox Creek (94). Le qualificatif de premier habitant, attribué à Etienne LeBlanc, venu en 1831, doit être

restreint, puisqu'il y en a plusieurs autres sur les registres (1812-38). L'église fut construite en 1871 par les Pères Doucett et Labbé, de Memramcook; elle était encore mission du Barachois, quoiqu'il y eût alors 115 familles. Elle devint église paroissiale en 1895, fut desservie d'abord par Mgr H.-D. Cormier (1906-14), qui passa de là à Moncton; ensuite par M. F.-X. Cormier (1914-17); celui-ci devint alors curé du Barachois, tout en continuant de desservir son ancienne paroisse de 1918 à 1925; enfin M. A.-A. Léger (1925-40). Le curé actuel est M. Raymond Boudreau.

3. — DIDICHE ou CAP PELE fut d'abord une seigneurie française de 3 lieues de front sur autant de profondeur, située entre celles de Lino et de La Vallière, concédée au sieur Paul Dupuy de Québec le 4 avril 1697, et appelée St-Paul; la paroisse porte aujourd'hui le nom de Ste-Thérèse. C'est jusque-là, depuis Miramichi, que s'étendait au commencement la charge du grand vicaire Gagnon. La colonie fut ouverte en 1813 par des colons venus de Memramcook, Fox Creek et Ménoudie. Jusqu'en 1842 ils se rendaient au Barachois pour les exercices religieux. L'église fut bâtie cette année-là, mais continua d'être desservie par les mêmes prêtres jusqu'en 1856, quoiqu'elle fût devenue église paroissiale dès 1852. Le premier curé fut M. F.-X. Babineau (1856-68); remplacé par M. Patrick Bradley, qui y demeura 29 ans (1868-97); ensuite M. F.-X. Colletterie (1898-1917), Albert Landry (1918-27), et D. Robichaud (1927-40). En 1931 elle comptait 2030 âmes. Elle s'était d'abord appelée Didiche, du nom de la petite rivière; écrit en Anglais *Teedish*, et Cape Bald.

4. — SHEMOGUE, St-Timothée, fut colonisée par 16 habitants venus de Ménoudie en 1804; 4160 acres de terre leur furent concédés le 12 juin 1806, redevenus ainsi la propriété des Acadiens. La première église y fut construite entre 1806 et 1810 par M. F. Ciquart, curé de Memramcook; annexée au Barachois (1827-42), puis au Cap-Pelé (1842-1916). Curés résidants: J.-E. Ouellet (1916-30) et Camille LeBlanc (1930-37), transféré à la cathédrale de Moncton et remplacé par M. Philippe Robichaud.

5. — Un registre de Shemogue, ou, comme on disait alors Chimougoni (1813-93), — avec St-Barthélemi, du Cap Tourmentin, se trouve aux Archives, avec les trois autres déjà mentionnés. "C'est celui-ci, qui tire vers la Baie Verte, comme dit Mgr Plessis, près de l'ancien fort Gaspereau". Or il y a là maintenant une nouvelle paroisse, PORT ELGIN, St-Clément. Le village s'est formé après 1840, avec l'église construite en 1902 par M. L.-G. LeBlanc du Cap Pelé, devenue paroissiale en 1926; curé actuel, M. F. Cormier, qui dessert aussi la mission de Melrose.

Plus loin on trouve *Sackville*, qui a remplacé Beauséjour et Amherst (Beaubassin). Les premiers colons anglais y arrivèrent en 1761 et 1872, et Sackville fut déclaré Canton (Township) en 1765. Peu à peu il s'y mêla des Acadiens, qui furent visités de temps en temps par les prêtres de Memramcook. Ils célébraient la messe dans les maisons particulières. La première église fut construite à Middle Sackville. Le P. Roy y demeura de 1885 à 1892; ensuite les PP. E. Labbé (1893-1902), W. McKinnon (1902-07), Antoine LeBlanc, premier curé (1907-14), A.-V. Landry, (1914-17), N. Landry (1917-25) et R. Fraser (1925-26), nommé alors curé de Port Elgin. En 1926 Middle Sackville, N.-D. du ROSAIRE, fut confié aux PP. Dominicains. Ceux-ci bâtirent leur monastère dans la ville (Lower Sackville) en 1928, avec une autre église (St-Vincent Ferrier). Middle Sackville avait été constitué en paroisse en 1907, avec desserte de Port Elgin et Melrose; le premier curé dominicain fut le P. Marc Côté.

A AMHERST, il y avait en 1885 un petit groupe d'irlandais catholiques, avec une pauvre petite église, desservie par un jeune prêtre de leur nationalité. L'abbé Casgrain raconte, dans son *Pèlerinage au Pays d'Évangéline* (2^e éd. p. 41), la visite qu'il y fit cette année-là, et l'accueil qu'il reçut d'un très brave paroissien, M. Ward, qui lui donna ce renseignement. Aujourd'hui Amherst est devenu une grande et belle paroisse, comptant un bon nombre d'Acadiens. Le curé est le Rév. M. Wm Smith. M. Th. Power, 2^e curé de Memramcook, fit quelques visites aux autres catholiques du comté de Cumberland (1804). Il mourut à 6 milles de Ménoudie, et fut enterré dans

le préau de la maison de l'Irlandais qui l'avait soigné dans sa dernière maladie.

6. — Enfin MENOUDIE, la dernière des missions confiées à M. Le Roux en 1782 comme dépendantes de Memramcook, "est une petite paroisse peuplée d'Acadiens, descendants de ceux qui en 1755 échappèrent à la déportation : ils se sont perpétués jusqu'à ce jour sur cette terre fertile, qui avait appartenu à leurs ancêtres, et qu'on a même désignée sous le nom un peu prétentieux de Champs-Élysés de l'Acadie. Ils ont pieusement conservé la tradition de ces martyrs, et sont toujours restés Français, Catholiques et Acadiens, debout sur les ruines de leur patrie, au milieu de l'invasion britannique, comme la protestation invincible de la justice et du droit" (95).

En 1768 le bienveillant gouverneur Michael Franklin invita ceux qui voulaient à s'y établir. Ils y trouvèrent les femmes et les enfants de plusieurs de leurs compatriotes, qui étaient restés dans l'abandon et le dénuement. Franklin avait lui-même en 1772 une propriété ou manoir à l'embouchure de la rivière Halfway, près duquel se trouve la réserve indienne du Comté de Cumberland, qui en a pris le nom de "Franklin Manor".

En 1760 plusieurs se constituèrent vassaux ou serviteurs des Anglais possesseurs de leurs propriétés. "Il restait alors près de Cornwallis, au sud de l'ancien village de Grand-Pré, un petit débris de la population française... Ils n'avaient pas mangé de pain depuis cinq ans, et vivaient dans les bois de légumes, de poisson et du peu de bétail qu'ils avaient pu sauver. Ils n'osaient pas retourner sur leurs terres, de peur d'éprouver le sort de leurs compatriotes (96).

En 1773 M. Bourg s'y était rendu. On a vu que Mgr Plessis ne le put pas en 1812; il disait même qu'il n'y restait que 15 familles, les autres ayant quitté, parce qu'ils étaient maltraités par leurs maîtres anglais. Cependant on retrouve, en 1827 et 1830, 50 familles, environ 300 âmes; toutes françaises: "C'est, dit encore Haliburton, un peuple sobre, industrieux, formant une petite communauté distincte et conservant avec un attachement remarquable sa langue, ses habitudes et sa religion" (97). Ils n'ont jamais eu de prêtre résidant; ils

sont desservis par les curés de Joggins; leur mission est sous le vocable de Saint-Denis.

En remontant maintenant vers Memramcook, il faut dire un mot des paroisses ou missions suivantes:

Dorchester, St-Edouard, ouverte en 1880, sous la direction du P. Edouard Labbé, de Memramcook. Les registres commencent en 1885. Il y avait alors 27 familles, dont 7 seulement de langue française; aujourd'hui il y en a 23 de langue française et une quinzaine de langue anglaise. La paroisse a été desservie par les Pères de Ste-Croix jusqu'en 1926. M. F. Bourgeois est le premier curé séculier. Population 267 âmes. En 1940 la paroisse fut de nouveau confiée aux Pères de Ste-Croix.

Riverside, St-Esprit, mission ouverte à New Ireland en 1864 par M. John O'Brien; à Riverside en 1908 par M. F. M. Lockary. M. F. E. Walker, premier prêtre sorti de la paroisse St-Bernard de Moncton, ordonné le 29 juin 1916, la desservit 4 ans. Il est à présent curé de St John East. Celui de Riverside est M. B. M. Johnston depuis 1931.

Autour de Memramcook et dépendant directement de l'ancienne paroisse-mère, il faut nommer, après *Beaumont*, *N.-D. de Lourdes* et *Pré-d'en-Haut* (qui dira: La Pré?), avec une église pour chacune.

St-Anselme, Fox Creek, village commencé en 1767; longtemps desservi par les curés de Memramcook, notamment par le P. Lefebvre et ses assistants, ensuite par les abbés F.-X. Cormier (1876-78), Fidèle Belliveau (1880-89), qui eut en même temps la desserte de Moncton, Désiré-François Léger (1889-1903), qui fit construire l'église actuelle. Cette église, commencée en 1898, fut terminée par son successeur, l'abbé A. Robichaud (1903-24), et bénite par Mgr T. Casey, le 11 octobre 1904. Les curés suivants furent les abbés F.-X. Cormier (1925-30) et Albert Landry (1930-40).

Autour de Moncton on a: 1. *Lewisville*, église St-Louis-de-France, bâtie en 1907 par Mgr Ed. Savage, devenue paroissiale en 1920; population 1330; curés: MM. D.-F. Léger (1925-33) et A. Richard. — 2. *Léger Corner*, Ste-Thérèse de l'Enfant-Jésus; bâtie en 1930 par M. (aujourd'hui Mgr) Albéni

LeBlanc, population 788; desserte *Irishtown*, St-Laurent, population 214, curé M. A. LeBlanc. — 3. *Georgetown*, Notre-Dame du Perpétuel-Secours; église ouverte au culte le 24 décembre 1939; population 620 âmes.

MONCTON même, l'ancien village "du Coude", prit un grand développement, lors de la construction du chemin de fer local en 1854 et de l'Intercolonial en 1875. Il devint alors "la ville de Moncton", puis en 1890 "la cité de Moncton", la troisième du Nouveau-Brunswick, après St-Jean et Fredericton. Sa population était de 8,672 âmes. On n'en donne pas la population catholique; mais en 1901 la population totale était montée à 9,026, dont 2,803 catholiques et 1,919 Acadiens; en 1910, 11,345 — 4,382 et 2,280 respectivement; aujourd'hui 21,000 — 9,455 et 7,250; dans tout l'Archidiocèse 54,600 catholiques.

L'histoire de l'Eglise catholique à Moncton se retrace avec précision à partir de 1829-32, quand l'abbé Ferdinand Gauvreau, alors curé de Memramcook, s'y rendait fréquemment, et célébrait les saints Mystères dans un local appelé "Free Meeting House". On constate aussi la présence d'autres prêtres à Moncton, comme MM. A. Gagnon, J.-N. Couture, E. Desaulniers, F. M. Turcotte, Hector Drolet et surtout F.-X. Lafrance.

C'est grâce à l'initiative de celui-ci que fut acheté le terrain où l'on construisit la première église catholique. Il fit à Moncton sa première visite à l'automne 1851. Il était alors curé de Tracadie. Il passa quelques jours chez les Hennessey et visita tous les catholiques du Coude. L'année suivante il devint curé de Memramcook: ayant à ce titre la charge de Moncton, il entreprit un dimanche soir, en 1853, d'y faire une collecte à domicile, en vue de se procurer un terrain. Elle lui rapporta la somme de 200 louis, c'est-à-dire \$800.00, avec laquelle il put acheter un terrain de 4 lots, qui s'étendait depuis le presbytère actuel de St-Bernard jusqu'à la rue Queen. Les travaux du chemin de fer étaient alors en pleine activité.

Une première église y fut construite en 1871, en bois, au prix de \$1250.00 environ. Elle fut ouverte au culte en 1872 par le P. E. Labbé, qui y chanta la première messe. La nouvelle paroisse ne comptait que 12 familles catholiques; mais elle

augmenta rapidement. En 1887 elle fut rattachée à St-Anselme, et l'abbé F.-X. Cormier, alors curé, entreprit de faire bâtir à Moncton une seconde église, encore en bois, la première étant devenue trop petite. Elle coûta \$7,000.00 et fut inaugurée le 20 avril 1879. Ce doit être alors qu'on l'appela St-Bernard. M. William J. Foley y résida une couple d'années (1878-80), puis elle retourna à la charge du curé de St-Anselme jusqu'à 1882, lorsqu'elle fut confiée aux soins de M. Henry A. Meahan (1882-1905). Dès 1886 il fut question de bâtir une troisième église, plus spacieuse et en pierre. C'est l'église actuelle de St-Bernard, entreprise en 1888, terminée en 1891. Le 20 août 1905 M. Edward Savage, devenu Mgr Savage en 1934, remplaça M. Meahan, décédé subitement le 21 juin. Mgr Savage mourut à son tour le 4 septembre 1938 et fut remplacé par M. Roy McDonald.

Mais déjà une seconde paroisse sous le titre de l'Assomption avait été érigée à Moncton, le 10 février 1914, pour la population de langue française. La première démarche des Acadiens pour avoir une paroisse distincte avait eu lieu en 1907. Le premier curé fut M. (plus tard Mgr) Henri-D. Cormier, alors curé de Haute-Aboujagane. Le sous-sol fut prêt pour la première messe le 21 mars 1915.

Mais l'église ne devait jamais s'élever sur son premier plan. Car en 1936 survint un événement extraordinaire, aussi important pour les catholiques de Moncton qu'imprévu pour la plupart, à savoir la création d'un archidiocèse, dont l'église de l'Assomption devenait la cathédrale, étant élevée au rang et à la dignité archiépiscopale; la ville était constituée siège métropolitain pour les catholiques de tout le Nouveau-Brunswick. Le 30 août suivant, Mgr P. A. Bray, qui avait remplacé Mgr LeBlanc à St-Jean, se rendit à Moncton pour y publier le décret pontifical. On n'en connaissait pas encore le titulaire, qui ne fut préconisé par le Pape que le 16 décembre, à savoir, le si digne et vénéré prélat acadien, Son Excellence Mgr J.-Arthur Melanson, évêque de Gravelbourg. La nouvelle fut reçue avec un sentiment de noble fierté et une joie délirante dans toute l'Acadie. Le nouvel archevêque fut intronisé solennelle-

ment le 22 février 1937, et reçut le pallium l'année suivante à la même date. Il semble bien que les ambitions les plus hardies du premier curé de l'Assomption pour son Eglise étaient dépassées. Il pouvait, comme Siméon, dire son *Nunc dimittis*; il fut appelé à sa récompense le 2 août 1938, et remplacé, comme curé-administrateur de la nouvelle cathédrale, par M. Camille LeBlanc, curé de Shemogue (devenu depuis évêque de Bathurst).

Et par là la destinée de Memramcook, comme Eglise-mère de tant de filiales y compris Moncton, est achevée, ou mieux se trouve très heureusement couronnée par la splendide exaltation de celle-ci, qui projettera son rayonnement spirituel et national sur elle et sur toutes les autres, présentes et futures! En 1931 il y avait 41,165 Acadiens dans les 3 comtés de cette région. Avec quelques-uns à Ménoudie et dans le reste du comté de Cumberland, on pourrait mettre en chiffres ronds 42,000.

Que le Seigneur et sa Sainte Mère continuent de bénir cette noble Eglise, inaugurée à Beaubassin sous les titres de N.-D. de l'Assomption et du Bon-Secours; devenue, à Memramcook même, le centre religieux et social de cette région, de 1767 à 1936; ornée là encore de la jeune mission de Notre-Dame de Lourdes; enfin couronnée à Moncton, par l'établissement canonique de cette Métropole, dont la dignité puissante couvre, non seulement l'ancien territoire de Memramcook, mais toute la Province ecclésiastique, et toujours sous la protection maternelle de la grande Patronne et sous les mêmes Titres!

Notes

(1) Voici en quels termes Mgr François Daigle, Directeur de l'*Ordre Social*, présentait à ses lecteurs la fin du beau travail du P. Pacifique: "Nous reproduisons aujourd'hui la première tranche de la "Chronique de l'Eglise de Memramcook", et nous tenons à offrir de nouveau nos sincères remerciements à l'auteur, le savant Père Pacifique. Nous espérons que nos lecteurs auront mis à profit cette remarquable étude sur les Origines religieuses de cette partie de notre Province. Ce sera un moyen de dédommager quelque peu l'historien qui a dû consacrer de longues journées à la préparation de ce travail".

(2) *Relation*, 6, 41.

(3) V. Le Tac, cité *Hist. Sites*, 315.

(4) *Archives fédérales*, Ottawa, Mss. M. 481. Ce registre contient des copies de divers actes de 1679 à 1757, ou plus exactement d'abord ceux de 1679 à 1686, puis ceux de 1751 à 1757: entre ces deux dates, il n'y a rien dans ce volume. Mais il y a quelques années le regretté H.-P. Biggar a découvert, — et, chose étrange, à la mairie de La Rochelle, en France — un autre cahier des Registres de Beaubassin. Il en a fait tirer une copie pour nos Archives fédérales. C'est le cahier souvent mentionné dans ma Chronique comme "Registre de Beaubassin". Enfin on a encore au Département des Archives un autre cahier de valeur, coté M. 72. C'est la copie de celui de M. Bailly, ouvert par lui à Aukpaque en 1767, et continué par d'autres missionnaires jusqu'en 1799. L'original en est conservé à Caraquet.

Au même endroit il est dit qu'il y a, à Moncton, une église du même titre que la première de Beaubassin. Il s'agit de Georgetown; mais le titulaire est un peu différent, N.-D. du Perpétuel Secours.

Enfin mentionnons, avec reconnaissance, que l'acte de baptême de Barbe de La Vallière, le 27 septembre 1681, a été trouvé après coup par un serviable confrère d'Ottawa, le R. P. Lucien de Chryslar, dans le Manuscrit précité M. 481, p. 9.

(5) *Mandements des Evêques de Québec*, Québec, 1887, Vol. I, p. 217.

(6) V. Rameau, *Col. I*, 238.

(7) Rameau, *I*, 269.

(8) V. Rameau, *Col. II*, 16.

(9) *Arch. N.-E.*, II, 221.

(10) Webster, *The Forts*, p. 87.

(11) *Cfr Bull. Rech. Hist.* août et sept. 1925.

(12) *Arch. N.-E.*, II p. 98 et 145.

(13) V. *Arch. N.-E.* I, 128.

- (14) *Coll. Québec*, III, 457.
- (15) *Arch. N.-E.*, I, 374.
- (16) *Arch. Can.* 1905, II, Append. A., 3^e partie, p. 373.
- (16 bis) *Arch. Can.* 1905, II, *Ibid.*, p. 387.
- (17) *Hist.* II, 178.
- (18) *Arch. Can.* 1905, II, *Ibid.*, p. 396.
- (19) *The Forts*, 32.
- (20) *Can. Hist. Review*, 1930, 120.
- (21) *Le Bulletin des Recherches Historiques*, Juillet 1926, p. 435.
- (22) Rameau, *La France*, I, p. 145.
- (23) *Ms. Maillard*, 3, 180.
- (24) *The Forts*, II.
- (25) V. *Journal de La Vallière*, *Arch.* 1905, 3^e Partie, 390.
- (26) *Le Loutre*, p. 24.
- (27) Murdoch met le 4 o. s.
- (28) *Can. Hist. Review*, 1930, p. 120.
- (29) *Archives*, 1905, II, p. 391.
- (30) *The Forts*, 52.
- (31) *The Forts*, 83.
- (32) V. Rameau, I, 143.
- (33) V. *Arch. Québec*, 1936, p. 383.
- (34) *Archives fédérales*, *Mss. M.* 481, p. 123.
- (35) *The Forts*, 36.
- (36) *Arch. Can.* 1905, II, Append. A., 3^e partie, pp. 64 et sv.
- (37) *Ibid.* 64 et 66.
- (38) *Ibid.*, 67.
- (39) *Ibid.*, 87.
- (40) *Ibid.*, 69.
- (41) *Ibid.*, 70 et 71.
- (42) Murdoch, II, 294.
- (43) Rameau, *Col.* II, 169.
- (44) *Coll.* 13-51.
- (45) *Arch.* 1905, II, Append. A., 3^e partie, p. 238.
- (46) *The Forts*, 115.
- (47) *Coll.* 13-113.
- (48) Le *Journal Evangéline*, 10 août 1939.
- (49) *Arch. Can.* 1905, II, Append. A., 3^e partie, p. 87.
- (50) *Coll.* 13-16.
- (51) *Arch. Can.* 1905, II, *Ibid.*, p. 412.
- (52) V. *Lettre*, Gagnon, 21.
- (52 bis) H.-R. Casgrain, *Pèlerinage au Pays d'Evangéline*, Québec, 1888, 2^e édit. chap. II, p. 35.
- (53) *N. B. Collections*, 13, 100.
- (54) *Hist. Sites*, p. 282.
- (55) *Hist. Sites*, p. 282, note.

- (56) Voir Murdoch, II, 377.
- (57) *Arch. Can.* 1905, II, *Ibid.*, p. 238.
- (58) V. Murdoch, II, 396.
- (59) *N. S. Archives*, I, 340.
- (60) *Arch. Can.* 1905, II, *Ibid.*, p. 319.
- (61) *N. S. Arch.* I, 346.
- (62) Murdoch, II, 410.
- (63) *Ibid.* 202.
- (64) *Arch. Can.* 1905, II, *Ibid.*, p. 318.
- (65) *Ibid.* 14 avril 1761.
- (66) *Arch. Can.*, *ibid.* 272.
- (67) *Ibid.* 282.
- (68) V. Murdoch, II, 443.
- (69) *Ibid.* 444.
- (70) *Ibid.* 456.
- (71) *Ibid.* 462.
- (72) V. *Arch. Can.* 1905, II, *Ibid.*, p. 283.
- (73) *Rapport de l'Arch.* 1930, p. 76.
- (74) *Arch. Can.* 1905, II, *Ibid.*, p. 295.
- (75) *Ibid.* 296.
- (76) *Arch. Can.* 1905, II, *Ibid.*, p. 342.
- (77) *Arch. de Québec*, 1930, 100.
- (78) *Ibid.* 106.
- (79) *Ibid.* 133.
- (80) *Arch. Can.*, 1894, p. 389.
- (81) *Ibid.* 393.
- (82) *Ibid.* 434.
- (83) *Mand.* II, 506.
- (84) Pascal Poirier, *Le P. Lefebvre et l'Acadie*. Montréal, 1896.
3^e édit. chap. XIV, p. 203.
- (85) V. Pascal Poirier, *Le P. Lefebvre...*, p. 203.
- (86) Voir B. Murdoch, II, 472.
- (87) V. *Rapport de 1914*, Annexe A, p. 19.
- (88) *Mss de Québec*, III, p. 346.
- (89) *Journal*, III.
- (90) *Journal*, III.
- (91) V. *Hist. Sites*, p. 282.
- (92) V. *Rapport*, 1914, Annexe A, p. 19.
- (93) Ph.-F. Bourgeois, C. S. C., *Vie de l'abbé F.-X. Lafrance*.
Montréal, 1913. Chap. II, p. 35.
- (94) *Origin of Settl.* 110.
- (95) Rameau, *La France aux Colonies*, Paris, 1859, I, Chap. IV,
p. 46.
- (96) *Ibid.* p. 135, citant Haliburton.
- (97) *Hist.* II, 64.

BIBLIOTHÈQUE
MUSEUM-SONNET

SAINT-PIERCE
309108-1089

Table des matières

Avant-propos v

Le Père Pacifique de Valigny ix

● Bathurst 1

Notes sur Pabos et Ristigouche:

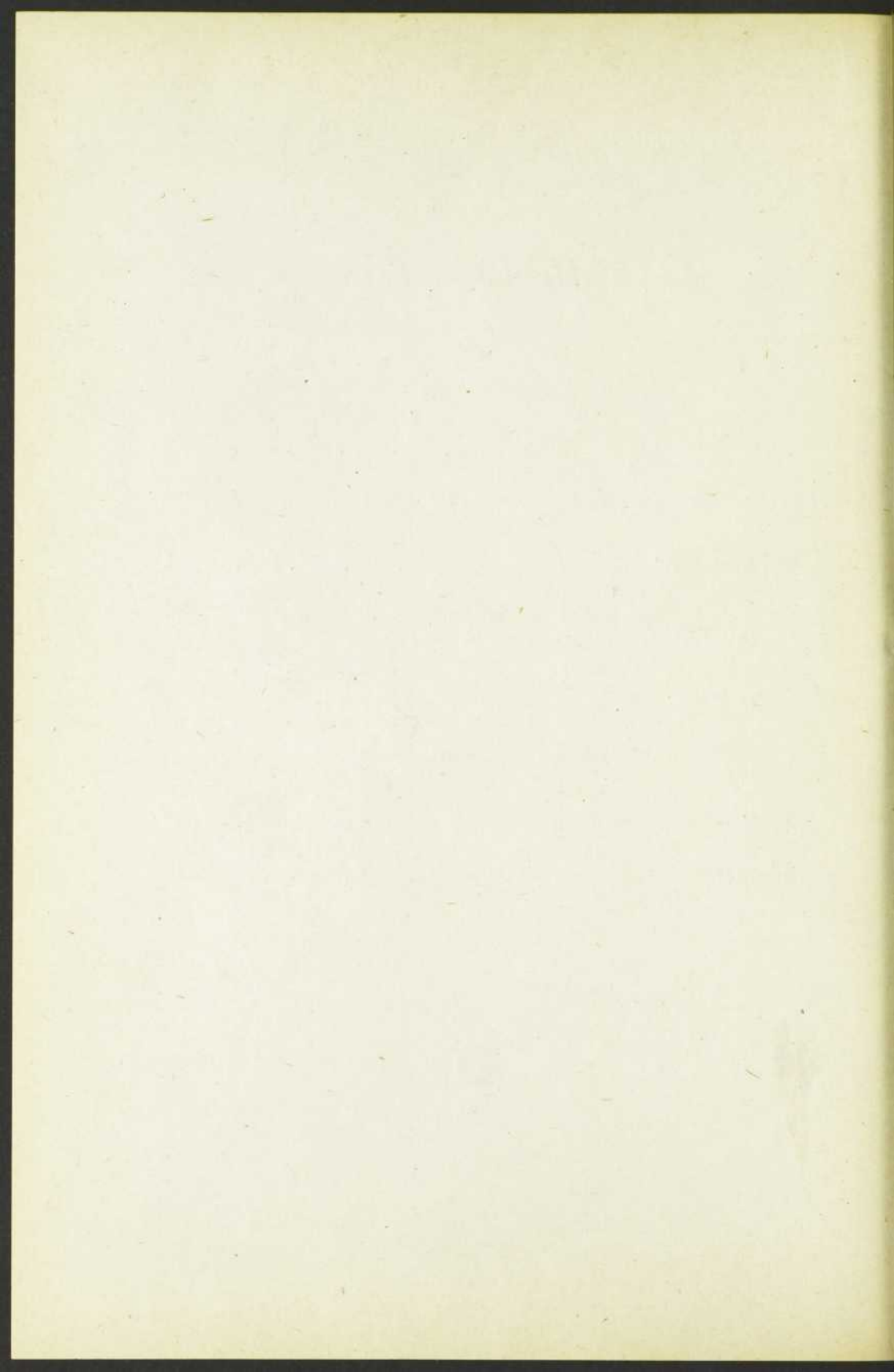
I - Pabos 9

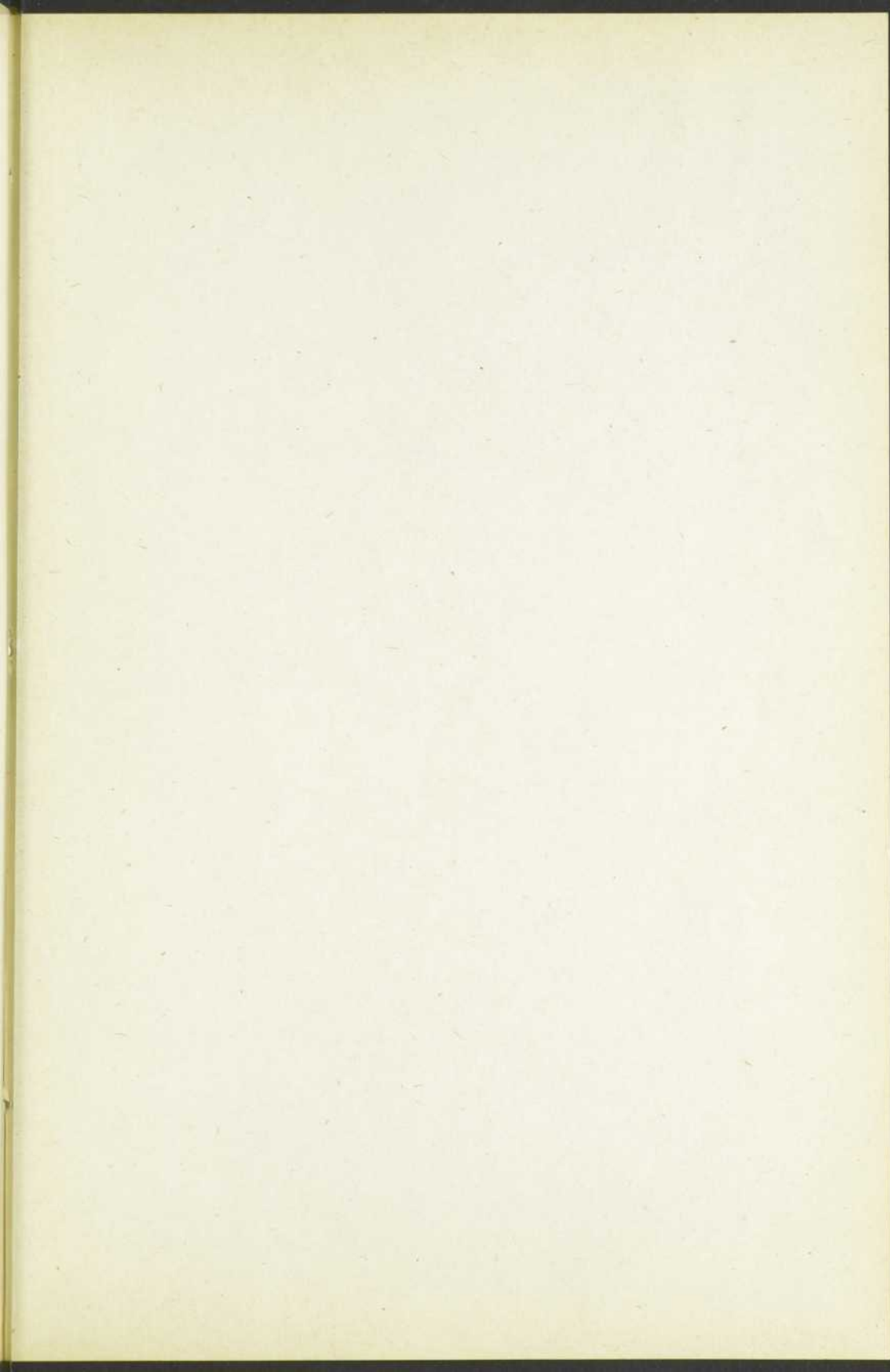
II - Ristigouche 26

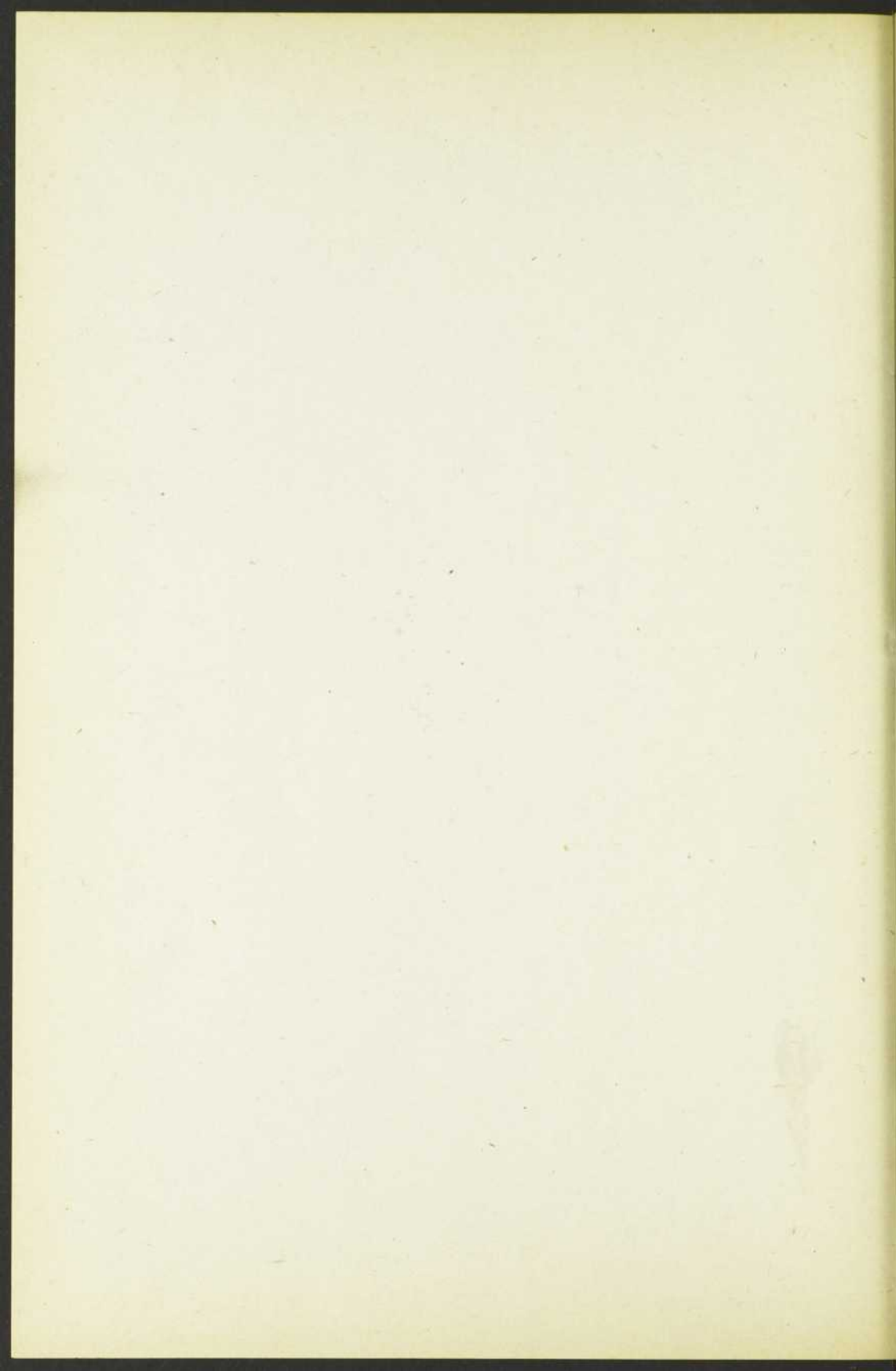
(Précieux manuscrit retrouvé).

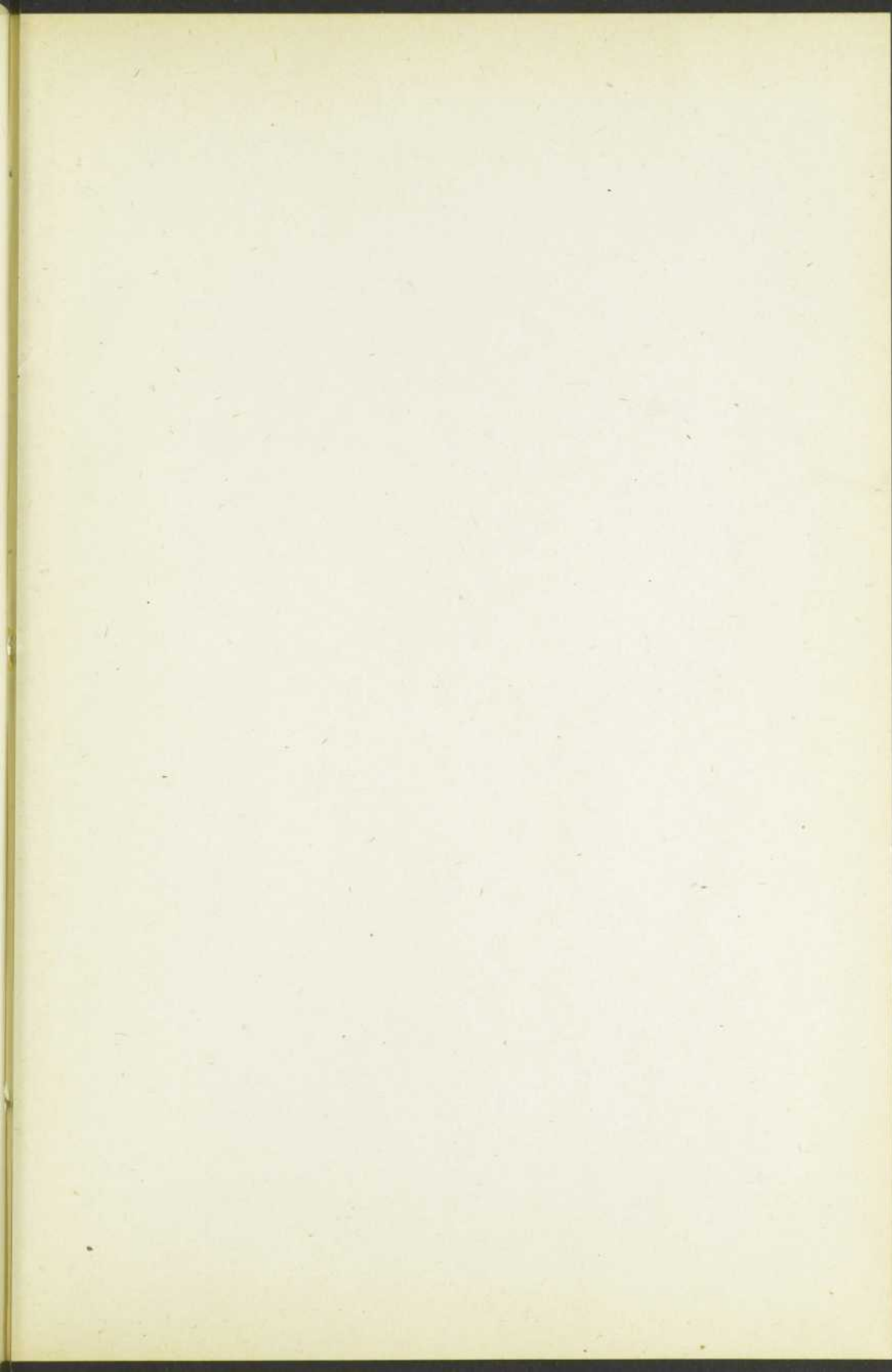
● Rivière Saint-Jean 37

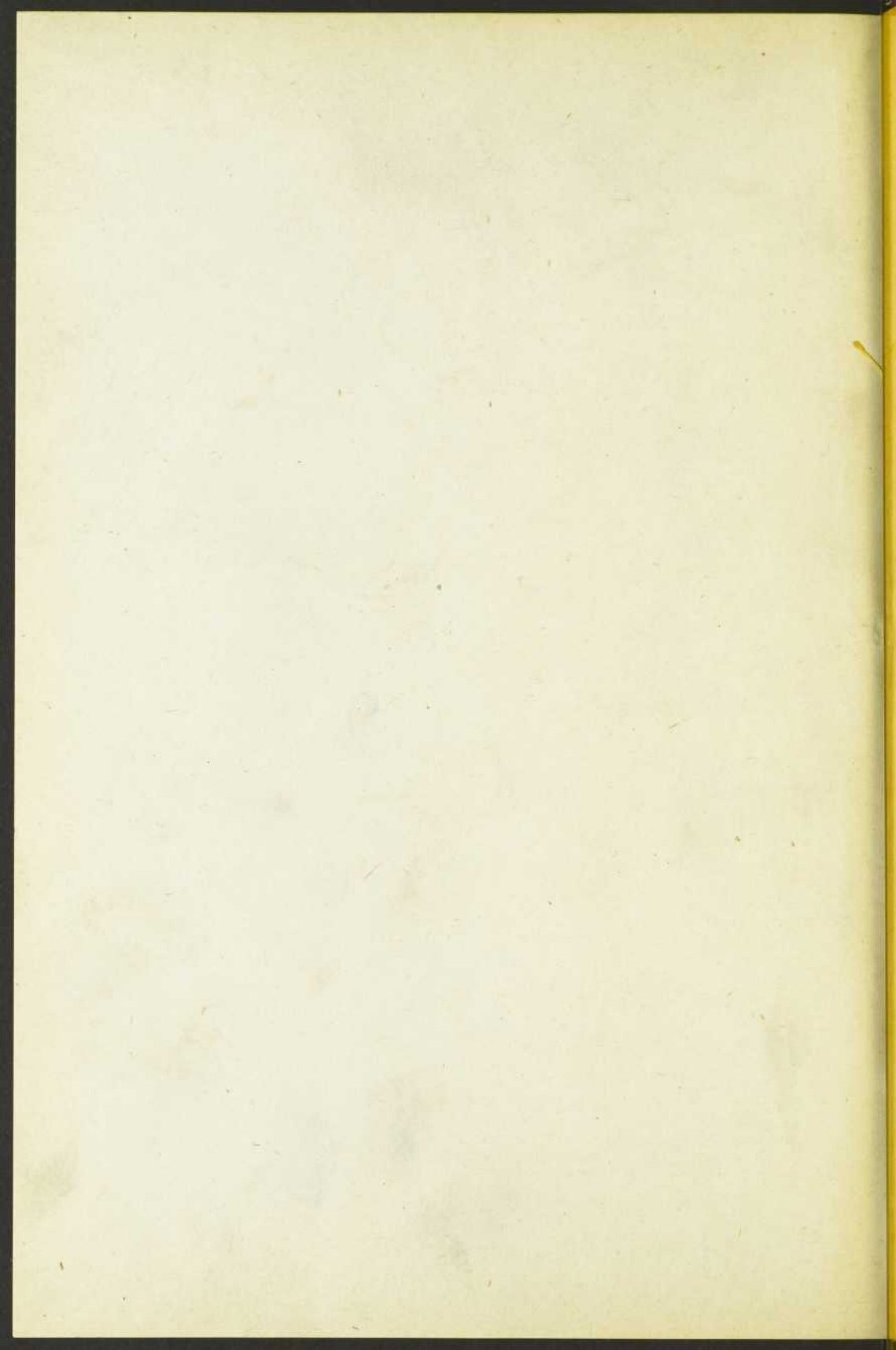
● Memramcook 77





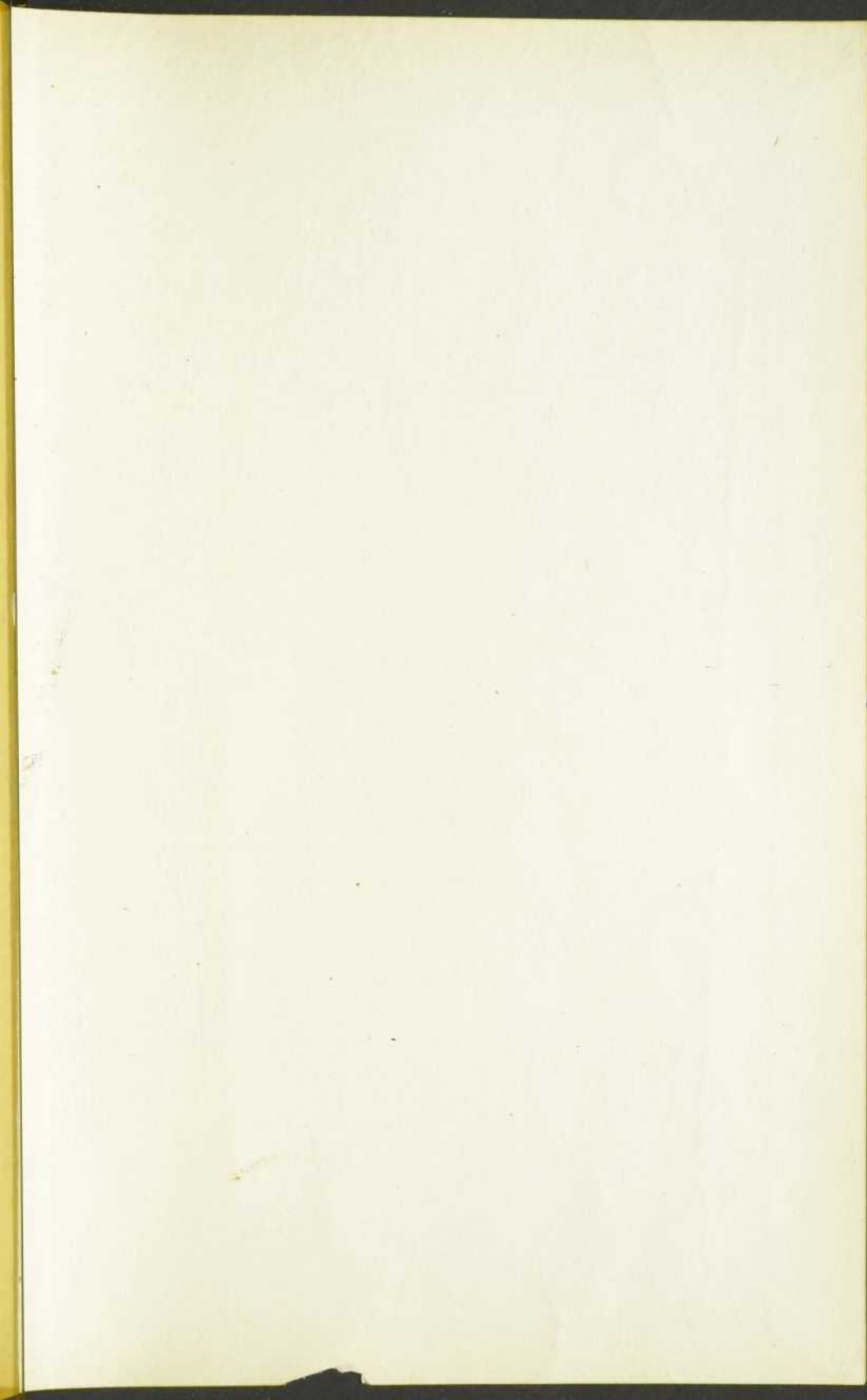














Date d'échéance du prêt
Date of return

BNQ



000 235 903